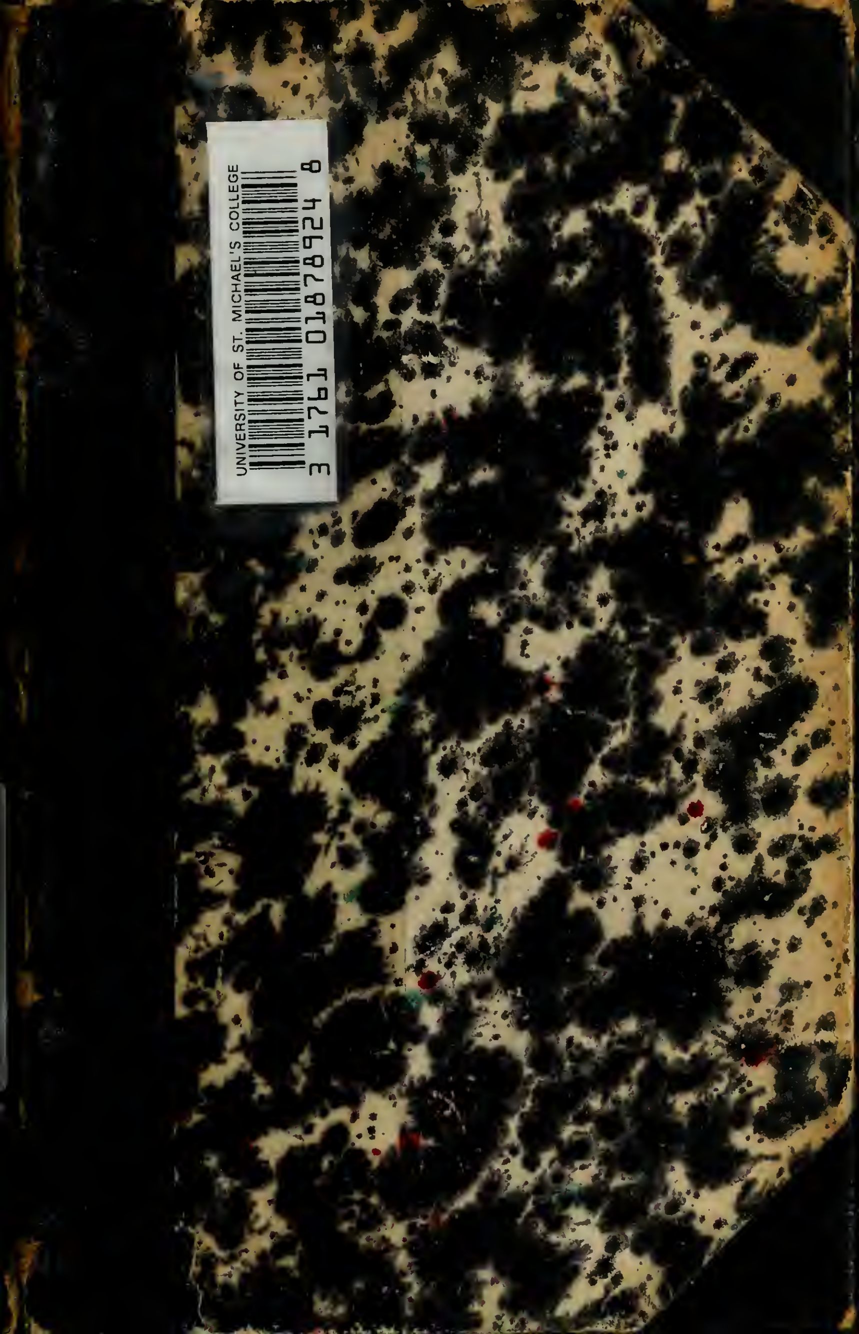

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01878924 8

CONFÉRENCES CONVENTUELLES

INTRODUCTION

AU

DOGME CATHOLIQUE

LES MIRACLES

TOME TROISIÈME

APPROBATION DE L'ORDRE

Nous avons lu, par ordre du très révérend Père provincial, les Conférences prêchées par le T.-R. P. Monsabré, de l'ordre des Frères Prêcheurs. Elles répondent parfaitement à ce titre : Introduction au dogme catholique. Elles seront utiles non seulement aux esprits sincères qui cherchent la vérité, mais encore aux fidèles qu'il importe de confirmer dans leur croyance et de prémunir contre les erreurs antichrétiennes. C'est là notre sentiment.

Fr. Aug. MARTIN,
Des Frères Prêcheurs, maître en théologie.

Fr. Paul MONJARDET,
Des Frères Prêcheurs, prédicateur général.

IMPRIMATUR :
Fr. Bern. CHOCARNE,
Prieur provincial

CONFÉRENCES CONVENTUELLES

INTRODUCTION

AU

DOGME CATHOLIQUE

LES MIRACLES

PAR

LE T. R. P. J.-M.-L. MONSABRÉ

DES FRÈRES PRÊCHEURS

TOME TROISIÈME

A. F. Simard
6.1.92

SIXIÈME ÉDITION

PARIS

BUREAUX DE L'ANNÉE DOMINICAINE

94, RUE DU BAC, 94

1891

DE LA PRÉPARATION RATIONNELLE DE L'ACTE DE FOI PAR L'EXAMEN DES MIRACLES

1863—1864

2

VINGT-ET-UNIÈME CONFÉRENCE

DE LA NATURE ET DE LA POSSIBILITÉ DES MIRACLES

Messieurs.

Je reprends aujourd'hui la trame interrompue de nos conférences. Pendant les années qui viennent de s'écouler, je n'en ai pas perdu le fil. J'attendais patiemment que Dieu fît naître l'occasion de continuer mon travail et d'achever les démonstrations qui se rattachent au premier mot de notre symbole catholique. Mon attente a été récompensée, puisqu'il nous est permis de sortir aujourd'hui de l'ombre où nous nous tenions cachés, et de transformer en prédications solennelles nos humbles leçons.

Il y a quatre ans, je traitais de la préparation rationnelle de l'acte de foi par l'examen des prophéties. Les siècles émus apportaient tour à tour leur tribut d'oracles aux pieds de Celui qui commença,

par une révélation nouvelle, les temps nouveaux auxquels il a donné son nom. La science, la sagesse et la miséricordieuse providence de Dieu se révélaient avec tant d'éclat dans le parallélisme des prédictions et des événements, que nous ne pouvions pas nous empêcher de soumettre une première fois notre raison à la vérité. C'était assez; mais Dieu nous aime avec une sorte d'excès. En faveur de notre faiblesse, il accroît le nombre et la splendeur de ses manifestations. Il a donc mis les miracles à côté des prophéties, afin que, si nous ne sommes pas satisfaits de le voir dans son omni-science, nous puissions le contempler encore dans sa toute-puissance, et affermir ainsi nos convictions; car, en unissant ces deux visions dans un même principe, nous obtenons plus forte et plus impérieuse cette conclusion : Dieu a parlé; croyons à sa parole.

La question des miracles est devant nous, Messieurs. Intéressante et capitale à toute époque, elle est actuelle et décisive si l'on considère l'état présent des esprits. Entrons-y résolûment, et traitons aujourd'hui de la nature et de la possibilité des miracles.

I

Je ne définirai pas le miracle, comme certains apologistes, « un événement contraire aux lois de la nature [1]; » car cette définition prête le flanc à de fausses interprétations, bien que cependant on puisse la soutenir, si l'on suppose que, en établissant les lois qui régissent le monde, Dieu a statué sur les exceptions. L'idée d'une contradiction dans les actes divins répugne à notre intelligence; c'est pourquoi il importe d'en écarter même l'apparence. Saint Thomas l'a fait, et, sur ce point difficile, il a, selon son habitude, mieux dit que personne. Il définit le miracle : « un fait produit par Dieu en dehors de l'ordre établi et communément observé parmi les êtres : *quod fit divinitus præter ordinem statutum, et communiter servatum in rebus* [2]. » Cette définition nous met franchement en présence d'une action transcendante; mais on n'y voit, dans les termes, aucun indice équivoque d'une action contradictoire; elle n'isole point le miracle de l'ordre universel, elle le retire simplement d'un ensemble de phénomènes régulièrement produits par des causes

1. Bergier, *Dictionn. de théol.*, MIRACLES.
2. *Summ. Contra Gent.*, l. III, cap. CI.

inférieures directement soumises à la cause première; enfin, elle mesure avec soin l'étendue de tout prodige et lui assigne ses véritables et invariables limites. Ce n'est pas une influence générale qui trouble l'ordre établi, c'est un fait particulier qui laisse subsister, excepté en ce qui le concerne, les lois aussi bien que les êtres et les mouvements qu'elles régissent. Quant à son essence même, le miracle occupe dans la hiérarchie des actes divins une place inférieure à l'acte créateur et conservateur des êtres, puisqu'il s'applique bien moins aux substances qu'à des propriétés dont il change les habitudes.

Cependant, Messieurs, le miracle est un fait qui étonne jusqu'à l'admiration, non pas parce que son origine échappe aux conceptions des hommes vulgaires, mais parce qu'elle est un mystère pour tous, même pour les savants, qui ne peuvent lui assigner aucune des causes connues : voilà pourquoi on l'appelle *miraculum*, miracle. C'est un fait qui surpasse toute cause créée; ni la loi du mouvement, ni les propriétés de la matière, ni les principes conservateurs de l'ordre physique, ni l'intervention des volontés humaines, ni l'action occulte des esprits ne le peuvent expliquer : voilà pourquoi on l'appelle par excellence *virtus*, vertu, force. C'est un fait qui démontre l'action d'un principe surnaturel en ce que,

nouveau et inattendu, il appelle notre attention sur sa cause, ce qui n'aurait pas lieu s'il était comme noyé dans l'ensemble des choses qui s'offrent d'ordinaire à nos sensations[1] : voilà pourquoi on l'appelle signe, *signum*. Il démontre avec éclat, éminence et souveraineté : voilà pourquoi on l'appelle *portentum prodigium*, prodige. Telle est la nature du miracle. Il varie de forme, d'application, de valeur, selon les effets qui se produisent; mais sa nature reste la même, et toujours il dérive du même principe : de Dieu agissant par un acte réservé et surpassant plus ou moins les forces de la nature.

Dieu arrête le soleil, il transforme la matière, il lui communique des propriétés qui semblent n'appartenir qu'aux esprits : voilà le sommet des prodiges, le miracle de premier ordre; car en aucune manière la nature ne peut opérer de pareilles choses. La nature donne la vie; c'est elle qui fait sortir la plante de la prison où elle l'avait renfermée, la pousse jusqu'à la surface de la terre et lui ouvre avec d'infinies délicatesses les mille petites bouches par les-

1. « Signum seriem rerum excedere debet, et naturæ consuetudinem superare, itemque novum et inexpectatum esse, ita ut id sit insigne singulis qui vident et audiunt. Ideo enim signum appellatur, quod sit insigne. Insigne autem non fuerit si delitescat in communitate cæterarum rerum. » (*Chrysost. Contra Faustum*, l. XXVI, cap. III.)

quelles elle respire; c'est elle qui fait éclore les germes mystérieux d'où s'échappent tous les êtres qui vivent ici-bas, depuis le plus obscur, le plus faible, le plus disgracié, jusqu'à celui qui commande et tient tout à ses pieds. Mais en cela Dieu la surpasse, car la nature ne peut rien sur tout ce que la mort a frappé : ses forces se rebutent contre un cadavre. Dieu, au contraire, le saisit, le relève et le renvoie au milieu des vivants : c'est le miracle du second ordre. Enfin, la nature, par une marche lente et méthodique, une succession d'actions et de réactions, un procès régulier, comme disent les médecins, peut guérir certaines infirmités. Dieu la surpasse en supprimant la durée de ses opérations et faisant succéder, dans un seul instant, la santé à la maladie : c'est le miracle du troisième ordre, le plus petit de tous.

Mais, petit ou grand, entendez-le bien, Messieurs, le miracle est essentiellement une œuvre divine, c'est-à-dire une œuvre qui vient de Dieu et qui, par sa lumière, nous conduit à Dieu. Pourquoi ce fait singulier, étrange, qui s'écarte violemment des règles établies? Est-ce que l'ordre physique appelle de lui-même une pareille exception? Non, elle ne peut avoir sa raison d'être que dans l'ordre moral. Je vois la nature se troubler comme sous l'impression d'une

main invisible; des signes apparaissent dans les cieux, un mort ressuscite, un malade revient subitement à la santé lorsque l'art l'avait condamné; je m'étonne, je me demande qui est là. Ou plutôt non, je ne me permets pas cette question, je n'ai pas même le temps de songer à la faire; mais, par une induction fatale, je vois Dieu dans son œuvre. C'est lui seul qui a produit la nature, lui seul qui a soumis tous les êtres à des mouvements réguliers et à des rapports ordonnés : c'est donc lui seul qui peut agir en dehors de ces mouvements et de ces rapports. Aussi je ne me méprends pas sur son œuvre dès que je l'ai vue. Dieu est là. Il se manifeste non plus par les tranquilles reflets de ses perfections dans les choses créées, mais par un éclair soudain de sa puissance.

Dieu est là. Que veut-il? Il veut nous assurer de sa présence et de sa protection, juger notre conscience, condamner notre dépravation, châtier le crime, récompenser la vertu, révéler quelque vérité importante, ajouter à la somme de nos devoirs. Enfin, il intervient dans l'ordre moral et religieux, afin de nous y mieux faire connaître la mesure de ses exigences sacrées. C'est pour cela qu'il se fait précéder d'un signe éclatant. L'intervention de Dieu dans l'ordre moral et religieux, voilà une circonstance

capitale que nous ne pouvons pas isoler de la notion du miracle; car cette circonstance nous explique les oppositions que le miracle rencontre partout, et la guerre qu'on lui fait. S'il n'était que grandiose et admirable, on lui donnerait une place d'honneur dans les démonstrations scientifiques. S'il ne manifestait que la présence de Dieu, s'il se réduisait à un simple bonjour adressé par le premier Être aux créatures, ce serait pour la philosophie un devoir et un plaisir d'en parler avec éloge. Mais que Dieu vienne régler lui-même une petite vie que l'homme avait arrangée d'avance; qu'il se mêle d'éclairer notre ignorance, de réprimer nos passions; qu'il gourmande nos mauvais instincts; qu'il nous montre sur cette terre, où nous voulions planter notre tente et jouir à l'aise, des voies âpres, des chemins difficiles; que le miracle soit le signe de tant et de si dures prétentions : voilà qui est gênant, voilà ce que l'orgueil de l'esprit, la corruption du cœur et tous les bas appétits de la matière ne souffriront pas. Aussi entendez les hauts cris que l'on pousse de tous côtés : — Pas de surnaturel ! arrière les miracles! le miracle est impossible, le miracle n'est pas constaté : c'est du charlatanisme, du magnétisme, de la magie. Arrière! nous n'en voulons pas.

Vous n'en voulez pas? Ah! Messieurs, je le crois

bien! Dieu révélateur, Dieu censeur de votre vie, Dieu législateur de vos actions, Dieu vous gêne, et, afin de vous dissimuler son intervention, vous cherchez à écarter le signe éminent, souverain, infaillible, qui vous la manifeste. Ce n'est pas le miracle qui vous tourmente, mais bien Dieu, qu'il faudrait recevoir comme un maître. « Notre ennemi, c'est notre maître, » dit un spirituel auteur; c'est vrai pour vous. Dieu est votre ennemi, parce qu'il est votre maître. Vous avez beau dissimuler votre aversion à son endroit sous l'enveloppe hypocrite d'une littérature polie, elle se trahit. Je la vois éclater dans la lutte enragée que vous avez entreprise contre tout ce qui établit le souverain domaine de Dieu, comme lumière et comme force de l'humanité. La nature n'a pas été épargnée. Parce que ses charmes, ses grâces, ses splendeurs, ses harmonies, proclamaient avec trop d'empire la perfection divine, vous l'avez profanée, souillée, flétrie; vous en avez fait un monstre où l'infini et le fini, le bien et le mal, se confondent dans un mélange sacrilège. Comment les miracles, dont la voix est plus retentissante que celle de la nature, auraient-ils été respectés?

Messieurs, l'homme obéissant à l'empire de ses passions est capable de tout; et, si cette innocente vérité : *deux et deux font quatre* pouvait prouver

aujourd'hui qu'il faut abaisser les prétentions de sa raison, veiller sur les écarts de son cœur, étouffer dans d'énergiques étreintes les révoltes insensées des appétits sensuels, vivre pieusement, sobrement, justement, chastement, avant un mois, je vous en donne ma parole, on aurait publié cent volumes pour prouver qu'il est impossible que deux et deux fasse quatre, que cela n'a pas été suffisamment constaté, que c'est une surprise, une illusion de l'imagination qui nous le fait croire, enfin, que c'est le diable qui l'a dit. Heureusement, les mathématiques ne prouvent rien en dehors d'elles-mêmes : voilà pourquoi on laisse bien tranquilles leurs axiomes.

Mais, bref, nous sommes entourés de gens qui n'aiment pas les miracles et pour cause, et qui manifestent leur aversion par toutes sortes d'objections. J'ai cru qu'il était de mon devoir d'étudier ces objections et de les comparer à tout ce qui s'est dit dans les siècles passés sur le même sujet. Eh bien ! Messieurs, il n'y a pas une seule objection sérieuse de l'incrédulité contemporaine qui n'ait été faite depuis longtemps, et qui n'ait été broyée sous le marteau impitoyable de quelque dialecticien catholique.

Mais, si l'impiété ressuscite les erreurs du passé, nous devons ressussiter la doctrine de nos pères. Répondons maintenant à cette première opposition

qui va droit au principe du miracle : le miracle est impossible.

II

Un philosophe du siècle dernier, J.-J. Rousseau, dans un moment de bon sens et de bonne humeur, a daigné nous dire ce qu'il pensait sur la possibilité du miracle. Je vous cite ses paroles, bien que vous les connaissiez, car tous les apologistes modernes en ont fait comme l'épigraphe de leurs démonstrations : « Dieu peut-il faire des miracles, c'est-à-dire peut-il déroger aux lois qu'il a établies ? Cette question sérieusement faite serait impie si elle n'était absurde. Ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir ; il suffirait de l'enfermer. Mais aussi quel homme a jamais douté que Dieu pût faire des miracles [1] ? »

Malgré les façons méprisantes du philosophe de Genève et l'espèce d'anathème qu'il lance à ses contradicteurs, il s'est rencontré, de notre temps, plus d'un homme sérieux se vantant publiquement de ne pas croire à la possibilité du miracle. Pourquoi cela, Messieurs? Est-ce que le miracle répugne à notre

1. IIIe Lettre de la Montagne.

nature? à la nature des choses ? à la nature de Dieu ? Si, dans l'une de ces trois régions, nous rencontrons une opposition sérieuse, je m'avoue vaincu. Mais c'est en vain que l'impiété cherche à l'évoquer : ses efforts s'épuisent contre l'écrasant témoignage que nous donnent successivement nos propres instincts, l'existence et la nature des êtres qui nous entourent, ainsi que les perfections infinies de Dieu.

Le miracle nous étonne, c'est vrai; mais il ne nous repousse pas. Bien loin de là, il semble qu'il y ait en lui une sorte d'aimant qui sollicite notre nature et l'attire avec force. Rien de si prodigieux qui ne s'ouvre un facile accès vers le sanctuaire où se forme la foi. Nous débutons dans la vie par l'amour de ces agréables chimères qui voltigent au-dessus du monde réel, comme pour corriger ses vulgarités et ses tristesses. Mieux instruits, par l'âge et l'étude, de ce qui se fait et de ce qui se peut, nous ne savons pas encore réprimer cette tendance de notre imagination vers le monde des merveilles; et, parvenus aux confins de nos années, nous nous plaisons à ressusciter pour nos enfants les prodiges qui nous ont jadis enchantés.

Est-ce que l'absurde a tant de charme qu'il puisse devenir une vision attachante et aimable ? Encore, si nous ne faisions que rêver le merveilleux ! Mais, il y a plus : nous y croyons, ou, plutôt, le genre

humain y croit. C'est un des articles de ce *Credo* traditionnel qu'on rencontre dans l'histoire de tous les peuples .Tous les peuples ont cru aux miracles, toutes les théologies anciennes se sont appuyées sur des miracles. Les Égyptiens, les Assyriens, les Perses, les Grecs, les Romains, nos pères les Gaulois, ont laissé pénétrer sous toutes les formes, dans leur histoire religieuse, l'idée du miracle. Aujourd'hui, sur les bords du Gange et de l'Indus, dans les steppes de la Tartarie, dans les fôrets du nouveau monde, nous entendons raconter encore les exploits de la divinité dans l'univers, c'est-à-dire les prodiges qu'elle y a opérés.

D'où vient cette unanime croyance et cette perpétuelle tradition? Est-ce le résultat d'un de ces instincts irrésistibles qu'on peut considérer comme un des plus hauts témoignages de la vérité? Est-ce le souvenir confus de ce que Dieu a fait dans le monde pour manifester son intervention? Qu'importe? l'incrédule se débat en vain entre ces deux questions; il n'y peut trouver d'autre réponse que cette affirmation suprême : La nature humaine ne repousse pas le miracle, la nature humaine proclame la possibilité du miracle.

C'est vrai que l'instinct du merveilleux s'est égaré en des fables ridicules; c'est vrai que les traditions

ont été falsifiées ; aussi ne prétendons-nous pas défendre les prodiges particuliers que les religions invoquent, mais l'idée que ces prodiges représentent. La doctrine primitive de l'unité de Dieu n'a-t-elle pas été altérée ? Mille divinités mensongères n'ont-elles pas disputé à l'unique et vrai Dieu les prières et l'encens qui lui reviennent? Malgré cela, le consentement unanime du genre humain ne cesse pas de prouver l'existence de Dieu. Ainsi, malgré les chimères et les fables dont s'est repue l'imagination des peuples, leur consentement unanime proclame la possibilité du miracle.

Le procès est donc vidé avec notre nature. C'était facile. Jetons maintenant un regard sur l'ensemble des créatures, et demandons-leur si elles repoussent le miracle.

Le miracle, dit le Docteur angélique, est en dehors de l'ordre naturel, *extra ordinem naturæ*, mais il n'est pas contraire à la nature. L'essence des choses demeure, malgré les variations qu'introduisent dans les êtres particuliers les commandements particuliers qui opèrent les prodiges. La nature humaine est toujours la même, et après que la loi générale qui nous condamne à mourir vient d'être exécutée, et après qu'un commandement particulier vient de rappeler l'un de nous à la vie. Ne nous égarons pas

dans de vaines conceptions, ne faisons pas de la nature un être dans l'être, un être qui, après avoir tout reçu de Dieu, n'est plus occupé qu'à opposer son *veto* à toutes les opérations divines.

Selon saint Thomas, la nature des choses créées, c'est d'être des instruments, produits d'un art infini. Mais à quoi servent les instruments, sinon à obéir à l'action de celui qui leur imprime le mouvement? Et, quand Dieu ne passerait pas hiérarchiquement à travers toutes les causes intermédiaires qu'il a lui-même ordonnées pour produire tels ou tels effets déterminés, violenterait-il en cela la nature d'une chose qu'il a créée et mise au monde pour exécuter ses volontés? Dit-on d'un corps qu'il obéit à un mouvement contre nature, quand il subit l'action d'un agent supérieur?

L'eau, par son propre poids, tend vers les abîmes; mais, quand l'astre qui illumine nos nuits s'approche de l'Océan, l'Océan lui répond en s'abandonnant à son attraction mystérieuse. Ses flots immenses se soulèvent, comme se soulèverait la poitrine d'un géant troublé dans son sommeil par une apparition. D'une rive à l'autre, un mouvement grandiose annonce que la masse profonde des eaux quitte les abîmes où elle reposait, comme pour tout envahir. Mais un grain de sable l'arrête; relâchée par la force

sidérale qui l'avait enlevée, elle retombe sans trouble et toujours prête à obéir quand un nouvel appel lui sera fait.

Dirons-nous de ces magnifiques gonflements de la mer qu'ils sont contraires à la nature, parce qu'ils contrarient les pentes naturelles d'un corps ? N'est-ce pas plutôt un phénomène digne d'une inépuisable admiration ? Ainsi devons-nous penser du miracle : c'est une sorte de marée produite sur un point de la création, et à travers le mouvement déjà communiqué à tous les êtres par Celui qui est l'astre éternel, le pôle de toutes les existences, le centre universel, le moteur suprême, enfin, le maître de toutes choses. Loin d'être contraire à la nature, il n'est que l'exécution de cette loi générale de la nature, en vertu de laquelle tout être créé est soumis, dans son existence et ses mouvements, au suprême moteur.

La nature tout entière est le produit de l'art divin : *Tota natura est sicut quoddam artificium divinæ artis* [1]. Architecte sublime du monde, Dieu s'est représenté dans son œuvre : ayant mis dans chacun des êtres quelque image lointaine de ses perfections, il reste toujours la mesure éternelle et infiniment parfaite des créatures. S'il y avait dans celles-ci quel-

1. *Summ. Contra Gent.*, l. III, cap. XCIX.

que chose qu'on ne pût ramener au type divin, voilà ce qui serait contre nature. Mais, même en agissant d'une manière insolite et miraculeuse sur les êtres, Dieu n'y met rien qui ne se puisse rapporter à sa propre mesure, à sa perfection typique, par conséquent rien qui ne soit naturel; ce qui fait dire à saint Augustin : « Dieu, qui a créé et constitué toute la nature, ne fait rien de contraire à la nature : car une chose est naturelle à un être, si elle a pour auteur celui de qui procède tout mouvement, tout nombre et tout ordre dans la nature : *Erit cuique rei naturale quod Deus fecerit... a quo est omnis motus, numerus, ordo naturæ* [1]. »

Vous comprendrez mieux cette vérité, Messieurs, si, au lieu de considérer uniquement l'ordre inférieur des substances visibles, vous gravissez les hauteurs sublimes d'où l'esprit embrasse d'un seul coup d'œil tous les ordres. Ils se suivent sur une échelle décroissante dont chaque degré nous indique leur subordination mutuelle. L'ordre moral est supérieur à l'ordre physique, c'est incontestable. Ce dernier doit donc se plier à toutes les exigences du premier. La nature le veut ainsi : d'où il suit que la nature veut que tout corps et tout mouvement se prêtent aux

1. Cité par saint Thomas. *Loc. cit.*

transformations qu'il plaira à Dieu de leur faire subir, pour la perfection de l'ordre moral. Qu'un monde change de place : si ce changement doit aboutir à la production d'un seul acte de vertu, qui rapproche un être intelligent et libre aussi près qu'il est possible du type divin, c'est on ne peut plus naturel. Nous ne devons donc pas dire : le miracle répugne à la nature des choses; mais bien : le miracle est conforme à la subordination des ordres et, par conséquent, à la nature des choses.

En pouvons-nous dire autant de la nature de Dieu? C'est ce qu'il faut examiner.

Dieu se manifeste principalement à nous par deux perfections écrites en caractères étincelants sur son œuvre même : la puissance et la sagesse.

La puissance : elle est sans bornes comme l'Être divin lui-même; voilà pourquoi nous lui donnons un nom qui ne convient qu'à elle : nous l'appelons l'omni-puissance, *omnipotentia*. Dieu, ayant la plénitude de l'être, peut produire tout être; il n'y a que ce qui répugne à l'être qui répugne à sa toute-puissance. Or, l'être et le non-être dans un temps, un même lieu et un même sujet répugnant seuls à l'être, l'être et le non-être dans un même temps, un même lieu et un même sujet répugnent seuls à la toute-puissance de Dieu. Partant de ces notions, il suffit, Mes-

sieurs, de lire attentivement la définition que nous avons donnée du miracle, pour se convaincre que les idées qu'elle exprime représentent uniquement l'être, et ne renferment en elles-mêmes aucune espèce de contradiction. Nous pouvons donc, au nom de la toute-puissance divine, décréter absolument la possibilité du miracle. Mais une comparaison avec les effets produits et subsistants de cette toute-puissance va nous éclairer davantage.

Dieu peut tout, et déjà il a montré son pouvoir souverain, en tirant des entrailles du néant ce monde au sein duquel nous sommes plongés. Qu'est-ce qu'un miracle, je vous le demande, si on le compare au fruit de l'acte créateur, à cette merveille immense dont la science humaine ne connaîtra jamais que la superficie !

Dieu lui-même, pour calmer les troubles et apaiser les murmures de son serviteur Job, Dieu a daigné nous raconter son œuvre dans un langage qui m'a toujours ravi. Dieu a chanté lui-même le miracle primitif, fondamental, sur lequel s'appuient, duquel dérivent tous les prodiges qu'il lui plaira de faire ou qu'il nous plaira d'imaginer. Ecoutez-le. C'est du sein d'un tourbillon, image de son auguste colère, que tombe sa parole : « Où étais-tu quand je jetais les fondements de la terre, lorsque les astres

du matin me voyaient faire, et que les enfants de Dieu étaient dans la joie? Qui en a réglé toutes les mesures? Qui a tendu sur elle le cordeau? Par qui ses bases sont-elles affermies? Qui en a posé la pierre angulaire? Lorsque la mer brisait ses digues comme un enfant qui s'échappe du sein de sa mère, qui l'a renfermée? Qui lui a donné pour vêtements les nuages, et qui l'a enveloppée d'obscurité comme des langes de l'enfance? Je lui ai mis des portes et des barrières, et j'ai dit : Tu viendras jusque-là, tu n'iras pas plus loin : ici tu briseras l'orgueil de tes flots. Est-ce toi qui commandes à l'étoile du matin et qui assignes à l'aurore le lieu de son lever? Sais-tu où habite la lumière, quel est le séjour des ténèbres? La neige, la grêle, les pluies impétueuses et les foudres, qui les fait tomber sur la terre? Qui abreuve les lieux déserts et désolés? Qui fait germer les plantes? qui engendre pour elle les gouttes de rosée? Si tu veux envoyer la foudre, t'obéira-t-elle? et reviendra-t-elle en ta main, dire : Me voici? Est-ce toi qui donnes aux lionceaux leur pâture, lorsque, couchés dans leurs antres, ils épient leur proie? Est-ce toi qui prépares au corbeau sa nourriture, lorsque ses petits errants disent à Dieu qu'ils n'ont rien à manger? Qui a rompu les liens de l'onagre et qui l'a jeté libre dans le désert? Sa maison, c'est la so-

litude; ses tabernacles, les terres stériles. Est-ce toi qui donnes au cheval sa force, et qui as hérissé son cou d'une crinière mouvante? Le feras-tu bondir comme les sauterelles? Le souffle fier de ses naseaux répand la terreur. Il creuse du pied la terre; il s'élance avec audace; il se précipite au-devant des hommes armés. Il méprise la peur, il affronte l'épée. Sur lui résonne le carquois; la lance et le bouclier s'agitent : il bouillonne, il frémit, il dévore la terre, à peine entend-il le bruit des trompettes. Lorsque l'on sonne la charge, il dit : Allons! Il sent de loin le combat, les excitations des capitaines et les cris confus de l'armée. Est-ce toi qui donnes à l'aigle la force qui l'emporte au sommet des cieux? De là, il contemple sa proie, car ses yeux perçants la découvrent au loin; il la rapporte à sucer à ses petits. Job, Job, est-ce toi qui as fait toutes ces merveilles? Réponds-moi [1]. » Et Job, épouvanté autant que ravi de tant de gloire, s'écrie : « Que puis-je répondre au Seigneur, moi, faible créature? J'adore et je me tais. » Adorons et taisons-nous avec lui.

Messieurs, quand on connaît l'œuvre de Dieu, créateur et providence, il n'y a plus rien d'impossible à croire; car, comme le dit fort bien saint Au-

1. Job., cap. XXXVIII XXXIX.

gustin : « les merveilles de la nature sont si nombreuses et si grandes que, si elles ne nous étaient montrées ou racontées par des témoins dignes de foi, nous les jugerions impossibles : *Deus... potuit creare tam multa, quæ nisi ostenderentur aut a credendis hodieque testibus dicerentur, perfecto impossibilia putarentur* [1]. » En effet, supposons-nous dans des ombres profondes, et beaucoup plus imparfaits que nous ne le sommes. Notre monde ne sera qu'une triste planète, bornée de tous côtés par un nuage; une lumière tremblante et sans éclat guidera nos pas. Point d'astre sur nos têtes, point d'abîmes où s'avancent gravement les constellations magnifiques qui peuplent l'azur du firmament; mais un spectacle plat et uniforme, dans un horizon rétréci. Voilà que tout à coup un inconnu vient s'asseoir à nos côtés, et nous raconte les splendeurs d'un monde semblable à celui que nous habitons aujourd'hui et que nous voyons tous les jours. Soyez-en sûrs, la première expression de notre ravissement sera cette interrogation spontanée : Est-ce possible! Eh! oui, cela est possible, puisque cela est. Est-ce possible? C'est la question que je me suis souvent adressée à moi-même, en entendant raconter les merveilles de

1. *De Civitate Dei*, l. XXI, cap. VII.

ces deux mondes extrêmes au milieu desquels flotte notre existence, le monde de l'infiniment grand et le monde de l'infiniment petit. Plus d'une fois j'eusse crié : Chimère ! si je ne me fusse appuyé avec confiance sur les expériences et les travaux des savants.

Le monde est créé : donc le miracle est possible ; car, du plus au moins, la conclusion est rigoureuse Le miracle n'est qu'un mouvement; mais ne voyez-vous pas que, dans l'ordre des productions, le mouvement est inférieur à la substance et à la forme? Les substances sont créées, les formes sont données : donc, le mouvement, fût-il insolite, peut être produit. A cette affirmation : Dieu peut faire des miracles, nous n'avons à répondre qu'une chose bien simple : Cela ne m'étonne pas, le plus fort est fait.

Si la puissance de Dieu était enchaînée à l'égard des créatures, c'est qu'il les aurait armées, en les créant, d'une force d'inertie capable de résister à sa souveraine volonté. Mais une telle hypothèse est absurde : si Dieu peut communiquer quelque chose de sa perfection infinie, il ne peut ni la dédoubler ni la transmettre; Dieu s'abaisse par amour jusqu'au plus petit des êtres et lui donne place dans ses desseins et ses paternelles sollicitudes, mais il ne peut abdiquer devant qui que ce soit.

— C'est bien ainsi que nous l'entendons, disent les ennemis du merveilleux. Non, Dieu ne peut abdiquer devant qui que ce soit des êtres qu'il a créés; mais il peut, il doit abdiquer devant lui-même, c'est-à-dire il peut, il doit arrêter l'exercice d'une de ses perfections, quand il est inconciliable avec une autre perfection. De même qu'il est puissant, Dieu est sage. Or, sa sagesse est armée d'une pénétration infinie, à l'aide de laquelle il ne conçoit que d'immuables desseins et ne forme que d'immuables décrets. Sa volonté est fixée, par cela même qu'il sait tout disposer sagement. Les exceptions, les surprises, les retouches, accusent l'incapacité des législateurs humains; mais Dieu doit être à l'abri de pareilles variations : ce qu'il a décrété de toute éternité, il ne peut le changer dans le temps, sans blesser mortellement sa parfaite nature. A l'aide de ce principe, examinons l'œuvre de Dieu; qu'y devons-nous le plus admirer? Est-ce l'immense variété des substances et des formes, ou les lois qui règlent entre elles tant de créatures dans le même monde? Quelle méthode savante! quel arrangement! quel ordre! Depuis l'explosion du nuage primitif dont les éclats ont peuplé l'espace, jusqu'à l'apparition de la vie, par combien de mouvements harmonieux sont passés tous les corps! L'ouvrage est achevé. D'un bout

à l'autre les lois fonctionnent avec une régularité et une entente magiques. Infatigables pèlerins, les astres parcourent les routes du firmament, toujours maintenus aux mêmes distances, malgré l'impétuosité de leur course et la variété de leurs révolutions. Leur lumière s'alimente à des sources inépuisables. Ils s'éclairent mutuellement, sans jamais se blesser par des rayons indiscrets. Portent-ils la vie dans leur sein, nous l'ignorons; mais le monde qui nous soutient la fait partout resplendir. La vie, quelle merveille! Dans les plantes et les animaux qui possèdent la vie, que de mouvements variés qui jamais ne se mêlent! Par quel admirable procédé l'être qui va se dissoudre travaille à sa propre reproduction, sans jamais se tromper ni de genre ni d'espèce! La mort elle-même, l'inévitable mort, contribue au rajeunissement et à la perpétuité de la vie : elle sait tirer des influences fécondes des corps qu'elle a divisés et comme réduits à rien. Enfin, de quelque côté qu'on étudie la nature, on ne peut s'empêcher d'y constater la régularité des phénomènes, d'y admirer l'ordre, d'y vénérer la loi. Mais la loi, c'est vous, ô Dieu très sage! c'est donc vous que j'admire, c'est vous que je vénère; mais, plus je vous admire, plus je vous vénère, plus je m'obstine à croire qu'il est impossible que vous puissiez violer

un si bel ordre par des mouvements extravagants : le miracle vous ferait tort. Donc, le miracle ne se peut concevoir que par des esprits ineptes, qui n'entendent rien à la sagesse de vos résolutions et à la fermeté de vos décrets. Nous vous remercions, Seigneur, de nous avoir donné l'intelligence.

Voilà l'objection, Messieurs. Je ne crois pas en avoir diminué la force. Elle a séduit plus d'un esprit naïf et trop préoccupé de l'immutabilité divine; mais toute forte et séduisante qu'elle est, je ne désespère pas d'y répondre victorieusement.

Procédons avec ordre, puisque nos adversaires aiment l'ordre. L'objection que vous venez d'entendre est-elle primitive ou dérivée ? c'est-à-dire part-elle réellement du principe de l'immutabilité divine, ou bien se rattache-t-elle à un système ? Cette distinction est importante, car elle nous permet d'évincer d'un seul coup la moitié de nos ennemis.

En effet, pour beaucoup de philosophes, l'objection faite contre les miracles est dérivée, c'est-à-dire qu'elle se rattache à une théodicée qui la rend fausse, absurde et vaine. Savez-vous ce que c'est que cette illustre nature dont on proclame si hautement l'immutabilité? C'est le divin, le divin marchant à sa manifestation suprême, ou plutôt se préparant au fait de conscience par lequel il prendra définitive-

ment possession de lui-même. La nature, c'est une apparence! une apparence de qui? de quoi? *du fond éternel, de l'infini, de la substance, l'absolu, l'idéal...;* car Dieu, c'est *tout se montrant en tout.* Donc, tout est aussi nécessaire et immuable que Dieu, puisque Dieu est tout. Donc le miracle est impossible, puisque c'est un dérangement en Dieu lui-même.

Vous le comprenez, Messieurs, le principe étant erroné, l'objection qui en découle ne peut avoir aucune force. Saint Thomas, de son regard profond, semble avoir entrevu cette difficulté quand il formule ainsi le principe de la procession des choses : « *Creaturæ a Deo non procedunt naturaliter, sed per voluntatem* : Les créatures ne procèdent pas de la nature de Dieu, mais de sa volonté [1]. »

Cependant, Messieurs, si nous partons d'une notion pure de la divinité, c'est-à-dire d'un Dieu un, personnel, absolu, nécessaire, père et maître de toutes choses, l'objection se soutient-elle? Pas davantage.

Pour la refuter, des philosophes, plus ingénieux que bien avisés, ont inventé le système des causes collatérales. — Dieu, disent-ils, a mêlé originairement aux lois qui se manifestent chaque jour par

1. *Summ. Contra Gent.*, l. III, cap. XCVIII.

des phénomènes réguliers et constants, certaines causes occultes qui ne doivent produire leur effet que dans un temps déterminé et dans des circonstances opportunes. Dès qu'un miracle devient nécessaire, ces causes fonctionnent, et ainsi chaque prodige étant le résultat d'une cause créée à l'avance, dont l'action intermittente est réglée de loin par la Providence, on ne peut s'en autoriser pour accuser la sagesse de Dieu. — Messieurs, ce système introduit dans le plan divin une complication dangereuse. L'incrédulité ayant, plus d'une fois, invoqué les lois inconnues pour se débarrasser du miracle, il est difficile de la réfuter, dans l'hypothèse des causes collatérales. J'ajoute que cette complication est inutile; car il suffit, comme nous le verrons tout à l'heure, d'une simple prévision d'exceptions et d'un simple décret préparatoire pour sauver la sagesse de Dieu.

D'autres ont imaginé de confondre toute loi créée avec la volonté même de Dieu : — *Omnis lex est ipsissima Dei voluntas*, c'est Dieu qui produit immédiatement tous les phénomènes, comme il produit immédiatement toutes les substances. Puisqu'il est parfaitement libre dans son action, il ne peut s'offenser lui-même, s'il déroge, dans un cas donné, à ses habitudes extérieures; pas plus que nous ne nous offensons nous-mêmes, lorsqu'il nous plaît

d'interrompre un de nos actes ou de changer quelque chose à la régularité de notre vie. — J'avoue, Messieurs, que cette réponse est expéditive; mais est-elle bien conforme à la véritable notion de l'ordre universel? Je ne le pense pas. Les plus grands génies ont reconnu dans la nature l'action des causes secondes originairement créées pour produire un ensemble d'effets déterminés. Ces causes, disposées hiérarchiquement, s'élèvent, par le progrès de leur perfection, jusqu'à la cause première à laquelle elles sont soumises. Dans cette conception, Dieu nous apparaît au sommet des choses, comme créateur et ordonnateur suprême, avec toute la majesté qui convient au nom de Roi des rois que lui donnent les saintes Lettres. Les gouvernements humains, image lointaine du gouvernement divin, semblent nous révéler cette disposition hiérarchique des causes. Nous rejetterons donc l'identification des lois naturelles à la volonté divine, et nous opposerons simplement, à ceux qui combattent le miracle par la considération de la sagesse de Dieu dans ses œuvres extérieures, les notions métaphysiques qu'ils ignorent.

La vie divine ne se compose pas, comme la nôtre, de moments qui se succèdent : c'est un immobile instant; c'est le point central d'une circonférence,

point indivisible qui répond à la fois à toutes les divisions de la durée et de l'espace. Les deux extrémités du temps se touchent dans la main de Dieu; c'est par un seul et même acte qu'il comble les abîmes qui les séparent. Il veut tout d'un vouloir simultané; il n'y a donc pas pour lui de rétractation possible. Le miracle est pris dans l'unité de son vouloir.

Mais, en supposant que Dieu voie le temps comme nous le voyons, ce qui est une faute grossière de métaphysique, change-t-il pour cela ses décrets quand il fait un miracle? Non, Messieurs. Ceux qui le prétendent comparent Dieu à eux-mêmes[1]; mais, dit saint Augustin, « en Dieu tout est prêt et fixé d'avance. Il n'y a rien de ce qu'il semble faire par une soudaine résolution qu'il n'ait prévu de toute éternité. Dans les mouvements successifs et temporels de la créature qu'il gouverne si admirablement, nous attribuons la soudaineté à sa volonté, bien qu'il ait ordonné les causes de toutes choses dans l'immutabilité de son très saint conseil, de telle

1. « Nam quia illis quidquid novum faciendum venit in mentem, novo consilio faciunt (mutabiles quippe mentes gerunt) profecto, non Deum quem cogitare non possunt, sed semetipsos pro illo cogitantes, non illum sed se ipsos, nec illi, sed sibi comparant. » (S. Aug., *De Civitate Dei*, cap. XVII, n° 2.)

sorte que ce qu'il fait en son temps comme une chose présente, il l'a déjà fait en sa volonté comme une chose future [1]. » Ce qui veut dire que Dieu ordonne les temps avant tous les temps, qu'il fait les lois et les dérogations par des décrets préparatoires, et que, par conséquent, il ne peut y avoir pour lui, quoi qu'on en dise, ni surprise, ni changement, ni retouche, ni violation. Il n'y a pas de surprise, parce qu'il fait ce qu'il a éternellement prévu. Il n'y a pas de changement, parce qu'il réalise ce qu'il a éternellement décrété; il n'y a pas de retouche, parce que, surpassant la nature par un acte qu'elle ne peut pas accomplir, il s'en montre le maître. Il n'y a pas de violation, parce que, laissant la loi tranquille, il demande à un individu ce que cet individu lui doit, c'est-à-dire de lui servir d'instrument. Du reste, ce mot *violation*, qui fait le fond de toutes les objections, est une équivoque : la loi n'est pas violée par le miracle; mais, après comme avant les faits particuliers qui soustraient des sujets déterminés

1. « Apud Deum disposita et fixa sunt omnia, nec aliud facit quasi consilio repentino, quod non ex æternitate se facturum esse præscivit. Sed in creaturæ temporalibus motibus, quam gubernat mirabiliter, ipse non temporaliter motus, quasi repentina voluntate facere dicitur, quod ordinatis rerum causis consilii sui secretissimi immutabilitate disposuit, quæ suis quæque temporibus agnita, et præsentia facit et futura jam fecit. » (S. Aug., *Enarr.* in Ps., cap. v, nº 35.)

à l'empire de la loi, afin de manifester l'intervention divine, la loi reste ce qu'elle est.

Donc, comme dans notre nature, comme dans la nature des choses, rien dans la nature de Dieu ne s'oppose au miracle. Que dis-je? Messieurs, Dieu se doit à lui-même de produire ces phénomènes exceptionnels, dont l'incrédulité se sert pour accuser son infinie perfection. Père des lumières et conservateur de tout ordre, il a le droit de demander aux natures inférieures des mouvements et des transformations qui peuvent éclairer notre esprit, toucher notre cœur, et contribuer ainsi à la perfection de l'ordre moral. Providence de notre vie, il faut qu'il puisse en écarter, à notre prière, les influences qui ressembleraient à des fatalités funestes. C'est beau que la nature soit soumise à des habitudes régulières; mais c'est plus beau encore que, par respect pour une vie d'homme, par égard pour une foi qui s'éteint ou pour une vertu qui chancelle, ces habitudes soient suspendues. Cette suspension nous révèle, avec une parfaite évidence, la subordination des créatures inférieures aux créatures supérieures, des destinées obscures de la matière aux nobles destinées de l'esprit. La puissance, la sagesse et l'amour se donnent le baiser de paix dans une même action.

Mais, quand même Dieu n'aurait rien à nous dire, rien à nous demander, rien à nous donner, je voudrais encore qu'il pût à son gré manier le monde et ses lois, pour montrer qu'il est le maître. « Le meilleur moyen, dit saint Thomas, de faire voir que la nature entière est soumise à la volonté divine, c'est que, dans certaines circonstances, Dieu opère quelque chose qui sorte de l'ordre naturel; car par là il est évident que l'ordre des êtres procède de Dieu, non par suite d'une nécessité de sa nature, mais en vertu de sa libre volonté [1]. » Nier la possibilité du miracle, pour soumettre tous les êtres à l'inflexible domination des lois établies, c'est ressusciter la doctrine vieillie du destin, c'est livrer notre grand Dieu, pieds et poings liés, à cette exécrable divinité qui troublait jadis la paix des immortels; c'est retomber, de la région des lumières où nous sommes élevés par le christianisme, dans les ténèbres honteuses du paganisme; c'est détruire, par un acte insensé, tous les progrès qui se sont heureusement accomplis dans l'ordre intellectuel.

Non, créateur des êtres et des lois, vous ne pou-

1. « Nullo enim modo melius manifestari potest, quod tota natura divinæ subjecta est voluntati, quam ex hoc quod quandoque ipse præter ordinem naturæ aliquid operatur, ex hoc enim apparet quod ordo rerum processit a Deo, non per necessitatem naturæ, sed per liberam voluntatem. » (*Summ. Contra Gent.*, l. III, cap. XCIX.

vez pas être leur esclave : *Non subjacet naturæ legibus a quo legem omnis natura sortitur* [1]. Brisez vos entraves par des prodiges, soyez maître. Les esprits faibles s'en scandaliseront peut-être; mais, malgré leurs vaines déclamations, le bon sens populaire réclamera éternellement des miracles, pour l'honneur de votre providence et de votre liberté.

1. S. Hilar., *De Trinitate*, l. IX, n° 72.

VINGT-DEUXIÈME CONFÉRENCE

DE LA CONSTATATION DES MIRACLES CONTRE LES AFFIRMATIONS ET LES RÈGLES DU RATIONALISME

Messieurs,

Une question se présente comme d'elle-même après celle de la possibilité : c'est celle du fait. Le miracle peut être produit; mais l'a-t-il été? c'est ce qu'il importe de savoir.

Malgré les vives protestations de ceux qui se tiennent au sommet de l'opposition rationnaliste, un certain nombre de nos adversaires ont laissé fléchir leur résistance, et, abandonnant la question purement spéculative, ils se sont contentés de nous opposer ce que j'appellerais volontiers les impossibilités pratiques. « Nous ne disons pas : Le miracle est impossible; nous disons : Il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle suffisamment constaté... Jamais Dieu ne

s'est révélé d'une manière constatée scientifiquement; quand il se révèlera, nous croirons en lui[1]. » Tel est leur langage. Et la solennelle impudence de leurs affirmations n'est égalée que par l'absurdité grotesque des règles qu'ils voudraient nous faire subir pour la constatation du miracle. Contre ces affirmations, contre ces règles, notre devoir est de venger la vérité et le bon sens indignement outragés. Nous le ferons en répondant à ces deux questions : Comment le miracle peut-il être constaté? Y a-t-il des miracles constatés?

I

Un fait extérieur et sensible peut être soumis de deux manières à la constatation : et comme fait présent et comme fait passé; dans les deux cas, il peut acquérir toute la certitude désirable, en vertu des lois physiques et morales qui concourent à produire, chacune dans leur ordre, l'évidence des faits.

Or, bien qu'il échappe aux mouvements qui animent la nature et la conduisent à ses fins, le miracle ne laisse pas que d'être, par son côté extérieur et

1. E. Renan, *Vie de Jésus*, Introduction.

sensible, un fait semblable à tous ceux qui se produisent journellement dans l'ordre physique : comme eux, il peut donc être constaté dans ses deux états, et comme fait présent et comme fait passé.

Ne nous laissons point surprendre, Messieurs, par les équivoques dont fourmille le langage des prétendus savants qui sont en guerre avec nous. Quand ils traitent les questions religieuses, surtout celles qui demandent une certaine familiarité avec des notions qui leur sont étrangères, il leur arrive, plus souvent qu'ils ne le voudraient sans doute, de prendre le Pirée pour un nom d'homme. C'est surtout à propos du surnaturel qu'ils se livrent à des écarts de paroles que nous nous permettrions de trouver comiques, si la charité ne voulait qu'on eût pitié de l'ignorance. Ils en ont si grand'peur qu'ils en ont mis partout, dans le miracle plus qu'ailleurs. En nous représentant cette opération extraordinaire de Dieu sous des couleurs étranges, en la dégageant de ses nombreuses et évidentes affinités avec la nature, ils en font une sorte de catégorie à part, qui échappe de tous côtés à nos investigations, qu'il est difficile d'aborder, de définir, et sur laquelle, par conséquent, il est impossible d'établir la base d'une argumentation rationnelle. Paralyser la force démonstrative du miracle, tel est le dessein de l'incré-

dulité; voilà pourquoi elle cherche à nous égarer, en abusant du surnaturel.

Mais n'ayez peur, Messieurs; il y a dans le miracle moins de surnaturel qu'on ne le dit. En dehors de l'ordre de la grâce, qui est au-dessus de toute nature crée et créable, et, par conséquent, en supposant que la notion plénière du surnaturel nous fît défaut, Dieu pourrait produire des miracles. Ces miracles seraient, moins la circonstance de leur objet, exactement semblables à ceux qu'il produit aujourd'hui. Ce seraient des effets *hors* de l'ordre naturel, surnaturels quant à leur cause ou leur mode, mais non pas surnaturels dans le sens strict et total de cette expression [1].

— Qu'importe? dira-t-on : c'est une dispute de mots. Ne suffit-il pas qu'un fait échappe à l'ordre naturel pour qu'il soit, sinon impossible, au moins extrêmement difficile de le constater? — J'en conviens, si le fait nous échappe tout entier. Mais, si nous pouvons le tenir par ses extrémités, si nous pouvons appliquer à ce qui nous en apparaît des règles sûres, d'où ressort une palpable évidence, le miracle, quant à sa constatation, rentre dans la catégorie des faits vulgaires.

1. Voyez Ve Conférence.

Or, le miracle se compose, si je ne me trompe, de deux faits et d'un mouvement. Le mouvement se dérobe aux sens; mais les deux faits se révèlent avec une clarté telle, qu'il est impossible de les nier sans offenser sa nature. Un homme est mort depuis longtemps; il est étendu dans son tombeau, froid, immobile, déjà en proie à la corruption; je le vois, je le touche, je le sens : que voulez-vous que je dise? Que cet homme est mort. Mais une parole de maître se fait entendre sur son cadavre. Tout à coup il se relève, il marche, il s'approche de moi, il me parle, il me prend la main; je le vois, je l'entends, je le touche : évidemment il vit... Je pourrais croire à une illusion, à un fantôme de mon imagination, si j'étais seul; mais, auprès de moi, dans le même instant, dix, vingt, trente, quarante, cent témoins voient, entendent, sentent et touchent comme moi : donc les faits sont réels, ou bien il ne faut plus croire au témoignage des sens.

Après tout, ces faits sont extrêmement simples et naturels, pour qui ne les a pas vus rapprochés l'un de l'autre; mais moi qui les ai vus se produire successivement, je me sens attiré par un mystère. Les faits sont réels, évidents, palpables; et cependant, selon le cours ordinaire des choses, ils ne devraient pas être. Donc, entre ces faits, il y a un mouvement

étrange. Je ne vois pas la production de ce mouvement; mais il m'est impossible de ne pas croire à son existence.

Je pourrais m'arrêter là, Messieurs, j'aurais constaté un miracle sans en connaître la cause. Mais une pente fatale m'entraîne vers une dernière investigation : quelle est la cause de ce mouvement caché dont l'existence m'est révélée par les faits sensibles? C'est à peine si j'ai besoin de la chercher, elle s'offre comme d'elle-même. L'expérience que j'ai des habitudes de la nature, et l'application, faite par le bon sens, de ce principe élémentaire : — Celui-là seul peut agir en dehors de l'ordre de la nature, qui l'a créée, — me conduisent instantanément à cette conclusion : — Entre les deux faits dont l'existence m'est incontestablement révélée par le témoignage des sens, c'est Dieu qui a agi ; le mouvement qui les relie est un mouvement divin. — Par cette conclusion, le miracle, comme fait présent, est constaté dans toute sa plénitude.

Rien de plus simple que cette méthode. Elle s'applique à tous les miracles possibles; il n'en faut pas davantage pour les constater. La critique superbe aura beau nous accuser de grossièreté, d'ignorance et de crédulité : qu'importe? quand nous serions grossiers, ignorants et crédules, la certitude n'en

souffrirait pas. De quelle délicatesse avons-nous besoin pour voir ce qui nous brise les yeux, et pour comprendre que ce qui se fait contre les habitudes de la nature n'est pas ordinaire? Quelle science est nécessaire pour apprécier ce qui est à la portée des moindres esprits? Est-il besoin d'être physicien, pour savoir qu'il n'est pas dans l'habitude de l'ombre de rétrograder tout d'un coup de plusieurs degrés sur le cadran solaire? Est-il besoin d'être physiologiste, pour savoir qu'il n'est pas dans les habitudes d'un homme mort et enterré depuis quatre jours de se relever et de prendre sa place au milieu des vivants? Est-il besoin d'être chimiste, pour savoir que la poussière du chemin, à quelque degré qu'elle soit saturée de salive humaine, n'a pas pour habitude de guérir les yeux des aveugles-nés? Est-il besoin d'être naturaliste, pour savoir que, si le blé pousse en terre, il n'est pas dans les habitudes du pain d'en faire autant entre les mains de ceux qui le rompent? La science est inutile dès que le bon sens suffit, et la plus grande partie des miracles ont été faits pour le bon sens.

A l'ignorance et à la grossièreté nous joignons la crédulité. Que les savants en abusent : ils ne s'en gênent pas d'ordinaire, et souvent ils nous font croire tout ce qu'il leur plaît de nous raconter. Mais,

si notre crédulité se laisse surprendre par d'aimables mensonges, elle ne va pas jusqu'à se méprendre sur la vérité, quand la vérité demande à entrer par toutes les portes naturelles qui mettent notre âme en communication avec le monde extérieur. Et comme ces portes sont ouvertes chez tout homme, si petit et si méprisable qu'il soit aux yeux des penseurs, pourvu qu'il ait le libre usage de ses sens, l'esprit sain, l'expérience commune à tous, et la dose de bon sens qui convient au plus humble des mortels, il est inepte autant que mal élevé de dire que « ni les personnes du peuple ni les gens du monde ne sont compétents dans la constatation du miracle [1] ».

Le miracle est facile à constater par ceux qui en sont les témoins : voilà qui est clair. Mais, à mesure que les générations s'éloignent des lieux et des temps où il a été produit, la constatation ne devient-elle pas plus difficile ? Et, quand des mers, des plaines, des montagnes, quand dix-huit siècles, quarante siècles même nous séparent d'un thaumaturge, ne peut-on pas dire en toute assurance : — Le miracle, pour nous, n'est pas suffisamment constaté?

Raisonner ainsi, Messieurs, c'est renverser d'un

1. E. Renan, *Vie de Jésus,* Introduction.

seul coup toutes les lois de l'histoire, et briser la longue chaîne des événements qui rattachent la vie présente à la vie des siècles passés. Comme l'homme vit traditionnellement, renfermant en lui, avec les éléments informes et grossiers de ses commencements, les perfectionnements qui l'ont conduit à la maturité de son intelligence et de sa force, ainsi la société. On ne peut la concevoir sans les souvenirs et les traditions qui sont devenus une partie de sa vie, et sans lesquels elle serait perpétuellement condamnée à un état rudimentaire et sauvage. Or, ce souvenir et ces traditions, c'est l'histoire : l'histoire, miroir universel, tableau magique qui nous transporte hors des lieux et des temps où s'agite notre petite vie, et nous fait assister aux événements qui se sont accomplis bien loin de nous et bien avant nous. Lorsque, dégoûtés des frivoles lectures qui ont fait du mensonge le compagnon de notre vie, l'objet de nos rêves et parfois la règle de notre conduite, nous demandons à des livres sérieux de charmer nos instants, les siècles passés s'ouvrent devant nous, et notre âme s'émeut des grands spectacles qui lui sont offerts. Elle peut choisir ce qu'il lui plaît de voir et de contempler : quelque idylle gracieuse d'un peuple pasteur qui se forme dans l'innocence des mœurs et la pureté de la vie, quel-

que lutte sanglante de deux nations rivales qui se disputent l'empire du monde, quelque catastrophe d'une ville repue que Dieu étouffe au sein d'une orgie, le triomphe glorieux d'un capitaine, la mort ignominieuse d'un tyran. Elle assiste à tous ces événements, ou joyeux, ou glorieux, ou tragiques. La distance de temps et d'espace n'y fait rien; elle les voit, elle les constate, non pas comme les ont vus et constatés ceux qui en furent les témoins et les acteurs, mais aussi sûrement, aussi infailliblement qu'eux.

Comment cela? Comment le passé peut-il se rapprocher de nous, au point que nous le constations aussi sûrement que le présent? C'est le résultat des lois morales qui régissent l'histoire. Tout fait dont on a pu témoigner, fût-il distant de cinquante siècles, devient pour nous constatable si nous en possédons un récit vrai, et si ce récit nous est parvenu par une transmission fidèle. Vérité du récit, fidélité de la transmission : voilà les deux lois historiques en vertu desquelles nous nous mettons en rapport avec tous les espaces et tous les temps, non pas seulement par le mouvement équivoque de notre imagination, mais par les connaissances certaines de notre esprit. Ces lois historiques sont tellement rigoureuses, que nous ne pouvons pas plus les repous-

ser que les lois physiques d'où résulte la certitude de la présence des corps, les lois métaphysiques d'où résulte l'évidence des axiomes. Ce serait faire violence à notre nature, l'emprisonner dans les étroites limites de l'heure qui passe, du moment qui s'écoule, enfin, supprimer la plus abondante des sources vitales de l'intelligence, puisque cette source est remplie des richesses acquises par l'expérience et la mémoire de tous les siècles.

Aussi, personne ne songe à se révolter contre les lois historiques. Mais, si on les accepte, il faut que ce soit sans partage. Pas de privilèges! Si le miracle peut être régi par les lois historiques, il doit aboutir au même point que tous les événements : à la certitude objective. Or, qu'avons-nous dit du miracle? Qu'il se composait de deux faits sensibles et extérieurs reliés par un mouvement; que, en vertu des lois physiques, ces deux faits pouvaient être facilement vus et touchés par des témoins; que le bon sens concluait fatalement à l'existence du mouvement; enfin, que le miracle pouvait être constaté comme fait présent. Concluez, Messieurs : la raison vous presse, vous ne pouvez pas échapper à l'issue des prémisses que vous venez d'entendre. Le miracle peut être constaté comme fait présent : donc, nous pouvons en avoir un récit vrai, de ceux qui

l'ont constaté. Ce récit peut nous être transmis fidèlement par ceux à qui il a été confié : donc, nous pouvons nous transporter, comme pour les autres événements de l'histoire, au lieu et au temps où le miracle a été accompli ; nous pouvons le voir, le contempler, le constater et en subir l'influence victorieuse.

Qu'on ne dise pas, Messieurs, que les témoignages qui nous sont transmis, à propos d'un miracle et d'un fait naturel, ne se ressemblent pas ; que, d'un côté, il s'agit d'une chose comprise dans l'ordre universel, que de l'autre il s'agit d'une impossibilité physique ; que, d'un côté, la nature nous attire, que de l'autre elle nous repousse : c'est un faux supposé. Dans la transmission historique du miracle, la force directe du témoignage ne porte pas sur une impossibilité physique, mais sur les deux extrémités de l'événement, qui sont des faits physiques, sensibles, et je pourrais dire, à certains égards, *naturels* en tant qu'ils produisent sur les sens des effets naturels.

Un lépreux a été guéri par une simple parole. Sur quoi porte le témoignage ? Sur deux choses principalement : la lèpre, qui est une maladie incurable ; la guérison par une parole. Ces deux faits se sont succédé : voilà ce que nous apprend l'histoire et ce

qui suffit à la constatation du miracle. Le jugement qu'on en porte peut nous instruire, l'effet qu'il produit nous édifier; mais nous n'avons pas besoin, à la rigueur, de connaître ces circonstances. Il est probable que notre bon sens ne faillira pas plus à sa tâche que celui des témoins.

Le miracle peut être constaté, et comme fait présent et comme fait passé, par le moyen de lois physiques et morales qui concourent à produire, chacune dans leur ordre, l'évidence des faits. Voilà notre conclusion générale. Nous l'avons facilement obtenue. Aurons-nous le même bonheur en répondant à cette question : Y a-t-il des miracles constatés ?

II

Messieurs, il suffit d'énoncer quelques-uns des miracles sur lesquels s'appuie notre foi à l'intervention positive de Dieu dans le monde, pour faire voir qu'il s'agit d'événements extérieurs, visibles, palpables, résultat d'une force prodigieuse qui étonne l'esprit, pendant que les sens sont tout entiers à l'action qui les occupe.

Un pays immense couvert de plaies qui naissent

subitement au commandement d'un homme; une grande nation frappée tout d'un coup dans la fleur de sa jeunesse, et prenant le deuil de ses plus chères espérances, pour n'avoir pas voulu obéir au désir d'un étranger, à l'interprète d'un peuple d'esclaves; ce peuple arraché aux mains de ses tyrans et traversant la mer divisée devant lui, suspendue comme une voûte sur sa tête, patiente tant qu'il passe, et retombant furieuse sur les ennemis pour leur servir de linceul; une nuée mystérieuse réglant pendant plusieurs années la marche de ce peuple, lui prêtant sa lumière pendant la nuit, et le couvrant pendant le jour d'une ombre protectrice; un pain céleste tombant régulièrement pendant quarante ans, pour nourrir une multitude immense d'hommes, de femmes et d'enfants; le rocher s'entr'ouvrant sous les coups d'un bois vil et versant des torrents d'une eau délicieuse; le Sinaï ébranlé jusqu'en ses fondements, sous les pas d'un homme, et le désert ému par une voix terrible : voilà ce qui se passe à l'origine de la loi ancienne.

Les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, toutes les infirmités humaines obéissent à la voix d'un homme; les cadavres eux-mêmes sont arrachés par lui aux bras de la mort. Et pourtant cet homme se laisse

prendre par ses ennemis. Traîné comme un misérable de tribunaux en tribunaux, insulté par la populace qui, naguère encore, chantait *Hosanna* sur son passage, frappé jusqu'à ce que son corps ne soit qu'une plaie, bafoué par des soldats ivres, couronné d'épines, assez blessé pour mourir mille fois, il se donne à lui-même la force de porter son gibet et de gravir, plié sous le faix, la montagne où il doit expirer. Il a soin de demander un témoignage à la nature, qui s'ébranle et se voile de ténèbres pour pleurer son dernier soupir; et, mis au sépulcre, gardé par des soldats, bien étouffé par une pierre immense, bien consigné par le sceau de la Synagogue, au bout de trois jours il brise tout, il renverse tout, sort triomphant, se montre à ses amis, boit, mange, converse avec eux, jusqu'à ce qu'il monte au ciel, où il va s'asseoir, dit-il, à la droite de son Père, d'où il viendra juger le genre humain : tels sont les prodiges qui introduisent dans le monde de la loi nouvelle.

Je n'ai pris, comme vous le voyez, que deux points de l'histoire générale des miracles; ils suffisent à la démonstration qui nous occupe. Les faits sont visibles par eux-mêmes. Ont-ils été vus et constatés à l'instant où ils se sont produits?

Toute une nation était présente, quand Moïse con-

viait la nature à servir les desseins de Dieu et à contribuer au salut d'Israël. Des milliers d'yeux ont vu, des milliers d'oreilles ont entendu, des milliers de mains ont touché, des milliers d'esprits ont jugé.

Quant à Jésus-Christ, « il y a dans sa vie, dit un critique moderne, une bizarrerie en apparence inexplicable : c'est l'attention qu'il met à ne faire les miracles qu'en cachette, et la recommandation qu'il adresse à ceux qu'il guérit de n'en rien dire à personne [1]. » En effet, Messieurs, voyez un peu cette bizarrerie de n'opérer ses miracles qu'en cachette, et de les faire voir à douze apôtres, à soixante-douze disciples, à une troupe de cent vingt personnes qui s'attache aux pas du Thaumaturge : *Erat autem turba hominum simul fere centum viginti*, et à cinq cents autres, et à trois mille, et à quatre mille ! Évidemment la bizarrerie est inexplicable, à moins que nous n'admettions que la modestie dans les bonnes œuvres est une vertu si étrangère aux modernes bienfaiteurs de l'humanité, qu'ils ont peine à comprendre qu'on puisse la recommander.

Les disciples ont vu, entendu et touché tout ce qui s'est fait par le Verbe de vie ; ils nous le disent eux-mêmes : *Quod fuit ab initio, quod audivimus, quod*

1. E. Renan, *Vie de Jésus*, pag. 161, 1re éd.

vidimus oculis nostris et perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ... annuntiamus vobis [1]. Mais il y a plus : les ennemis du Thaumaturge eux-mêmes ont vu, entendu et touché. Émus par le récit qui leur était fait des miracles de Jésus, plus émus encore par la perspective effrayante qui s'ouvrait devant eux, la ruine de leur crédit, le renversement de leurs espérances, la mort de la loi antique et vénérable dont ils étaient les représentants, un jour ils ont ouvert une enquête solennelle. Il s'agissait du miracle de l'aveugle-né. Quelle en a été l'issue? la confusion et la colère. Ils ne nient pas avoir vu le prodige : ils maudissent, et leur malédiction devient un témoignage aussi puissant que les actions de grâces qui s'échappent de la bouche de ceux que Jésus-Christ a guéris.

Si nous voulons nous condamner à la sottise et à l'absurdité, Messieurs, nous n'avons qu'à douter de la constatation des miracles que j'ai cités, comme faits présents. Ils parlent à tous les sens; ils révèlent si éloquemment la cause suprême, qu'il est impossible de s'y méprendre. On ne peut récuser le témoignage de ceux qui les ont vus, qu'en les supposant atteints en même temps d'une même maladie, qui déprave

1. I Joan., cap. I, 1, 2, 3.

les mêmes organes, en proie aux mêmes hallucinations, victimes de la même imbécillité. Ainsi le peuple hébreu, témoin des miracles de Moïse : — malade, fou, imbécille! Les douze apôtres, les soixante-douze disciples, les cent vingt, les trois mille, les quatre mille témoins des miracles du Christ, le peuple juif tout entier qui l'a vu guérir toutes les infirmités humaines et qui proclame sa divine puissance : — malades, fous, imbécilles! Les docteurs de la loi, les princes des prêtres, la Synagogue : — malades, fous, imbécilles! Mais, dans une supposition pareille, je ne vois pas pourquoi nous ne ferions pas du monde entier un hôpital et une maison de santé.

Je comprends cependant qu'une difficulté se présente, la voici : Les miracles qui ont inauguré la loi ancienne et la loi nouvelle sont des faits éclatants; ceux qui en furent les témoins étaient aptes à les constater : mais nous ne pouvons croire cela qu'à la condition qu'ils nous aient laissé un récit véritable, et que ce récit nous ait été fidèlement transmis. C'est-à-dire, pour tout résumer en une question, pouvons-nous appliquer, aux miracles sur lesquels s'appuie la foi chrétienne, les lois historiques dont résulte la certitude des faits passés? En somme, Messieurs toute la difficulté est là, et je veux la résoudre par

une vive et courte démonstration, qui, je l'espère, vous laissera satisfaits.

Tout récit s'empreint des dispositions de celui dont il émane. Le fourbe cherche à surprendre par les couleurs et les agréments dont il surcharge, en quelque sorte, le fond de ses mensonges ; il évite les indications qui pourraient rendre les informations faciles et mettre sur la route d'un éclaircissement ; il ne se produit pas tout d'abord au grand jour : son espoir est d'y arriver à la longue, par d'adroites insinuations. Mais, malgré les tours habiles qu'il donne à sa parole, les déguisements et les précautions qu'il prend, il est impossible que, tôt ou tard, il ne soit pas démasqué. L'homme véridique, au contraire, néglige les accidents et les formes, et s'applique à mettre à nu le fond des événements qu'il raconte ; il ne néglige aucune des circonstances de temps, de lieu de personnes, qui peuvent devenir une lumière et une preuve ; il cherche dans la publicité un contrôle, ne serait-ce que celui du silence. Simplicité, précision, publicité provoquant le contrôle : tels sont, dans un récit, les caractères de la vérité. Or, nulle part mieux que dans les récits qui nous sont faits des miracles inaugurateurs des deux Testaments, nous ne rencontrons ces caractères.

La simplicité : elle est tellement évidente, que les

impies en ont fait un argument contre l'inspiration des Livres saints. Il suffit de lire ces adorables histoires des commencements d'Israël et de l'Église, pour se sentir touché de la candeur plus qu'humaine de ceux qui les ont écrites.

Elles sont simples, et elles touchent; elles sont précises, et elles éclairent. Moïse ne craint pas d'indiquer les époques précises des miracles qu'il a opérés, ni les lieux où s'est manifestée la puissance divine. Les évangélistes multiplient les détails, comme pour exciter aux recherches ou braver les investigations. Ils nomment les lieux et les personnes. Les foules sont nourries miraculeusement dans le désert de Bethsaïde. Le domestique du centurion est guéri à Capharnaüm, les lépreux auprès de Samarie, l'aveugle à Jéricho. Le fils de la veuve ressuscite à Naïm, Lazare à Béthanie. Y a-t-il quelque part un chef de synagogue appelé Jaïre? sa fille a été rappelée à la vie par le Seigneur.

Et remarquez-le bien, Messieurs, cette précision est accompagnée de la plus grande publicité. Moïse prend à témoin son peuple, il en appelle à ses souvenirs et à sa bonne foi, et, comme pour montrer qu'il ne redoute pas l'outrage d'un démenti, il institue des fêtes et des cérémonies qui doivent perpétuer éternellement la mémoire de l'intervention prodi-

gieuse de Jéhovah. Les apôtres rappellent à leurs auditeurs qu'ils ont été les spectateurs des merveilles accomplies. « Hommes d'Israël, disent-ils, écoutez nos paroles. Nous venons vous parler de Jésus de Nazareth, homme autorisé par Dieu, ainsi que le prouvent ses paroles, ses vertus, les prodiges et les signes miraculeux qu'il a opérés au milieu de vous, comme vous le savez bien. Vous savez ce qui s'est fait par toute la Judée, en commençant par la Galilée...; comment Jésus de Nazareth a reçu l'onction de l'esprit et de la vertu de Dieu; comment il a passé en faisant le bien, guérissant tous ceux qui étaient opprimés par le diable, car Dieu était avec lui [1]... » Et saint Paul, écrivant à ses fidèles, leur répète en toute rencontre que les manifestations de la force divine, les prodiges, les signes éclatants, ont été comme la consécration de son apostolat.

S'il n'y a pas eu des miracles, peut-on rien concevoir de plus inepte qu'une pareille conduite? Car enfin tout Israël, toute la Judée, vont s'inscrire en faux contre Moïse et les apôtres. « Pas du tout, dit un ennemi du merveilleux : car une observation, qui n'a pas été une seule fois démentie, nous apprend qu'il n'arrive de miracles que dans les temps et les

1. Act., cap. II, 22; cap. X, 37-38.

pays où l'on y croit, devant les personnes disposées à y croire[1]. »

Il suffit de quelques mots pour faire toucher au doigt l'impudente fausseté de cette affirmation.

Pourquoi tant de révoltes chez le peuple de Dieu, tant de haine chez les pharisiens, s'ils sont disposés à croire aux miracles? Est-ce donc par la flatterie que les ambassadeurs divins cherchent à donner de l'autorité à des faits qu'ils auraient inventés? Non : c'est de ces faits qu'ils partent pour s'arroger le droit de meurtrir, sous les verges de leurs reproches, la conscience de ceux qu'ils prêchent, et de faire passer tous les esprits et tous les cœurs sous le joug d'une impitoyable domination. « Israël, écoute ton Dieu! » dit Moïse; et, au nom de ce Dieu, il promulgue une loi sévère et pénible, et il la sanctionne par des menaces terribles; il reproche à son peuple ses lâchetés, ses ingratitudes, ses murmures, ses rébellions, ses impiétés, la prostitution de son culte à des dieux étrangers. Il le traite comme une bête de somme, qui s'oublie pendant le sommeil du maître et ne revient au devoir que quand elle est châtiée. Il le charge d'imprécations à cause de ses infidélités passées, et, s'il lui montre l'avenir, c'est pour l'outrager par la

1. E. Renan, *Vie de Jésus*, Introduction.

prédiction de ses déréglements et de ses prévarications. Et, comme si tant de duretés ne suffisaient pas, il ose rappeler l'immense massacre qu'il a fait lui-même au pied du Sinaï, pour arrêter la danse du veau d'or et punir l'apostasie dont la nation s'était rendue coupable.

Concevez-vous qu'Israël se taise, s'il peut donner un démenti aux prodiges dont Moïse s'autorise pour le maltraiter, s'il peut dire à son bourreau : Tu n'es qu'un fourbe? Concevez-vous qu'une nation soit assez insensée pour laisser passer des inventions qui apprendront à la postérité que, pendant quarante ans, elle s'est efforcée de surpasser, par ses ingratitudes et ses forfaits, l'infatigable bonté d'un Dieu qui l'accablait de ses prévenances et de ses dons? C'est impossible.

Encore plus impossible du côté des apôtres : car, loin qu'ils aient pour eux le prestige de la science, du rang, du pouvoir, ils n'ont à opposer à la majesté du sanhédrin que leur ignorance, leur roture et leur impuissance. Et, cependant, écoutez-les : « Hommes d'Israël, ce Jésus de Nazareth que Dieu vous a livré par un décret adorable, vous l'avez laissé frapper par des mains impies; vous l'avez renié, lui, le juste et le saint, devant des païens; vous l'avez fait mourir, vous avez tué l'auteur de la

vie. Mais le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob a ressuscité son Fils, et nous sommes ses témoins. Rappelez-vous les prodiges qu'il a opérés, voyez ceux qui s'opèrent en son nom : faites pénitence, convertissez-vous et soyez baptisés [1]. »

J'attends le sanhédrin : que va-t-il faire ? Il a pour lui le savoir, la puissance, le respect, la confiance, le crédit ; le peuple ne se dirige que par ses décisions. Un mot de sa part révélera l'imposture, et restera comme un monument dont la postérité se servira pour flétrir les agitateurs qui ont osé compromettre Dieu dans leur rébellion contre la religion et les lois. Prouver la fausseté des miracles, c'est le devoir, l'intérêt, et ce doit être la joie des prêtres, des docteurs, des princes du peuple, qui ont voté la mort du Christ et qui lui ont demandé en vain des prodiges au pied de la croix. C'est leur devoir : car toute la loi est en péril, et ils en sont les représentants, les interprètes et les soutiens. C'est leur intérêt : car ils échappent par là aux étreintes du remords, à l'infamie du déicide, à la ruine de leur influence menacée par les nouvelles doctrines. Ce doit être leur joie : car ils sauvent le peuple des abîmes de la superstition et de l'apostasie. Et cependant,

1. Act., cap. II, 13 et suiv.

devoir, intérêt, joie du bien, rien n'y fait. Ils se taisent !... Comprenez-vous bien? Ils se taisent.... Et les miracles seraient faux? Impossible !

Ou plutôt, non : les docteurs, les pharisiens, les princes, ne se taisent pas. Ils constatent les miracles en les attribuant au pouvoir ténébreux de Satan, et ainsi ils donnent au récit des apôtres plus que le contrôle du silence, le contrôle de la plus solennelle affirmation qui pût émaner du peuple juif.

Simple, précis, public, contrôlé par le silence et les aveux des contemporains, et surtout de ceux qui avaient toute sorte de motifs pour protester, le récit des faits miraculeux est un récit vrai.

Mais pouvons-nous croire qu'il nous ait été fidèlement transmis? C'est notre dernière question, Messieurs, celle qui me semble la plus facile à résoudre : car déjà vous pouvez puiser dans ce que je viens de dire les éléments d'une réponse.

Le même intérêt, le même devoir, qui s'opposent dans un temps à l'origine d'un faux récit ou à la corruption d'un récit vrai, s'y opposent dans tous les temps. Les enfants d'Israël ne pouvaient laisser flétrir la mémoire de leurs pères; supposer tôt ou tard de faux prodiges pour justifier les rigueurs de Moïse, c'était s'exposer à une protestation générale, à un solennel démenti. De même, les Juifs toujours vi-

vants, malgré la prompte et forte germination du nouveau peuple de Dieu, ne pouvaient pas permettre qu'on s'autorisât, par des miracles frauduleusement introduits dans l'histoire des origines chrétiennes, à les accuser de déicide et à les poursuivre, dans tous les lieux de leur exil, d'une impitoyable réprobation. Les païens eux mêmes devaient veiller à l'authenticité des récits sur lesquels on s'appuyait pour résister aux Césars, renverser les temples et faire taire les oracles. A cette foule d'intéressés se joignaient les hérétiques, qui ont pris naissance près du berceau du christianisme : éternel fléau, mais, en même temps, éternels bienfaiteurs de l'Église, dont ils garantissent les traditions. Eh bien, ni les hérétiques, ni les païens, ni les Juifs ne se sont plaints de la supposition ou de la corruption des récits apostoliques relativement aux miracles. Les hérétiques en revendiquaient pour eux les bénéfices; les païens, pendant quatre siècles, ont continué par la bouche de leurs philosophes, Hiéroclès, Celse, Porphyre, Julien, la confession de la Synagogue qui attribue les miracles à Satan; et les Juifs, dans leur Talmud, n'ont pu les expliquer qu'en accusant Jésus-Christ d'avoir volé dans le sanctuaire le Nom sacré.

Ajoutez à cet argument, presque tout négatif, la fidélité des Juifs à la vie traditionnelle, fidélité que

David chante dans ses Psaumes et qui était, dit-il, le résultat d'un précepte divin : « *Legem posuit in Israel, quanta mandavit patribus nostris nota facere ea filiis suis* : Dieu a fait une loi dans Israël, une loi qui ordonne à nos pères de transmettre à leurs enfants le récit de ses merveilles, afin que les autres races puissent les connaître, et que les enfants qui naîtront après les racontent à leur postérité [1]. » Ajoutez le respect des familles sacerdotales pour les saints Livres, leur empressement à les étudier, à les apprendre par cœur jusqu'à connaître le nombre des lettres dont ils se composent, le soin jaloux avec lequel elles veillaient à leur conservation. Ajoutez la sollicitude avec laquelle l'Église a recueilli les écrits apostoliques, les délicatesses et les scrupules avec lesquels elle les a examinés, la piété des premiers martyrs, qui portaient l'Évangile sous leurs vêtements et voulaient l'emporter dans leur tombeau, l'habitude qu'avaient les anciens docteurs de le citer, si bien que, s'il se perdait aujourd'hui, demain on pourrait le retrouver dans leurs écrits. Ajoutez, réunissez, comparez, et dites s'il est possible d'éviter cette conclusion : Les récits véridiques des merveilles qui établissent la certitude de l'interven-

1. Ps. LXXVII.

tion de Dieu dans le monde nous ont été fidèlement transmis.

O chers écrits! vous êtes pour moi la voie sacrée qui me conduit jusqu'aux jours bénis pendant lesquels Dieu se manifestait. Appuyé sur le témoignage de l'Église, dépositaire fidèle de tout ce qui s'est dit, de tout ce qui s'est fait, de tout ce qui s'est écrit depuis près de quarante siècles, je visite en esprit les lieux qui furent épouvantés et consolés à la fois par des prodiges. J'entends les mères éplorées qui appellent leurs premiers-nés, frappés par l'ange exterminateur; je chante avec Moïse la délivrance de son peuple, et je regarde le Pharaon qui descend comme un plomb vil au fond des eaux; je me cache avec Israël sous la nuée mystérieuse qui le conduit et le protège; j'assiste à toutes les péripéties de son pèlerinage; je vois le Sinaï couronné de ta gloire, ô Jéhovah! Mais, plus souvent encore et avec plus d'amour, je suis les traces de ton divin Fils; je me mêle aux infirmes qu'il instruit, qu'il console, qu'il guérit; je vois, à travers mes larmes, et son agonie miraculeuse et ses effroyables douleurs, qui ne sont pas les douleurs d'un homme; j'unis les brisements de mon cœur à ceux de la nature que sa mort épouvante; j'attends, près du tombeau où ils l'ont mis, la réalisation de sa promesse : il sort glorieux, et je

tombe à ses pieds comme Madeleine, m'écriant : *Rabboni* ! mon bon Maître! Oui, vous êtes mon Maître, tout me le prouve; Dieu est dans vos œuvres admirables. Mon bon Maître ! car vous avez passé en faisant le bien. O vous qui avez guéri toutes les infirmités humaines, mon Jésus bien-aimé ! guérissez mon âme de toutes ses faiblesses, de toutes ses lâchetés, de tous ses maux !

Je m'interroge maintenant, Messieurs, et je me demande comment on a pu dire : Il n'y a pas eu jusqu'ici de miracles suffisamment constatés. Que faut-il donc faire pour constater les miracles ? Écoutez l'exposé des règles que propose la critique moderne, par l'organe d'un de ses plus illustres patrons :

« Que demain un thaumaturge se présente avec des garanties assez sérieuses pour être discuté ; qu'il s'annonce comme pouvant, je suppose, ressusciter un mort : que ferait-on ? Une commission composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique, serait nommée. Cette commission choisirait le cadavre, s'assurerait que la mort est bien réelle, désignerait la salle où devrait se faire l'expérience, réglerait tout le système de précautions nécessaires pour ne laisser prise à aucun doute. Si, dans de telles conditions, la résurrection s'opérait, une probabilité presque égale

à la certitude serait acquise. Cependant, comme une expérience doit toujours pouvoir se répéter, que l'on doit être capable de refaire ce que l'on a fait une fois, et que, dans l'ordre du miracle, il ne peut être question de facile ou de difficile, le thaumaturge serait invité à reproduire son acte merveilleux, dans d'autres circonstances, sur d'autres cadavres, dans un autre milieu. Si chaque fois le miracle réussissait, deux choses seraient prouvées : la première, c'est qu'il arrive dans le monde des faits surnaturels ; la seconde, c'est que le pouvoir de les produire appartient ou est délégué à certaines personnes [1]. »

Messieurs, je ne reviendrai pas sur les règles que nous avons établies tout à l'heure et desquelles il résulte que le miracle relève des sens, de l'expérience et du bon sens. Étudions celles de notre adversaire, et prouvons-lui qu'il n'entend rien à la dignité de Dieu, rien à la nature du miracle, rien à son but, rien aux passions et aux mœurs des savants, rien aux faiblesses de notre pauvre esprit, rien, enfin, à ce qu'il dit.

Il n'entend rien à la dignité de Dieu : car le propre de Dieu, c'est d'être souverainement indépendant dans la manifestation de sa puissance et spontané

1. E. Renan *Vie de Jésus,* Introduction.

dans ses actes. Et il faut qu'il obéisse aux caprices d'un jury, qu'il en attende la convocation, et que, pendant les longs retards qu'il plaira à ses examinateurs de lui faire subir, il laisse chômer la vérité qu'il veut établir d'une de ses plus victorieuses et, peut-être, de son unique preuve! Mais qui donc est maître, de Dieu ou des savants?

Notre adversaire n'entend rien à la nature du miracle : car le miracle est par nature un fait extraordinaire; mais, s'il devait s'accomplir dans les conditions indiquées, est-ce qu'il ne rentrerait pas dans la catégorie des faits vulgaires dont se servent les savants pour découvrir ou prouver les lois générales de l'ordre physique?

Notre adversaire n'entend rien au but du miracle : car qu'est-ce que Dieu se propose en manifestant sa puissance par des prodiges? De donner de la vérité une démonstration si claire, si obvie, que tout le monde la comprenne rien qu'en la voyant; le miracle est une preuve populaire : nous le verrons bien plus tard. Mais comment sera-t-elle populaire, si l'on a besoin des savants pour la constater ?

Notre adversaire n'entend rien aux passions et aux mœurs des savants. Il nous les représente comme des divinités calmes et sereines, qui n'ont rien autre chose à faire qu'à prononcer des oracles.

Il oublie qu'on peut être physicien, chimiste, physiologiste, critique, et en même temps fort orgueilleux; que l'orgueil est la passion des hommes de science, quand ils n'en ont pas d'autre; que c'est le père des discussions, et que les discussions pourraient bien éterniser la constatation des miracles; que pendant que les savants diront : — Il est malade, il n'est pas malade; il est guéri, il n'est pas guéri; il est mort, il n'est pas mort; il est ressuscité, il n'est pas ressuscité; c'est merveilleux, ce n'est pas merveilleux; — nous attendrons à la porte, et nous-même nous pourrons bien mourir sans avoir su au juste ce que nous devions croire. L'orgueil est père encore des préjugés. Est-ce que les savants n'ont pas de préjugés? Est-ce que les préjugés des savants ne nuisent jamais à leur infaillibilité? L'orgueil est père, enfin, de l'amour du nouveau. Est-ce que les savants ne désirent jamais faire ni dire du nouveau? Est-ce que le désir de faire et de dire du nouveau ne produit pas la précipitation des jugements?

Notre adversaire n'entend rien aux faiblesses de l'esprit humain. En effet, comment ne comprend-il pas que ses prétentions sont un scandale? que s'il demande aujourd'hui la constatation des miracles, bien que les miracles soient des faits historiques d'une incontestable certitude, demain un autre de-

mandera la constatation des faits qu'il ne voudra pas croire? Petit à petit, tout ce qu'il y a de grand, de noble, de généreux, d'extraordinaire pour nos natures amoindries, tous les grands dévouements dont nous n'avons plus d'exemples à cause de nos lâchetés, seront mis en doute comme n'étant pas suffisamment constatés. Alors, armés d'un scepticisme atroce qui exécutera d'un seul coup toutes les vertus du passé, nous marcherons à la satisfaction de nos passions jusqu'à ce que nous soyons étouffés dans l'opprobre.

Enfin, notre adversaire n'entend rien à ce qu'il dit. Il se plaint de ce que le miracle n'est pas constaté scientifiquement : mais à qui la faute? à nous ou aux savants? Les historiens sont des hommes de science, je ne crois pas qu'on leur fasse l'injure d'en douter. Ne peuvent-ils pas suivre la marche traditionnelle d'un fait jusqu'à son origine, le saisir dans sa naïve vérité et l'apporter aux savants qui se chargent de l'examiner? Ne peuvent-ils pas dire à vos physiciens, à vos chimistes, à vos physiologistes : — Il est certain, de toute certitude, qu'un homme mort depuis quatre jours a été ressuscité. Si nous ne croyons pas cela, nous ne devons croire aucun fait de l'histoire. Voyez donc si cet événement, qui nous paraît prodigieux, peut se produire d'une ma-

nière naturelle. — Et les physiologistes, les chimistes, les physiciens, iront déterrer, s'ils le veulent, dans un cimetière connu, un mort de quatre jours; ils le considéreront, le palperont, le sonderont à loisir; ils chercheront dans ces restes, déjà travaillés par la corruption, la force cachée qui puisse rétablir le mouvement, la chaleur, les fonctions organiques, la vie. Ils la trouveront ou ils ne la trouveront pas; ils recommenceront dix, vingt, trente fois l'expérience, s'il le faut; ils prononceront, et le miracle sera constaté scientifiquement. Est-ce donc si difficile!

Je ne puis concevoir, Messieurs, qu'un homme qui prétend à la gravité ait osé poser sérieusement les règles absurdes que vous venez d'entendre. Comment expliquer une pareille audace! Il avait sans doute mission de nous injurier et de faire admirer des énormités. C'est justice : nous avons attiré sur nous ce châtiment. Quand un peuple est arrivé au point de dévorer sans peine, sans honte et sans remords tous les mensonges et toutes les absurdités qui se débitent aujourd'hui, il mérite que le faux et l'absurde s'incarnent, et demandent ses applaudissements. Qu'en résulte-t-il pour nous? Le mépris des peuples qui nous entourent, le déshonneur. L'Allemagne s'est émue, ses deux grandes écoles ont

parlé par l'organe de leurs maîtres : ces hommes graves jusque dans l'erreur ne savent ce qu'ils doivent le plus flétrir, ou l'aplomb du professeur qui débite sa fausse science, ou la naïveté de ceux qui l'admirent. Cependant, tout n'est pas perdu. Plus d'une protestation généreuse s'est fait entendre; c'est de vos rangs peut-être qu'elle est sortie, Messieurs, et je vous en remercie. La postérité lira le récit de nos luttes, et elle demeurera convaincue que l'Église est restée la patrie du bon sens.

VINGT-TROISIÈME CONFÉRENCE

DE LA CONSTATATION DES MIRACLES CONTRE LES EXPLICATIONS DES SYSTÈMES MYTHIQUE ET NATURALISTE

Messieurs,

Affirmer que les miracles sont impossibles ou qu'ils ne sont pas suffisamment constatés, c'est exécuter sommairement tous les faits divins que Dieu a produits pour se manifester. J'ai honte de le dire : il y a, à l'heure qu'il est, bon nombre d'esprits légers, superficiels, ou avides de justifier leur indifférence religieuse, qui se contentent de cette exécution. Mais ceux qui la pratiquent ne sont pas sans scrupule sur leur audace. Après les coups formidables qu'ils ont portés, les Livres saints subsistent; leurs récits simples, précis, publics, contrôlés par le silence et les aveux des contemporains, protestent avec tant de force contre les théories qu'on leur op-

pose, qu'il est impossible de ne pas s'en occuper. L'incrédulité, après s'être éloignée du miracle au nom de la métaphysique et de la science, se trouve donc ramenée, comme malgré elle, auprès des mille faits prodigieux dont nos histoires sacrées sont remplies. Pensez-vous qu'elle soit émue du spectacle grandiose qu'offrent à l'esprit humain tant de merveilles? Il y a tout lieu de le croire, si l'on en juge par la gymnastique intellectuelle à laquelle elle se livre pour trouver des explications; car, vous l'entendez bien, il faut qu'à tout prix le miracle disparaisse : la raison humaine ne sera contente que lorsqu'elle aura célébré les funérailles de cette preuve importune, dont nous nous servons pour rabaisser ses prétentions. Mais j'ai bien peur qu'aujourd'hui comme hier, la raison n'en soit pour ses frais de pompes funèbres; car les explications qu'elle donne ne valent rien, à quelque système qu'elles appartiennent. J'espère bien vous en convaincre, avec la grâce de Dieu.

Deux systèmes se disputent l'explication des miracles : le système mythique ou légendaire, et le système naturaliste. J'insisterai peu sur le premier, dont la réfutation se rattache à la grande thèse des témoignages, et m'appliquerai particulièrement au second.

I

Le mythe est un fait qui se perd, en quelque sorte, dans la nuit des siècles, et ne nous envoie plus, à travers les différents récits qui nous l'ont transmis, que des clartés douteuses. Notre intelligence hésite d'abord en sa présence; mais peu à peu, en le soumettant au sévère contrôle de la science, elle le dégage des ornements fabuleux qui lui ont été ajoutés par la tradition, et parvient à le saisir dans sa naïveté originelle. C'est ainsi qu'il est facile d'extraire des théologies païennes les éléments primitifs qui appartiennent au monde historique ; les divinités qui peuplaient l'Olympe et le Tartare n'étaient rien autre chose que les apothéoses traditionnelles de certaines personnalités bienfaisantes ou fatales, dont le souvenir s'était conservé et dont l'histoire avait été ornée de fictions, par l'imagination des peuples enfants et le génie des poëtes. — Le mythe est encore une idée concrétée, en quelque sorte, par un récit de pure invention. C'est une métaphore hardie, puissante, qui, en s'éloignant de son origine, prend toutes les allures d'un fait. C'est la parabole prise à la lettre et s'épaississant de plus en plus, à mesure

qu'elle passe, par des récits légendaires, de génération en génération. La fable de Prométhée, c'est l'idée du sacrilège soumis à la plus dure des expiations; la fable de Tantale, l'idée du bonheur, toujours si avidement recherché par l'homme, et toujours lui échappant quand il croit le saisir; la fable de Pandore, l'idée des fatales influences de la femme sur l'humanité : c'est le mythe justificatif des mépris et des cruautés dont la femme était l'objet dans les civilisations antiques. Il n'est rien que n'explique, dans les légendes fabriquées par le génie religieux de tous les peuples, la bonne volonté jointe à la réflexion. Mais pour cela il est nécessaire de partir d'un principe définitivement acquis à la critique moderne : c'est que le merveilleux est impossible; tout récit qui en est empreint est indubitablement un récit mythique, contenant un fait primordial ou une idée à dégager.

Appliquez cette méthode aux miracles, et bientôt vous en aurez fait bonne justice. Le miracle, en effet, est une chose merveilleuse, une chose qui s'offre d'elle-même aux réductions que la raison doit lui faire subir. Les miracles attribués à Jésus-Christ sont une transformation des légendes de l'Ancien Testament; par exemple, Jésus marchant sur la mer, c'est Élisée traversant le Jourdain; et les lé-

gendes de l'Ancien Testament ne sont elles-mêmes que des transformations de fables antérieures. Ou bien, encore, les miracles attribués à Jésus-Christ sont des moralités en action, dont le sens a été plus d'une fois dégagé par les saints Pères. N'ont-ils pas dit que la guérison des aveugles symbolisait le retour de l'homme aux clartés de la vérité? La guérison de l'hydropisie, c'est l'orgueil abattu par de salutaires humiliations; la guérison de la lèpre, c'est la purification de la conscience. L'homme sensé, le vrai critique, ne fait pas grand état de la lettre dans de pareilles narrations; mais, d'une main ferme, il déchire ce vêtement capricieux; il va droit au fait originel, à l'idée-mère, et parvient ainsi à faire prévaloir la vérité sur la fable, l'histoire sur la légende.

Telle est, Messieurs, la merveilleuse invention des écoles allemandes pour expliquer les miracles. Quand je dis invention, c'est peut-être trop : il semble que Voltaire en ait eu quelque soupçon, à propos de ce qu'il appelle les miracles typiques.

Je pourrais me refuser à toute polémique directe contre ce système, car il s'appuie sur un principe dont nous avons démontré la fausseté, en établissant la possibilité du miracle. Le miracle étant conforme à notre nature, à la nature de choses et à la nature de Dieu, ainsi que vous avez pu vous en convaincre,

le système mythique croule par sa base, puisqu'il prend pour point de départ l'impossibilité du merveilleux. Cependant, je ne veux point que vous me reprochiez une lacune dans les démonstrations que j'ai entreprises. J'invoque donc tout ce que j'ai dit de la constatation des miracles par des récits simples, précis, publics, contrôlés, fidèlement transmis, et j'ajoute : La légende se distingue profondément des récits miraculeux, par son origine et ses caractères.

La légende est l'enfant d'une tradition que les monuments n'ont pas fixée; elle va d'une bouche à l'autre, recevant sur son passage toutes les déchirures que lui font les mémoires infidèles, et ramassant en même temps tous les rêves des imaginations trop actives. Les récits miraculeux, au contraire, ont été fixés contemporainement aux faits, par l'écriture, éternelle ennemie des fables; l'imagination aura beau travailler sur un événement passé à l'état monumental, et créer une légende collatérale qui parviendra comme lui à la postérité, la postérité n'y sera pas trompée : elle distinguera toujours le fait de sa charge ou de sa contrefaçon. C'est ainsi qu'on a pu embellir de riches couleurs les exploits et les vertus des grands hommes; mais tous ceux dont la vie a été surprise par l'écriture sont demeurés, dans les jugements

de l'avenir, ce qu'ils étaient quand le style ou la plume tranquille d'un contemporain traçait leur histoire.

Or, le miracle a été surpris par l'écriture. Moïse écrivait, les apôtres écrivaient; ils n'arrêtaient pas au passage des récits lentement élaborés par les siècles antérieurs, mais ils fixaient des faits originaux, des évènements contemporains. Il est vrai qu'en plus d'une rencontre les écrits apostoliques donnent à des moralités la forme parabolique; mais ils ont soin de nous en avertir : — Le royaume des cieux, disent-ils, est semblable au grain de sénevé, au roi qui prépare les noces de son fils, aux vierges qui marchent à la rencontre de l'Époux, et le reste.... Mais jamais ils n'ont dit: Le royaume des cieux est semblable à Lazare que Jésus-Christ a ressuscité, aux aveugles qu'il a fait voir, aux lépreux qu'il a guéris.

Je dis en second lieu, Messieurs, que la légende des temps anciens, telle que l'a conçue et définie le système mythique, se distingue profondément des récits miraculeux par ses caractères. Le caractère de la légende, c'est le vague : tout y reste indécis dan le temps et l'espace; elle peut être propre à toutes les époques et à tous les lieux. Les récits miraculeux, au contraire, offrent des détails exprès qui n'appartiennent qu'au style historique, et ne permettent pas

de déplacer les faits. Le caractère de la légende, c'est l'inertie démonstrative : elle récrée l'esprit, mais ne le dirige pas; elle abuse les imaginations trop faciles aux chimères, mais elle ne fonde pas les convictions; elle peut offrir, comme narration, un certain ordre, mais elle ne se relie pas, comme argument décisif, à une chaîne de vérités importantes, qui retentissent jusqu'aux moindres détails de la vie intellectuelle et morale. Au contraire, le caractère des récits miraculeux, c'est la force démonstrative : ils s'imposent à l'esprit, et lui montrent les chemins qu'il doit suivre pour arriver au vrai; ils n'étonnent que pour convaincre; ils se rattachent démonstrativement à tout un système doctrinal, qui doit bouleverser de fond en comble la vie humaine, dans ses croyances et ses actions. Aussi voyez quelle différence dans les résultats. Les légendes ont laissé pourrir les générations antiques dans leur corruption; les récits miraculeux ont préservé, pendant des milliers d'années, tout un peuple, de l'idolâtrie et des vices ignobles du paganisme. Les légendes n'ont jamais été prises au sérieux par aucun esprit supérieur; les récits miraculeux ont eu, sur une foule d'intelligences d'élite, une influence victorieuse. Les légendes n'ont jamais eu la force d'engager aucune vie à la certitude des faits racontés; des millions de vies ont été volontaire-

ment immolées, pour attester la vérité des récits miraculeux et cimenter dans le sang leur inébranlable certitude.

Entendez-vous, Messieurs : les miracles appartiennent au règne de l'histoire, ils s'imposent comme des preuves irrécusables d'un système doctrinal, qui règle la vie humaine dans tous ses détails. Ils sont acceptés, crus par une multitude innombrable d'hommes supérieurs, dont la plupart ont tellement subi leur influence que, d'une vie facile, ils sont passés à une vie austère. Ils sont portégés par l'éloquence des plus habiles et des plus vertueux hommes qu'a pu fournir le monde civilisé, dans la période des quatre premiers siècles de l'ère nouvelle. Ils sont écrits avec le sang de plusieurs millions de martyrs..., et aujourd'hui le docteur Strauss, du fond de son cabinet, vient nous dire : Les miracles sont des mythes!... Docteur, il est trop tard ! Il fallait naître aux premiers siècles de l'Église, et démontrer aux apôtres qu'ils avaient tort d'affubler des fables en style d'histoire ; aux saints Pères et aux auteurs ecclésiastiques, qu'ils avaient tort de prendre au sérieux des contes vieux comme le monde et d'en faire la base de leur argumentation ; aux païens, qu'ils avaient tort de s'émouvoir pour des chimères ; aux chrétiens, qu'ils avaient tort de se

laisser assassiner pour des mythes... Mais aujourd'hui, encore une fois, Docteur, il est trop tard! L'Allemagne que vous avez émue, l'Allemagne vous abandonne : elle a raison.

Mais les saints Pères? C'est vrai, Messieurs, j'ai oublié que les saints Pères avaient expliqué allégoriquement les miracles. Comment se fait-il que j'ose les invoquer? Par une raison fort simple : c'est qu'ils ont greffé leur allégorie sur l'histoire; ils sont partis du fait pour en tirer des moralités, et n'ont aucunement transformé les moralités en fait. Que la guérison des maladies du corps signifie allégoriquement la guérison des maladies de l'âme, c'est possible; mais le fait est que les maladies du corps ont été guéries. Voilà, disent-ils, la vérité historique à laquelle il faut s'appliquer d'abord; l'allégorie vient ensuite : on n'en peut goûter les fruits que lorsqu'on s'est attaché par l'histoire aux racines mêmes de la vérité. *In verbis sacri eloquii, fratres charissimi, prius servanda est veritas historiæ, et postmodum requirenda spiritualis intelligentia allegoriæ. Tunc namque allegoriæ fructus suaviter carpitur, cum prius per historiam in veritatis radice solidatur* [1]. Ainsi parle saint Grégoire le Grand; ces pa-

1. S. Greg. Mag., *In Ev.*, l. II. Hom. XL, nº 1

roles suffisent pour dissiper toute espèce de difficulté.

Le système mythique est écarté, Messieurs ; débattons-nous maintenant avec le système naturaliste. Cette conférence est toute de polémique, mais je ne hais pas la guerre : elle entretient et assouplit les muscles de l'esprit.

II

— Les miracles sont des faits, nous en voulons bien convenir, disent les rationalistes ; mais laissez-nous les expliquer sans sortir de la nature. Et là-dessus ils se livrent à des exercices vigoureux, d'où résultent trois sortes d'explications : les explications prétentieuses, les explications ridicules et les explications malhonnêtes.

Et, d'abord, les explications prétentieuses, faites au nom de la science, mais mal entendue et mal appliquée.

— Le monde est plein de forces, dit-on, et ces forces, régies par des lois, concourent à la production des phénomènes; comme nous ne connaissons pas tous les phénomènes, nous ne connaissons pas non plus toutes les forces ni toutes les lois. A mesure que

l'esprit d'observation se développe, la nature moins avare nous livre ses secrets; les voiles de l'inconnu se déchirent de tous côtés, et du côté de l'infiniment grand, et du côté de l'infiniment petit. Newton n'a-t-il pas découvert la grande loi de l'attraction? la chimie moderne, la loi des affinités moléculaires? Que de propriétés inconnues de l'électricité : le galvanisme, l'électro-magnétisme, etc., nous ont été révélées par le génie investigateur de notre siècle! Est-ce que nous ne sommes pas parvenus à emprisonner les rayons vagabonds de la lumière? est-ce que nous ne les avons pas contraints à fixer eux-mêmes les traits des corps qu'ils éclairent? Est-ce que nos instruments ne sont pas en train d'analyser le soleil? Les plaines de l'air s'ouvrent et deviendront bientôt un chemin de grande communication: encore quelques épaules démises et quelques jambes cassées, l'hélicoptère triomphe, tous les mondes sont unis. C'est à n'y pas croire, et, pourtant, voilà le progrès... Vive le progrès!

— Eh bien, au nom du progrès, nous réduisons les prétentions du miracle. Il veut prendre à nos yeux les allures d'un fait extraordinaire, merveilleux, au-dessus des forces créées; mais nous croyons fermement qu'il n'est que le produit régulier de forces inconnues, régies par des lois inconnues. Pre-

nons patience : le temps viendra où tous ces mystères seront mis à nu. Nous connaîtrons enfin ces forces et ces lois si opiniâtrément cachées; en attendant, nous ne voulons plus qu'elles nous étonnent, ni qu'elles influent sur nos jugements, au point de nous pousser à des actes superstitieux. Cependant, qu'elles soient bénies, puisqu'elles nous expliquent sans effort des faits embarrassants pour la conscience.

Ainsi, Messieurs, comme les Athéniens avaient élevé un autel au Dieu inconnu, de même l'incrédulité moderne érige le sien aux lois inconnues; avec cette différence pourtant qu'on pouvait prêcher le Dieu inconnu, et qu'il est difficile de prêcher les lois inconnues, attendu qu'elles n'existent pas. J'entends les lois inconnues d'où l'on fait dériver le miracle.

Je rends justice à la science : ses progrès sont immenses, et je les salue avec autant d'enthousiasme que qui que ce soit; un jour, je l'espère, ils seront saisis par Dieu et appliqués au triomphe de sa sainte cause. Mais, ce devoir rempli, éclairons les équivoques dont le naturalisme abuse pour nous surprendre. J'ai l'habitude d'en appeler contre ces équivoques aux règles du bon sens, et je m'en suis toujours bien trouvé. Or, le bon sens nous dit que cette irrésistible inclination de notre nature, qui nous porte à consi-

dérer, comme les résultats d'une loi certaine, les phénomènes universels et constants que nous voyons se produire sous nos yeux, ne peut pas nous tromper. Si ce principe est vrai, il est vrai que nous connaissons un ensemble de lois dont nous pouvons facilement déterminer les exceptions, et, comme les exceptions sont hors la loi, il est impossible de les attribuer à des lois inconnues.

Quel est le caractère de la loi, Messieurs? L'universalité et la constance des phénomènes. Eh bien, non seulement le miracle est de soi un fait singulier et inconstant, mais il s'oppose directement à l'universalité et à la constance des phénomènes régulièrement soumis à notre expérience. Si le miracle n'avait pas ce caractère de s'opposer à des phénomènes universels et constants, s'il n'était qu'un fait singulier et variable, à la bonne heure! nous pourrions peut-être suspendre notre jugement; mais, parce que les phénomènes connus sont en opposition avec lui, l'hésitation ne nous est plus permise. Évidemment le miracle fait exception, et, je le répète, l'exception ne peut pas être régie par une loi, même inconnue. Voulez-vous un exemple? Nous savons par expérience, nous sommes irrésistiblement convaincus que la matière inerte ne se multiplie pas; sur ce point les phénomènes sont uni-

versels et constants. Il y a là une loi. Donc, si nous voyons la matière inerte se multiplier, le pain, dans une quantité qui suffirait à peine pour vingt à trente hommes, en nourrir quatre mille et laisser plus de reste qu'il n'y avait de matière première, nous disons : Il y a là exception de la loi, la loi n'agit plus, la nature est surpassée.

Qu'importent donc vos lois inconnues? Oui, je les ignore, j'en ignore des quantités de lois; je suis un homme grossier qui ne vois que les phénomènes d'écorce, si je puis m'exprimer ainsi. Mais je sais bien que Dieu, s'il veut me parler, n'ira pas chercher des manifestations dans les entrailles du monde : il agira à la surface, qui est du domaine de mon expérience, du domaine de l'expérience populaire; et je le verrai dans un fait que le bon sens me défend d'attribuer à aucune loi, parce que c'est une exception.

Les lois inconnues! mais savez-vous bien ce que je puis faire avec vos lois inconnues? Je puis vous mettre en contradiction avec vous-mêmes et en révolte contre toute la nature. Vous inventez les lois inconnues, parce que le miracle vous paraît un fait irrégulier, qui dérange l'ordre universel, et qu'il ne faut pas, dites-vous, d'antinomie dans l'œuvre harmonieuse du Créateur. Mais ne voyez-vous pas que

vous la créez vous-mêmes, cette antinomie? que vous faites un combat de lois et que la nature devient un abîme de contradictions? car, le miracle étant en opposition avec une suite de phénomènes universels et constants, évidemment la loi qui régit ces phénomènes sera en contradiction avec celle qui régit le miracle; le monde portera, comme Rébecca, la guerre dans ses flancs. Alors plus de confiance dans ce que nous appelons les règles établies, puisqu'elles peuvent nous trahir du jour au lendemain. Qui nous dit que le soleil, dont nous recevons aujourd'hui la lumière, en vertu d'une loi connue, demain ne nous la refusera pas, en vertu d'une loi inconnue? Qui nous dit que le pain, que nous mangeons aujourd'hui pour nous nourrir, en vertu d'une loi connue, demain ne nous empoisonnera pas, en vertu d'une loi inconnue? et ainsi de tous les phénomènes et de toutes les lois. La confiance est bannie de notre cœur, et nous ne marchons plus dans le monde qu'avec des transes perpétuelles, comme dans ces jardins inhospitaliers où l'on voit écrit partout : Prenez garde! il y a des pièges pour les loups.

Je vais plus loin, Messieurs : si la loi d'où procède le miracle est une vraie loi et qu'il faille à tout prix éviter les antinomies, la loi d'où procèdent les faits universels et constants qui sont opposés au miracle

n'est pas une loi. Alors plus de certitude physique. Tous les phénomènes qui se produisent autour de nous nous trompent. La lumière qui éclaire les corps et les mouvements s'éteint. Un pyrrhonisme brutal nous saisit et nous emporte violemment dans une solitude désespérée.

Savez-vous ce que je puis faire encore, avec vos lois inconnues? Je puis vous surprendre en flagrant délit de miracle. Si vous avez jamais remarqué ce qui se passait dans la production des phénomènes insolites que vous attribuez aux lois inconnues, vous avez dû voir que presque tous sont en relation directe avec le commandement ou la prière d'un homme. Moïse étend sa baguette, et la mer se divise, le rocher se fend, les sources jaillissent; il lève les mains au ciel, et la manne en descend. Jésus-Christ prononce ces paroles : « Je le veux, soyez guéri! » et les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, le mal des lépreux disparaît; « Jeune homme, levez-vous! — Lazare, viens dehors! » et les morts ressuscitent. D'où ce merveilleux accord du commandement ou de la prière avec le phénomène? Est-il possible que Moïse et Jésus-Christ n'aient pas connaissance des lois dont ils prévoient l'effet à un un moment précis? Mystères de la nature, combinaisons infinies des causes et des effets, ces illustres

thaumaturges connaissent tout cela. Où ont-ils pris cette science profonde, immense, certaine, infaillible, de l'inconnu? où? je vous le demande. Leur siècle ignore et se tait, et, depuis qu'ils ont disparu, la science n'est pas parvenue à enregistrer une seule des prétendues lois qui régissent le miracle. Est-ce que la lumière divine, qui pénètre toutes choses, serait descendue sur leur tête et les aurait introduits dans le sanctuaire mystérieux où s'élaborent tous les événements imprévus? Mais pourquoi eux plutôt que le reste des hommes? Est-ce que ce choix de Dieu n'est pas un prodige?

En vain on répétera à satiété cette phrase devenue banale : « Jésus était un fin observateur. » Tant que vous voudrez. Mais c'était un homme de son siècle, et non seulement l'incrédulité, en patronnant les lois inconnues, le suppose en avance comme tous les génies : elle en fait une merveille, puisqu'elle lui attribue la connaissance de ce qu'elle ignore elle-même, après dix-neuf siècles de progrès. Messieurs, l'incrédulité s'oublie; tant d'humilité n'est pas dans ses habitudes. Par le seul fait qu'elle confesse la science prodigieuse des thaumaturges, elle se prosterne devant eux. Cette abnégation de la part des ennemis de ma foi me dispense d'insister davantage sur ce point.

Des explications qui invoquent les lois inconnues passons, Messieurs, à celles qui invoquent une loi connue.

Le docteur Strauss, après avoir tenté, à l'aide du mythe, la démolition du miracle, prononce l'oracle qui suit : « C'est certainement procéder avec trop de promptitude que de rejeter, parce que les neuf dixièmes de ces légendes sont des fables, le dernier dixième comme également fabuleux. Car plusieurs de ces histoires de guérisons trouvent soit une analogie dans des faits récents dignes de croyance, soit la possibilité d'une explication dans le concours de la foi du malade avec une force peut-être analogue au magnétisme, chez le thaumaturge [1]. » Plusieurs savants obscurs ont adopté cette opinion du docteur allemand, et en ont pris pour preuve ces paroles qu'on lit dans saint Luc : « Une vertu sortait de Jésus-Christ, *Virtus de illo exibat* [2]. » On ne dit pas, il est vrai, si cette vertu sortait du corps, de l'âme ou de la divinité du Sauveur, ce qu'il serait important de savoir.

Je pourrais opposer à cette explication une fin de non-recevoir, et dire : Le magnétisme n'est pas une science ; il ne sort pas du cercle de ces opinions ex-

1. Strauss, *Vie de Jésus*, § 94, tom. II, p. 110-111.
2. Luc., cap. VI, 19.

trêmement discutables et extrêmement discutées, auxquelles les grandes écoles ne sont pas encore ralliées. Plus tard, il est possible que le magnétisme prenne ses grades : alors, nous verrons. En attendant, nous ne lui reconnaissons pas le droit de s'immiscer dans les discussions religieuses. Arrière donc le magnétisme et ses explications!

Mais, Messieurs, je veux être généreux. J'ai déjà admis, à propos des prétentions du somnambulisme, relativement à la prophétie [1], l'existence d'un fluide universel, dans lequel tous les corps sont plongés et par lequel tous les corps se communiquent : je l'admets encore. J'admets les diverses modifications de ce fluide, selon les milieux qu'il traverse ; j'admets qu'il prenne une forme particulière dans l'organisme humain ; j'admets que la volonté humaine puisse s'en servir comme d'une force ministérielle; j'admets qu'il produise certains effets singuliers, étranges, insolites; mais je n'admets pas que le miracle soit du nombre de ces effets.

Sans doute, et je dois l'avouer pour être fidèle à la classification que j'ai donnée dans une précédente conférence [2], il y a des miracles qu'on pourrait considérer comme des effets infimes de la puissance di-

1. Voyez vingtième conférence.
2. Voyez vingt-et-unième conférence.

vine, si on les compare à certains autres; des miracles qui, s'ils étaient seuls, pourraient ne nous pas sembler des manifestations assez claires de la divinité, et mériter l'opprobre d'être rangés parmi les effets d'un fluide dont on connaît mal encore et l'usage et les forces. Mais ces miracles de basse classe, si je puis parler ainsi, se rattachent, dans une même personne, à tout un ensemble de prodiges, entre lesquels s'établit une sorte de solidarité, de telle manière que les grands répondent pour les petits.

Partons de ce principe, Messieurs, afin d'échapper à la distinction et au choix qu'on voudrait faire parmi les miracles, pour assurer le triomphe du fluide magnétique. Nous avons suffisamment prouvé jusqu'ici que les prodiges scripturaires sur lesquels s'appuie notre foi étaient des faits. Il faut n'en accepter aucun, ou les accepter tous. Si l'on n'en accepte aucun, la discussion est inutile; si on les accepte tous, le magnétisme est impossible comme principe, ou bien le magnétisme est le plus grand des miracles.

Que faut-il au magnétisme? Un organisme éjaculateur, mais en même temps un organisme patient qui reçoive et puisse réagir, la réaction étant nécessaire à la production d'un effet. Tout corps inerte et inanimé absorbe le fluide, mais il ne rend rien

ni en modifications ni en mouvements. Émettez sur un homme disposé à recevoir l'action magnétique : il se peut que, sous son influence, des changements heureux s'opèrent dans son corps. Émettez sur une pierre : vous ne la ferez pas changer de place, encore moins se multiplier, car elle n'a pas d'organisme qui puisse recevoir. De même, émettez sur un cadavre : il résistera à toute action, parce qu'il lui manque un organisme capable de réagir.

De cette théorie fort simple, il résulte qu'un grand nombre de miracles échappent à l'action du fluide comme principe. La mer Rouge, la manne, la résurrection des morts, la multiplication des pains et beaucoup d'autres faits merveilleux contenus soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament, ne se prêtent pas, que je pense, à l'explication du magnétisme. Supposez tout le genre humain rassemblé, je ne dis pas autour d'une mer quelconque, mais autour d'un seau d'eau, et projetant à toute force son meilleur fluide, je le mets au défi de faire monter le liquide d'un centimètre seulement. Donc, en comparant les principes du magnétisme aux miracles, les miracles repoussent le magnétisme.

Il en est de même, si l'on compare la pratique du magnétisme à l'attitude et aux coutumes des thaumaturges. « Tout est à considérer, disent les hom-

mes de l'art : le tempérament, la constitution, les idiosyncrasies, les conditions physiologiques et phrénologiques, le caractère, l'âge, le sexe, soit dans l'opérateur, soit dans le sujet. Les climats sont d'une haute importance, les saisons également : car quiconque abuse de la magnétogénie, pendant l'hiver, perd de jour en jour la force nécessaire pour réagir contre les impressions glaciales des vents du nord. L'assistance doit être choisie; car ses mauvaises dispositions peuvent paralyser l'action qui s'engage. Que le magnétiseur ait soin de se couvrir de vêtements légers et chauds en même temps, et surtout qu'il ne prenne jamais de tissus antipathiques à l'idiosyncrasie de son malade; nous lui recommandons également l'usage des gants. Les viandes fortes et colorées doivent entrer dans son régime, ainsi que les vins généreux, qui, sous un petit volume, relèvent les forces, raniment l'appétit et donnent de la chaleur et du ton à tous les organes. Il lui faut trois repas au moins [1]. » A ces conditions, il pourra émettre par les yeux, les mains et la bouche, et réussir à faire bâiller un homme, soupirer un enfant, tressaillir une femme, pour l'ordinaire, et, pour l'extraordinaire, à soulager un malade et à produire

1. Ricart, *Physiologie et hygiène du magnétiseur.*

certains phénomènes équivoques, où le malin esprit pourrait bien être pour quelque chose.

Qui ne voit que tout, dans l'attitude et les mœurs des thaumaturges, proteste contre ces apprêts? C'est simplement, sans arrangement préalable, sans choix, en toute occasion, en toute saison, sous tous les climats, à toutes les températures, devant toute assistance, qu'ils guérissent leurs malades. Un salut, une parole, un signe, c'est assez. Hommes, femmes et enfants reçoivent sans distinction le bénéfice certain de leur action bienfaisante. Plus leur vie est pauvre, mortifiée, exténuée, plus le rayonnement de la vertu mystérieuse qui s'échappe de leur corps est puissant et fécond. Vouloir les comparer aux obscurs opérateurs qui s'agitent dans l'ombre, et s'épuisent le tempérament à produire quelques spasmes, n'est-ce pas le comble de la déraison?

Cependant, Messieurs, si l'on veut absolument que, dans les prodiges, l'intervention du fluide ministériel soit nécessaire, j'y consens. Mais remarquez bien que le thaumaturge ne tâtonne pas : sa volonté va droit à son but, et nulle part il ne rencontre de phénomènes imprévus. Autant l'opérateur est anxieux, autant le thaumaturge est tranquille. Autant l'opérateur, par les fréquentes déceptions qu'il éprouve et les piètres résultats qu'il obtient, montre

qu'il est l'esclave d'une force inconnue, autant le thaumaturge, par la sûreté et la grandeur de ses effets, montre qu'il en est le maître absolu. Étrange puissance qui, si on la compare aux grossiers efforts qui épuisent les magnétogènes de tous les temps, devient, comme la science des lois inconnues, le plus grand des miracles.

J'ai fini, Messieurs, avec les explications prétentieuses du système naturaliste : ce sont les plus graves et les plus honnêtes. Maintenant, je vous demande pardon pour celles qui suivent; car vous allez y voir la sottise et la malice de l'homme s'étaler à plaisir.

— Il n'est aucun miracle, disent certains incrédules [1], qui ne se puisse expliquer au moyen d'une légère retouche ou d'une interprétation excessivement simple et naturelle des textes sacrés. Ce qui nous étonnait nous fait sourire, ce qui nous paraissait important se rabaisse à des proportions vulgaires. Le passage de la mer Rouge s'est opéré dans l'intervalle d'une marée; ce n'est pas dans la mer que les Hébreux ont passé, c'est au bord de la mer. Comment des millions de femmes, d'enfants, d'animaux avec les bagages, ont-ils pu traverser, pendant

1. Paulus, Bahrdt, Venturini (apud Wallon), *De la croyance à l'Évangile.*

six heures seulement, un espace restreint? Il leur fallait les ailes du vent, et encore!... Mais ce n'est pas notre affaire d'expliquer les difficultés, nous nous contentons de supprimer les plus considérables. La manne était une espèce de champignon; il poussait pendant la nuit, et on le cueillait le matin. Les tonnerres du Sinaï étaient des pétards; car il ne faut pas oublier que Moïse avait été instruit dans la science cachée des Égyptiens. L'eau changée en vin aux noces de Cana? agréable plaisanterie! on voulait égayer la compagnie. Jésus commande à la tempête: c'est qu'il en avait vu la fin. Il marche sur l'eau : c'est au bord de l'eau qu'il faut lire. Les morts ressuscités?... ils n'étaient pas bien morts; la preuve, c'est qu'en leur parlant ils entendent; l'émotion de passer pour morts et de ne pas l'être, ajoutée à la joie de revoir leurs amis, tout cela les ressuscite. La multiplication des pains au désert? c'est élémentaire : chacun avait apporté sa petite provision. Les aveugles guéris? c'est l'effet de quelque onguent secret que Jésus mêle à sa salive. Selon un auteur plus rapproché de nous, une extrême frugalité explique le miracle du désert, et le contact d'une personne exquise, toutes les guérisons : « car qui oserait dire que le contact d'une personne exquise ne vaut pas les ressources de la pharmacie? Le plai-

sir de la voir guérit, elle donne ce qu'elle peut [1]. »

Messieurs, quelle économie pour le budget, si, en prêchant la fugalité aux soldats, on parvenait à nourrir une armée de quatre cent mille hommes à raison de cinq pains pour quatre mille, plus des corbeilles pleines de restes qui pourraient servir indéfiniment pour les jours suivants, puisque le reste est toujours plus considérable que la mise! Quel avantage pour nous, si tous les étudiants en médecine s'appliquaient à devenir des personnes exquises! Nous y gagnerions une médication facile et agréable, plus une classe de la société exclusivement composée de gens bien élevés, ce qui nous ferait honneur.

Plaisanteries! Voilà l'aboutissement des explications que vous venez d'entendre; n'ai-je pas eu raison de les appeler ridicules? Si nous prenions vis-à-vis de l'histoire les libertés qu'ils se permettent, que diraient les amis de la nature? Il n'est aucun événement remarquable que nous ne puissions travestir comme ils travestissent les miracles, aucune gloire que nous ne puissions souiller par une farce.

Un capitaine de l'antiquité a écrit le récit émouvant d'une retraite qui demeurera à jamais illustre dans les fastes de la guerre. C'était après la mort du

1. E. Renan, *Vie de Jésus*, Introduction.

jeune Cyrus. Dix mille Grecs, qui l'avaient accompagné, se virent abandonnés en face de l'armée victorieuse des Perses. Entourés, comme d'un rempart, par un corps de plus de deux cent mille hommes, enveloppés par des canaux qui s'étendaient du Tigre à l'Euphrate, en butte à l'intempérie des saisons, exténués par la faim et la fatigue, engagés dans des défilés horribles, trahis de tous côtés, ils arrivèrent enfin, au bout d'une année, sur des plages amies; l'air retentit de leurs cris de joie, et la fumée de leur sacrifice monta vers Jupiter sauveur. Voilà l'événement que vingt-deux siècles ont respecté.

Mais cet événement ne me plaît pas, parce qu'il me paraît extraordinaire. En le retouchant à la manière des naturalistes, je le rends extrêmement simple. Ces dix mille hommes ont été en proie à une fièvre panique; leur imagination, frappée par un revers immense, s'est créé des fantômes : ils se sont figuré qu'ils étaient poursuivis par les Perses, tranquillement rentrés dans leurs foyers, et ce n'est qu'au bout d'un an, quand ils se sont crus en sûreté, qu'a cessé leur folie. La glorieuse retraite des Dix mille n'est que la fuite honteuse de gens qui mouraient de peur. Voilà, Messieurs, ce que deviendraient les souvenirs et les traditions, si nous les traitions à la manière des incrédules. Strauss a eu

raison de s'indigner contre ce qu'il appelle « les productions monstrueuses d'un système qui remanie l'histoire sans frein ni règle [1]. »

Je mets au rang de ces productions monstrueuses une explication sans retentissement parmi les savants, et qui recourt à la prestidigitation. Origène y répondait en ces termes : « Nul prestidigitateur ne cherche par ses œuvres à corriger les mœurs de ceux qu'il rassemble autour de lui, ni à enseigner la crainte de Dieu à ceux qu'il étonne, ni à leur persuader de vivre dans l'attente des jugements divins. Nul prestidigitateur ne fait cela, ou parce qu'il ne le peut pas, ou parce qu'il n'en a pas la pensée, ou parce que, après tout, ce n'est pas le but de son travail de corriger les hommes [2]. » J'ajoute à ces graves paroles que le prestige, quand il s'agit d'une chose importante, exige des apprêts : l'impromptu est son ennemi; or, c'est précisément l'impromptu qui caractérise le miracle. Le même prestige n'a qu'un lieu et qu'une manière; les mêmes miracles se font en tout lieu et de toute manière. Du reste, j'ai tort de m'arrêter à des pauvretés qu'ont constamment méprisées les ennemis serieux de la vérité; mais il me semble que je ne pour-

1. Straus, *Vie de Jésus*, § 137, tom. II, p. 675.
2. Origène, *Contra Celsum*, l. I, n° 68.

rai jamais reculer assez ce qui me reste à vous dire.

Il s'agit des explications malhonnêtes; et j'entends par là celles dont le résultat final est la justification d'une lâcheté, ou du moins l'atténuation du vice qui révolte le plus en nous le sentiment de l'honneur.

Il y a eu, dans l'armée des impies, de hardis blasphémateurs qui ont jeté le Christ dans la boue et ont trépigné sur son corps, comme pour l'étouffer. L'enivrement de l'orgueil et la brutale orgie de leurs passions les ont plongés dans ces affreuses ténèbres, où l'homme ne voit plus le bien que comme un fantôme hideux qui l'épouvante et qu'il faut faire disparaître. Rien n'était grand, rien n'était sacré pour eux dans cette figure auguste qui, depuis tant de siècles, illumine l'histoire; ils l'ont abreuvée d'ignominies.

Mais que Dieu leur pardonne d'avoir obéi à la cruelle et honteuse logique de l'iniquité! Entre les ennemis de Dieu, s'ils sont les plus aveugles, ils ne sont pas les plus coupables. Les plus coupables sont ceux qui, de parti pris, n'ont exalté le Fils de Dieu que pour faire l'apothéose d'une infamie. — Il était grand, illustre, admirable, divin, cet homme dont l'œuvre subsiste malgré dix-huit siècles de tempê-

tes. Salut, ô Maître! salut! ton nom passera aux générations futures, toujours entouré de leur respect et de leur admiration : *Ave, Rabbi!* Mais, en même temps, il était imposteur et fripon. Ses miracles ne sont que des mensonges dont il a conscience, des surprises dont il profite lâchement, des scènes de charlatanisme arrangées avec ceux qui le suivent et partagent ses destinées. Du sublime, il descend, non pas par une chute fatale, mais avec toute la gravité de la réflexion, jusqu'à la plus ignoble vulgarité : et malgré cela il est toujours grand, illustre, admirable, divin. — Avez-vous vu, dans les méthodes de dessin, ces jeux de lignes qui, partant de la figure typique de l'homme parfait, descendent par une dégradation successive jusqu'à la tête du crapaud? Tel est le portrait que nous a tracé de Jésus-Christ une plume contemporaine. Déjà le sophiste Rousseau et le ricaneur Voltaire s'étaient exercés à ce jeu sacrilège; mais, par la grâce du progrès, ils ont été surpassés. Regardez et soyez révoltés avec moi.

— Jésus-Christ était une personne supérieure, qui, par son initiative hardie et par l'amour qu'elle sut inspirer, créa l'objet et posa le point de départ de la foi future de l'humanité. La conscience universelle lui a décerné le titre de Fils de Dieu, et cela avec

justice, puisqu'il a fait faire à la religion un pas auquel nul autre ne peut, et probablement, ne pourra jamais être comparé.... Il foule aux pieds la nature pour se rapprocher de Dieu...; aimable Rabbi..., il débute par une délicieuse pastorale. Il fonde le royaume des doux et des humbles... Ses premiers jours sont chastes et sans mélange... Un charme infini s'exhale de sa personne...; la tendresse de son cœur déborde. Toutes les vertus d'humilité, de pardon, de charité, d'abnégation, de dureté pour soi-même, ont été réellement prêchées par lui... C'est bien le royaume de Dieu, c'est-à-dire le royaume de l'esprit qu'il fondait... Mais comment y parvenir? Il se laisse appeler avec plaisir Fils de David, Fils de Dieu. Était-il sincère en cela? Mais qui ne sait que l'histoire est impossible, si l'on n'admet plusieurs degrés dans la sincérité? C'est en vertu de ce principe qu'il se résigne aux miracles. Il fallait bien en passer par là. Donc, il consent à jouer un rôle actif dans ces comédies religieuses. Il y a dans son attitude certaines circonstances choquantes, des efforts et frémissements sentant la jonglerie. Hélas! toute idée perdant de sa pureté dès qu'elle cherche à se réaliser, on ne réussit jamais sans que la délicatesse de l'âme éprouve certains froissements. Telle est la faiblesse de l'esprit humain, que les meil-

leures causes ne sont gagnées, d'ordinaire, que par de mauvaises raisons [1] !

Voilà Jésus-Christ tel que l'a fait l'impiété contemporaine : grand et vil, sublime et trivial, candide et fourbe, touchant au ciel par ses projets, ravalé par ses miracles jusqu'au rang des plus lâches et des plus misérables hommes qu'il nous soit donné de mépriser.

C'est en vain, ô mon Sauveur et mon Dieu ! c'est en vain que vous êtes simple, doux, humble, austère, vrai jusqu'à vouloir que notre parole soit *oui* quand c'est oui, et *non* quand c'est non. C'est en vain que vous déployez toutes vos forces pour soulager nos infinies misères. Vous passez en faisant le bien, vous cherchez à nous imprimer, avec l'amour de Dieu, la crainte de ses jugements ; vous nous donnez la preuve du plus grand des amours en mourant pour nous... Tant de vertus ne vous sauvent pas des mains exécrables qui ont pris à tâche de vous humilier et de vous salir !

Mais ils ne savent donc pas, ces insensés, que si Jésus tombe, tout tombe avec lui ? que les gloires les plus pures de l'humanité disparaissent, dans le naufrage de la gloire unique qui nous les explique ?

1. E. Renan, *Vie de Jésus*. Passim.

C'est sur la vie typique de Jésus-Christ que se sont formées toutes les vies dont le spectacle nous console, nous édifie et nous encourage. Ces humbles, ces doux, ces chastes, ces pénitents, ces dévoués, dont la mémoire subsiste plus ferme et plus illustre que celle des génies ; ces apôtres qui courent, d'un bout du monde à l'autre, porter les lumières de la foi et les espérances du salut à des barbares et à des sauvages; ces vierges qui emprisonnent leur jeunesse dans l'atmosphère empoisonnée des hôpitaux et des bagnes; tous les saints dont nous baisons avec respect les ossements vénérables, ne sont que des reproductions affaiblies de la grande image des perfections divines, qui s'est montrée au monde il y a dix-huit cents ans. Jésus est le modèle des saints, et il serait imposteur et fourbe! le vice serait le type des vertus et le patron des dévouements! C'est impossible, ou bien l'histoire n'est plus pour moi qu'un scandale. La lumière qui l'éclairait a disparu. Semblable au vieux Polyphème, monstre horrible, informe, immense, aveuglé, elle remplit les siècles de ses mugissements. — Eh bien! laissons mugir l'histoire. Il faut que Jésus-Christ soit amoindri, il faut que se fasse, en sa personne, l'odieux mélange du vice et de la vertu ; nous avons besoin de cette iniquité historique, pour ne qas trop offenser un siècle

qui entoure de son estime et de son admiration le mensonge et la fourberie des grands.

O mon Jésus bien-aimé! vous n'êtes pas blessé de tant d'injures! mais moi je le suis, nous le sommes tous; notre cœur pleure et saigne sur les pages odieuses qui vous maltraitent. Pourquoi ne voulez-vous pas que nous maudissions? Mais, non : votre tête adorable s'est inclinée sur l'arbre de la croix, et vous avez offert à vos bourreaux un baiser d'amour et de paix. Seigneur, Maître, Père et ami de nos âmes, nous ne serons pas plus durs que vous. Pitié pour vos ennemis! Vous connaissez mon cœur; vous savez que j'irais me coucher à leurs pieds et les prier avec larmes, si une si grande humiliation pouvait les attendrir et les ramener à vous. En dépit de leur malice, qu'ils soient bénis encore, et que, de leur cœur touché par votre grâce, s'échappent des gémissements et des cris de repentance!

VINGT-QUATRIÈME CONFÉRENCE

DU DISCERNEMENT DES MIRACLES
PRESTIGES DIABOLIQUES

Messieurs,

« Il est certain qu'il y a, parmi les miracles contemporains, des faits qui ne supportent pas la discussion ; donc, il est probable que les miracles du passé nous offriraient leur part d'illusion, s'il nous était possible de les critiquer en détail ; donc, il nous est permis de nous conduire à leur égard comme s'ils étaient tous faux [1]. » Ainsi raisonne la critique moderne. Il me semble que, pour être logique, on devrait dire : Il est certain qu'il y a actuellement de faux miracles ; donc, il est possible qu'il y en ait eu autrefois ; donc, nous devons exa-

1. E. Renan, *Vie de Jésus*, Introduction.

miner consciencieusement tous les prodiges qu'on nous propose comme des preuves certaines de l'intervention divine. Mais nos adversaires n'ont pas toutes nos délicatesses; dans leurs démonstrations, les affirmations font preuve. Pascal, pour qui je ne puis m'empêcher d'avoir des préférences, quand je le compare à tous ces beaux raisonneurs, Pascal s'y prend d'une tout autre manière. « Lorsque j'ai considéré, dit-il, d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remèdes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y a de vrais remèdes... Ainsi il me paraît aussi évidemment qu'il n'y a tant de faux miracles... que parce qu'il y en a de vrais... : car, s'il n'y avait jamais eu rien de tout cela, il est comme impossible que les hommes se le fussent imaginé, et encore plus impossible que d'autres l'eussent cru... Et aussi, au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles, puisqu'il y en a de faux, il faut dire, au contraire, qu'il y a de vrais miracles, puisqu'il y en a tant de faux [1]. »

Partant de cette conclusion si pleine de bon sens, nous pouvons, Messieurs, procéder au discernement des miracles; mais, afin d'éviter les redites, il importe

1. *Pensées.*

de définir ce que nous entendons par faux miracles. En réfutant les affirmations de la critique moderne et les règles qu'elle voudrait nous imposer pour la constatation des faits merveilleux, en réduisant à leur juste valeur les explications des systèmes mythique et naturaliste, nous avons écarté tous les faits d'origine obscure, dont les récits nous ont été transmis par des témoins suspects, ainsi que tous les faits de qualité douteuse, que peuvent expliquer les lois de la nature ou l'industrie des hommes. Il ne reste donc plus en présence que les phénomènes certains, qui sortent manifestement des habitudes de la nature, et supposent l'intervention d'une force raisonnable, libre, agissant pour son propre compte et simulant, par des opérations prestigieuses, les œuvres merveilleuses de Dieu.

Quelle est cette force? Jusqu'où s'étend son pouvoir, et comment distingue-t-on ses manifestations des manifestations de la force divine? Telles sont les questions auxquelles je vais répondre dans cette conférence.

I

Toute l'histoire de l'humanité atteste un conflit gigantesque entre le bien et le mal, et toutes les tra-

ditions religieuses de l'humanité rapportent l'origine et la perpétuelle existence de ce conflit à deux puissances ennemies, indépendantes de l'homme, lui faisant subir tour à tour une heureuse ou une fatale influence. L'humanité s'est-elle trompée, et sommes-nous appelés, après soixante siècles, à réformer son jugement? La science contemporaine le prétend. A l'entendre, la distinction de deux puissances, l'une appliquée au triomphe du bien, l'autre appliquée au triomphe du mal, est une distinction arbitaire et injurieuse à la liberté humaine. Il n'y a qu'un génie, c'est celui du bien; le génie du mal, le démon, est le rêve chimérique des peuples enfants, dont l'imagination mal réglée a toujours mêlé des fantômes aux conceptions primordiales de la raison. Cela se conçoit. L'intelligence n'arrive à la virilité de la pensée et à la formation de l'idée pure que par des évolutions quelquefois lentes et difficiles; dans le premier âge, elle ne voit les abstractions qu'à travers le voile transparent des images. Nous qui sommes aujourd'hui les hommes de la pensée, nous savons la dégager du mélange des figures; mais, pour les enfants, il n'en peut être ainsi; leur faiblesse réclame notre indulgence. Nous pardonnons donc de bon cœur aux générations qui nous ont précédés la création de ce mauvais génie

qu'elles appelaient le diable : c'était une personnification de cette privation suprême d'ordre et de rectitude, que, dans le langage philosophique, nous appelons le mal. Il n'est pas difficile de suivre, à travers les siècles, la décroissance progressive de la figure, aussi bien que la croissance progressive de l'idée. Dans les âges de spontanéité, les divinités malfaisantes, toutes réunies dans ce mot du langage chrétien : *le démon*, étaient représentées sous des formes horribles et dans les poses les plus désordonnées; mais peu à peu le génie du mal s'est dépouillé des accessoires dont nos pères avaient enrichi sa tête, ses mains, ses pieds; et, sous le pinceau intelligent de nos artistes contemporains, il se trouve réduit à l'intéressante condition d'un gentilhomme malheureux. Attendons encore un peu : l'idée triomphera de l'image, et le mal ne nous apparaîtra plus que sous les traits de l'homme qui a oublié sa dignité et s'est déshonoré lui-même par les abus de sa liberté.

Tel est, Messieurs, dans ses allures les plus discrètes et les plus polies, le langage de la philosophie moderne, au chapitre des mauvais esprits. Mais, je vous l'avoue, ce langage me fait peu d'impression, quand j'entends la voix retentissante des siècles passés : car cette voix m'apprend que l'humanité n'a pas attendu le XIXe siècle de l'ère chrétienne

pour concevoir l'idée pure de cette privation suprême d'ordre et de rectitude qu'on appelle le mal, et que, tenant tout aussi bien que nos penseurs d'aujourd'hui la notion du mal, elle a toujours cru à l'existence d'êtres malfaisants qui possèdent le génie du désordre, et ajoutent, pour le mettre en œuvre, leurs propres inventions aux inventions de notre esprit corrompu par les passions. Ni civilisés, ni barbares, ni sauvages n'ont oublié de rendre témoignage à la présence d'un ennemi, dans la nature et dans les événements de l'histoire; tous ont reconnu ses desseins, toujours mis en travers des desseins d'une Divinité propice, qui veut notre bien, pendant que lui veut notre mal. Il s'est montré si violent, qu'on s'est abandonné à tous les caprices et à toutes les brutalités de sa force, et qu'on l'a élevé, par un dogme, jusqu'à la dignité d'un principe. Là était l'erreur, Messieurs : le démon est une puissance, ce n'est pas un principe. La lumière qui faisait défaut aux générations païennes, en nous éclairant sur son origine et sa nature, nous permet de définir son pouvoir, et d'échapper aux erreurs qui ont abruti et abrutissent encore les nations infidèles.

Il n'est pas possible, dit saint Thomas [1], qu'un

1. *Summ. Contra Gent.*, cap. CVII, et *Summ. Theol.*, I p., quæst. LXIII, art. IV, c.

être intelligent soit mauvais par nature : car la nature est, dans chaque être, ce que nous pouvons appeler le premier principe. Or, tout premier principe des êtres dérivant de Celui qui est le bien par essence, et le bien par essence ne produisant jamais qu'à sa ressemblance, il est manifestement impossible que la nature soit mauvaise. Cette vérité fondamentale est appuyée sur l'approbation que Dieu donna à tous les êtres, quand il les vit étaler sous ses yeux la naïve beauté de leur jeunesse : *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona* [1].

Donc, le démon n'est pas mauvais par nature; que dis-je? si l'on considère sa perfection originelle, il est beau, grand, puissant, admirable. Dieu l'a fait au commencement : car au commencement, nous disent les saintes Lettres, Dieu créa le ciel et la terre : *In principio Deus creavit cœlum et terram* [2]. Le ciel, non pas cette voûte immense, si richement parée de lumières, ce firmament dont les courbes harmonieuses nous enveloppent de toutes parts; mais cette sphère sans limites, ce séjour d'une lumière sans ombre et sans défaillance, ce lieu incorruptible où les esprits se groupent, comme des satellites fidèles, autour de l'astre éternel. Au commen-

1. Genèse. cap. I, 31.
2. Ibid., cap. I, 1.

cement, Dieu créa les esprits. Il devait cet acte de sa puissance à la perfection de l'univers et à sa propre gloire. Avide comme il l'est de perfection, il ne pouvait pas arrêter le monde sur des lignes inachevées, qui eussent accusé son bon vouloir et sa force. Principe et type éternel de toutes choses, il ne pouvait éviter d'être représenté dans ses œuvres aussi glorieusement que le comportent des natures finies. Cause incorporelle, agissant uniquement et simplement par l'intelligence et la volonté, il ne pouvait bien s'assimiler son ouvrage qu'en y mettant des natures incorporelles, agissant, comme lui, uniquement et simplement par l'intelligence et la volonté. Afin de répondre à ces exigenees, que vous ne comprenez peut-être pas tout à fait, mais que Dieu comprend parfaitement, il a créé les anges, natures simples, incorruptibles comme lui, premiers miroirs de sa perfection, plus élevés, dans le moindre de leurs actes, que l'acte de l'homme n'est élevé au-dessus des instincts de la bête, l'instinct de la bête au-dessus du mouvement des plantes, le mouvement des plantes au-dessus de la gravitation imperceptible par laquelle les plus vils atomes de la matière se répondent et se tiennent unis l'un à l'autre. Admirable échelle du mouvement et de la vie! En bas, des corps qui touchent aux frontières du néant, en haut, des

esprits qui touchent aux rivages de l'océan infini de l'être et de la perfection.

Dieu les a rapprochés de lui, non pas afin de mieux s'y voir, — il se voit assez bien en lui-même, — mais afin de les mieux disposer à la béatitude, qui est le but suprême de tous ses desseins, dans les natures créées. Il n'a pas mesuré leur nombre sur le nombre des espèces qui peuplent la terre, le firmament, l'incommensurable étendue du monde. En leur faveur, il a fait un excès, dit le Docteur angélique : les nombres de la matière et des esprits inférieurs sont petits devant eux. Ils sont d'autant plus nombreux qu'ils sont plus parfaits; c'est la loi : *Quanto aliqua sunt magis perfecta, tanto in majori excessu sunt creata* [1].

Dans ce si grand nombre, rien ne doit se confondre; mais, soumis les uns aux autres, dans la mesure de leur dignité, se communiquant les uns aux autres leur plénitude, dans la proportion qu'ils la reçoivent, ils forment autour du centre divin neuf chœurs harmonieux qui chantent la perfection infinie, dans une musique auprès de laquelle la nôtre n'est que gémissements et confusion.

Ils voient, ils connaissent, ils comprennent; mais ils n'ont pas besoin de ces reflets mourants que nous

1. *Summ. Theol.*, I p., quæst. L, art. III, VI.

envoient les créatures, et dont nous savons faire les lumières de nos trop faibles esprits; c'est de lui-même que Dieu laisse tomber sur eux les formes intelligibles qui contiennent toute science; c'est par lui-même qu'il les met en rapport avec le monde obscur où s'accomplit notre épreuve.

Indépendants du temps et de l'espace, ils n'en subissent point les vicissitudes. Agir en ces deux choses, c'est leur manière d'y être. Par elles, ils ne peuvent être ni mesurés ni contenus : ils les contiennent et les mesurent par leur action.

L'inconstance des décisions, la perplexité des desseins, ils ne savent ce que c'est; tel est le caractère original de leur volonté, de se pouvoir fixer irrévocablement du côté de leur choix, et de ne pouvoir plus être fléchis désormais par aucune puissance. — Et voilà les anges, Messieurs; et, parce que voilà les anges, voilà les démons, car les démons sont des anges.

Soyez étonnés de leur grandeur et de leur perfection, c'est bien; mais il faut que vous les connaissiez, si vous voulez comprendre ce qu'ils désirent et ce qu'ils peuvent. Oui, ils étaient grands et parfaits. Comment sont-ils donc tombés? Qui les a précipités du ciel, où ils allaient vivre pour toujours? Celui qui les avait faits s'est-il épouvanté de tant de gloire,

et, pris d'une effroyable jalousie, voulait-il, en diminuant les fruits de sa paternité trop féconde, abaisser les prétentions de ce qui restait, par un illustre exemple? Ainsi auraient parlé les anciens, qui prêtaient à la divinité les passions de l'humaine nature. Mais nous savons bien que rien ne peut épouvanter Celui devant qui tous les êtres ensemble sont comme s'ils n'étaient pas, tant leur grandeur est petite devant sa grandeur sans limites. Nous savons bien que l'amour infini qui nous a tirés de ses entrailles ne pouvait se désavouer, se trahir lui-même, se déshonorer par une injustice. On ne tombe, on ne devient misérable que parce qu'on l'oublie, et ainsi sont tombés, ainsi sont devenus misérab les les mauvais esprits. Dieu, qui traite avec révérence tout ce qu'il crée, ne voulait pas les fixer dans leur bonheur par un acte imprévu, ni les enchaîner fatalement à sa vie; il leur fit, entre tous les dons, celui qui devait ennoblir tous les autres, le don de la liberté.

Ils étaient libres! Écoutez bien, car voici le drame dont la conclusion terrible se poursuit à travers les siècles, le drame que la terre ébauchée ne pouvait pas voir, et que Dieu nous a révélé depuis, par pitié pour nos faiblesses et pour nos malheurs. C'était au matin de leur vie. Ils sortaient des mains de Dieu,

purs, simples, immortels, mêlés aux hiérarchies sacrées. Aucune des influences grossières qui nous tourmentent ne tourmentait leur nature indépendante. Ils allaient, par un choix décisif, confirmer le premier acte de Dieu et s'ouvrir les portes de la béatitude éternelle; ils n'avaient qu'une chose à faire pour cela : se contempler eux-mêmes et se donner à Dieu. Mais, en se contemplant, ils ont pris plus qu'il ne fallait : ils ont été contents de se trouver si magnifiques, et ils ont arrêté à mi-chemin le mouvement d'amour qui devait se perdre en Dieu.

Une voix se fit entendre : Je monterai, je monterai et je serai semblable au Très-Haut! *Ascendam et ero similis Altissimo*[1]! Qui poussait ce cri séditieux? C'était toi, ô roi de la lumière! ô Lucifer! toi qui devais présider au gouvernement de toutes les splendeurs de la création, c'était toi! Et des mille de mille entendirent ta voix rebelle et partagèrent ton fol orgueil; et d'autres mille de mille crièrent avec un archange : « *Michael?* Qui est comme Dieu? » Alors, un grand combat s'engagea dans le ciel : *Et factum est prælium magnum in cœlo*[2]. Il ne fut pas long. Ce qui prolonge nos luttes, ce sont nos faiblesses; mais, entre natures si parfaites, il ne faut qu'un instant

1. Isaï., cap. XIV, 14.
2. Apoc., cap. XII, 7.

pour tout décider. En un instant donc, ce fut fini de tous ces esprits altiers, et leur place ne se retrouva plus dans le ciel : *Nec locus inventus est eorum amplius in cœlo* [1]. Des abîmes de honte et de supplice s'ouvrirent devant eux. Ils sont là, proscrits, à tout jamais proscrits. Cependant, rien dans leur être n'a été diminué : les foudres, en les précipitant, n'ont pu entamer leur nature toujours vivante, toujours grande, toujours vigoureuse, toujours puissante sur le temps, la matière et l'espace. C'est cette nature même qui fait leur supplice, tant ils sont honteux de se trouver, avec une si haute perfection, dans un si profond malheur. Ils savent ce qu'ils ont perdu, ils comprennent ce qu'ils pouvaient faire; mais leur volonté, fléchie du côté du mal, y demeure irrévocablement fixée.

La voilà, cette race d'immortels, éternellement maudite, éternellement vaincue, éternellement enragée sous la main implacable du Dieu qu'elle blasphème, éternellement méprisée de ceux qu'elle a abandonnés, incapable d'éprouver un autre sentiment que celui de la haine, et de dépenser son activité ailleurs que dans les méfaits de la vengeance. Mais de quoi se vengeront-ils? De tout ce qui les

1. Apoc., cap. XII, 8.

tourmente, de tout ce qui les accuse, de tout ce qui les humilie : de Dieu, dont ils ont faim et qui se retire pour n'être pas souillé par leurs embrassements; des anges, dont la fidélité est pour eux un reproche éternel; de l'homme, qui leur fut préféré et qui doit prendre dans le ciel la place qu'ils ont laissée.

Dieu, ses perfections invulnérables sont à l'épreuve de tous les attentats; mais la gloire qu'il recueille de ses créatures peut lui être dérobée : c'est à cela que les esprits maudits s'appliquent depuis l'origine du monde. Ils ont envahi les autels du Très-Haut, et lui ont disputé l'honneur qui n'est dû qu'à sa suprême majesté. L'Égypte, l'Assyrie, la Perse, pays des sciences cachées et de l'antique sagesse; la Grèce, patrie de la philosophie et des arts; Rome, centre de la domination universelle; la Chine les Indes, le Nouveau-Monde, les îles perdues dans les profondeurs de l'Océan, toutes les nations, enfin, toutes ont été séduites par les artifices des esprits déchus, toutes se sont prosternées devant eux. Divinités cruelles, divinités de malheur, divinités sans pitié : *Diræ, infaustæ, immanes deitates*, c'étaient leurs noms. Les bacchanales, les saturnales, les lupercales, les aphrodisiennes, c'étaient leurs fêtes. Les débauches, l'orgie. les sacrifices humains, c'était leur culte; les pratiques ténébreuses de la théurgie, de la magie, les

sortilèges, les enchantements, c'étaient leurs sacrements. En un mot, l'imitation sacrilège de tout ce qui n'appartient qu'à Dieu, c'était leur vengeance contre Celui qui les a précipités de la gloire dans l'ignominie; vengeance qui s'étendait jusqu'aux esprits bienheureux, dont ils contrariaient, par des maléfices, la bienfaisante influence; vengeance dont l'homme déshonoré, avili, répudié comme eux, demeurait la dernière victime. — O homme, nature à double face, pâle reflet de nos perfections! toi le plus vil des esprits! toi qui te débats douloureusement dans les grossiers embrassements de la matière! toi qui laisses aller au néant la moitié de ta vie! comment as-tu pu séduire notre Maître et mériter ses préférences? Mais nous n'avons pas abdiqué devant toi; il nous reste assez d'habileté pour te surprendre, assez de force pour te faire mourir de peur et te coucher devant nous. Va, prodigue-nous tes lâches adorations, sois humilié et puis maudit comme nous.

Étrange ardeur du mal, qui s'irrite par ses propres satisfactions! les démons ne l'ont point perdue, depuis que le pied vainqueur du Christ a écrasé de nouveau leur orgueil. Leur domination insolente pèse encore sur d'immenses régions; et, après avoir tenté, dans les mystérieux replis de la pensée, nos

âmes régénérées, ils s'agitent autour, afin d'égarer, par des surprises et des illusions, le mouvement qui nous emporte vers Dieu.

Satan a triomphé, Satan triomphe encore. Ne devons-nous, Messieurs, attribuer ses victoires qu'à la complicité de nos passions? Hélas! il n'est que trop vrai que les avidités coupables qui nous tourmentent, jointes à nos lâchetés, ouvrent à l'esprit de ténèbres un accès facile dans toute vie humaine, et que souvent il arrive à son but, sans toucher les créatures qui nous entourent autrement que pour leur communiquer ces charmes fatals qui nous fascinent et nous corrompent. Cependant, on s'expliquerait difficilement et l'unanimité des traditions et le règne que les démons ont obtenu, s'ils n'avaient abusé de la puissance du merveilleux sur les hommes.

Que les livres qui nous transmettent les prodiges opérés au sein du paganisme soient d'une autorité suspecte; que Philostrate, par exemple, ait douté lui-même des témoignages dont il se servait pour écrire la vie d'Apollonius de Tyane, cent vingt ans après sa mort, alors que la mémoire de ce redoutable magicien, qui n'avait jamais eu ni sectateurs ni disciples, était tombée dans l'oubli et le mépris; que Vespasien se soit moqué des miracles qu'on lui attribuait : voilà qui est vrai et qui dimi-

nue la difficulté suspendue sur nos têtes. Mais cette difficulté subsiste. Il reste acquis à l'histoire que des phénomènes merveilleux se sont produits, en dehors de ceux que nous revendiquons. Nos Livres saints l'attestent; nos missionnaires, nos voyageurs, ont vu de leurs yeux des faits de ce genre. Les prêtres de Tonga en Océanie, les pagès et les caraïbes chez les Brésiliens, les boudha-vivants, les lama-bokte dans la Tartarie et le Thibet, tous les représentants de Satan ont fait et font encore des choses surprenantes, qui tiennent en suspens de grandes nations. — Les derniers temps, dit le Sauveur, verront s'élever de faux christs et de faux prophètes, qui feront des signes éclatants et des prodiges, si bien que les élus eux-mêmes seraient induits en erreur, si cela se pouvait : *Surgent enim pseudochristi et pseudoprophetæ, et dabunt signa magna et prodigia, ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi* [1].

Donc, le démon a opéré et peut opérer des prodiges. Mais, s'il en est ainsi, nos miracles ne sont-ils pas compromis? Qui nous dit que nous ne sommes pas les tristes victimes du maudit, et que, par les excès de son pouvoir, il ne nous tient pas plongés dans une immense et affreuse superstition?

1. Matth., cap. XXIV, 24.

Voilà la difficulté, Messieurs, telle qu'elle a été proposée, dans les quatre premiers siècles de l'Église, par les défenseurs de la raison. A la rigueur, j'aurais pu la taire, puisque l'incrédulité moderne la méprise; mais je laisserais peut-être, dans vos esprits, quelques appréhensions au sujet de l'intervention divine, et je veux les prévenir : rien ne doit manquer au triomphe de la cause que je défends.

II

Il est incontestablement plus naturel d'attribuer ce qui nous semble une dérogation aux lois de la nature à Celui qui les a établies et les conserve, qu'à une puissance secondaire et ennemie du bien, qui ne peut agir que par une permission. Donc, si le démon peut opérer des prodiges, Dieu nous doit un diagnostic infaillible qui nous garantisse de ses surprises; Dieu nous doit des signes qui assurent le discernement des miracles. Autrement, il se trahirait lui-même; sa bonté ne serait qu'un vain nom, et sa puissance, passée aux mains d'un misérable, ne servirait qu'à nous abuser, au détriment de sa gloire. Évidemment, Dieu nous doit des signes. Eh bien! Messieurs, il nous en a donné; ces signes se

multiplient avec une étonnante fécondité, pour peu que nous considérions attentivement les œuvres divines et les œuvres diaboliques, dans leur nature, leur nombre et leur suite, leur manière de se produire, les circonstances qui les accompagnent, leur but immédiat et leur but ultérieur.

Et d'abord, la nature des œuvres. Elle dépend du pouvoir radical de celui qui opère : plus il a de force, plus il donne d'éclat à ses manifestations. Nous sommes fatalement condamnés à des œuvres obscures et comprises dans les habitudes de la nature, et parce que notre intelligence bornée, ne se développant que progressivement, n'arrive jamais à mettre en acte toute sa puissance, et parce que nous sommes emprisonnés, en quelque sorte, par l'espace et soumis à ses lois. Mais un esprit pur, maître de toutes ses forces, dégagé des étreintes de la matière, agissant dans l'étendue avec la rapidité de la pensée, un esprit dont la perfection est à la nôtre ce que la lumière est à l'ombre peut se manifester par des phénomènes inaccoutumés, qui nous étonnent et ravissent notre admiration. Ainsi en est-il du démon. Cependant, entre son pouvoir et le pouvoir divin, il y a des abîmes. Dieu est tellement maître, qu'il ne peut être arrêté que par l'absurde. Il ne peut pas faire à la fois l'être et le non-être, c'est trop

évident; mais il peut faire être ce qui n'était pas et supprimer ce qui est : c'est à cela qu'on le reconnaît. La matière est inerte et inanimée : il peut lui donner la vie; la vie est éteinte quelque part : il peut la raminer; la loi générale du mouvement emporte les astres dans l'espace : Dieu peut la suspendre où il lui plaît. En un mot, il crée. Il surpasse la puissance passive des sujets sur lesquels il opère ; sa force est une force transcendantale. Le démon, au contraire, n'a qu'une force déductive; il peut se servir, comme d'instruments, des choses créées, mais il n'en déduit que des effets pour lesquels ces choses sont en puissance. Sans doute, cette puissance se trouve exagérée par l'influence d'un agent spirituel; sans doute, ces effets se produisent dans des conditions inaccoutumées, ce qui les rapproche davantage du miracle, dit saint Thomas : *Et hoc magis accedit ad rationem miraculi* [1]; mais ce ne sont pas des miracles proprement dits.

Comparez bien, je vous prie, d'un côté, Dieu agissant par voie de transcendance, Dieu suspendant une loi générale qui rend un corps impuissant à l'immobilité, Dieu ajoutant l'être à l'être, Dieu arrêtant le soleil, ressuscitant les morts, faisant revivre

1. *Summ. Contra Gent.*, l. III, cap. CIII.

des membres où la vie est devenue impossible; d'un autre côté, le démon agissant par voie de déduction, le démon ne pouvant qu'arrêter ou imprimer des mouvements particuliers, et produire dans les sens des illusions, le démon condamné à ne se servir que des puissances pour les faire passer à l'acte.

Un corps est à cent lieues d'ici, il est en sa puissance passive d'être mû : le démon peut le saisir, l'emporter avec une rapidité immense et le mettre sous nos yeux; c'est ainsi que s'expliquent, selon plusieurs graves interprètes, les prestiges des mages du Pharaon. Il est dans la puissance passive de nos organes d'être mus pour les divers offices qu'ils ont à remplir: le démon peut s'en emparer, et ainsi s'expliquent les phénomènes étonnants de locomotion et le merveilleux don des langues, qu'on a remarqués chez certains possédés. Les extrémités de notre corps se communiquent, par le va-et-vient d'un fluide d'où résulte la sensibilité; il est dans la puissance passive de cette communication d'être suspendue : le démon peut la suspendre et produire l'insensibilité; ainsi s'expliquent les traitements atroces qu'endurent volontiers les énergumènes, sans qu'il en résulte pour eux aucun mal. Nous sommes plongés dans une atmosphère où s'agitent une infinité de molécules; il est dans la puissance passive

de ces molécules d'être rassemblées et rapprochées dans un même lieu : le démon les rassemble, les rapproche et produit des fantômes qui nous trompent; c'est là son plus grand triomphe, c'est en cela qu'il imite le mieux les œuvres de Dieu. Mais les illusions diaboliques passent vite, et laissent l'esprit incertain et hébété; les miracles de Dieu persistent, et produisent en nous une inébranlable certitude, jointe à l'admiration.

L'éclat des œuvres, voilà donc, Messieurs, ce à quoi peuvent être distinguées l'action divine et l'action diabolique. Nous possédons des miracles dans lesquels se manifeste la force transcendantale de Dieu : donc, Dieu est avec nous. Cette seule considération, que j'ai empruntée tout entière au Docteur angélique, suffirait pour résoudre la difficulté que j'ai proposée plus haut; qu'il me soit permis de la compléter.

Le démon jouit d'une force déductive, par rapport aux sujets sur lesquels il opère; cette force, dérivant d'un agent supérieur, parvient à produire des effets merveilleux qui se rapprochent du miracle. Cependant, Messieurs, il ne faut pas croire qu'il soit permis au démon d'appliquer activement sa grande et vigoureuse nature à toutes les œuvres qu'elle conçoit, de telle sorte que, par leur nombre et leur

suite, elles puissent simuler une action providentielle. Une telle permission serait une abdication de la puissance et de la sagesse divines. Même lorsqu'il est déchaîné, selon l'expression consacrée par les saintes Lettres, l'ange déchu ne peut agir que dans une certaine mesure, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, jamais dans tous à la fois. Les produits de sa force sont sans liaison entre eux, et se rapportent à des affirmations qui se combattent. Voyez dans le paganisme : quelle étrange confusion de doctrines et de mœurs! et, cependant, les prestiges ont leur cours. Ils s'accusent mutuellement ; ce qui se fait à Memphis contrarie ce qui se fait à Delphes, ce qui se fait à Delphes n'est pas d'accord avec ce qui se fait en d'autres lieux célèbres : mais Satan va toujours. C'est la conséquence naturelle de sa tendance acquise vers le désordre, depuis qu'il s'est volontairement exclu de l'ordre où une place glorieuse lui était réservée.

Nombre restreint et confusion des effets : tels sont les caractères des miracles diaboliques. Les miracles divins, au contraire, semblent se multiplier à plaisir, au moindre signe du thaumaturge, et, dans leur grand nombre, ils procèdent, avec une merveilleuse entente, à la démonstration de la même vérité. Depuis les apparitions qui ont réjoui l'âge

heureux des patriarches, jusqu'aux derniers prodiges que l'Église a enregistrés dans ses archives, comme tout se suit! comme tout se tient! comme tout accuse hautement l'action providentielle de Celui qui touche en même temps, avec force et suavité, les deux extrémités du temps et de l'espace! Évidemment, il n'y a rien de commun entre cette longue chaîne de merveilles, dont les anneaux se tiennent si solidement soudés l'un à l'autre, et les prestiges épars et discordants que le démon a produits, dans tous les âges de l'humanité.

Il n'y a rien de commun non plus, Messieurs, entre la manière dont Dieu fait ses miracles et la manière dont le démon opère ses prestiges. Les thaumaturges dont Dieu se sert comme de causes ministérielles, pour manifester sa puissance, laissent voir, sur leur front et dans toute leur personne, le rayonnement des perfections infinies de Celui qui les envoie. Bien qu'à la rigueur, des hommes pervers puissent opérer des prodiges, par des paroles saintes et des signes sacrés, Dieu ne le permet qu'exceptionnellement. C'est à la vertu qu'il réserve la commission de son pouvoir souverain; non pas à la vertu telle quelle, mais à la vertu dégagée de ces dernières faiblesses qui nous attristent, parce qu'elles attestent la médiocrité de notre

bonne volonté ; à la vertu montée par l'habitude des mâles résolutions, des généreux efforts, des douloureux sacrifices, jusqu'à l'héroïsme. A part trois ou quatre traîtres qui déshonorent l'histoire des thaumaturges divins, tous brillent de l'éclat de la sainteté, et leurs œuvres merveilleuses, en démontrant la divinité de la doctrine qu'ils annoncent, attestent publiquement la justice dont leur âme est le sanctuaire vénérable. Investis de la force d'en haut et comme pénétrés de la vertu suprême qui dispose de tout en ce monde, ils ne s'appliquent qu'à cacher ces grands dons. Plus ils sont forts, plus ils sont humbles; et, cependant, quand il le faut, c'est avec une confiance toute filiale, quelquefois avec une familiarité enfantine, qu'ils invoquent le saint nom de Dieu et le pressent de se manifester.

Au contraire, les thaumaturges de Satan, alors même que la corruption de leur cœur ne se trahit pas par l'immoralité de leur vie, sont marqués d'un caractère sinistre, qui les signale à l'attention publique comme des exceptions suspectes. Ils sont singuliers, mais leur singularité dissimule mal la médiocrité de leur force morale; c'est par l'orgueil surtout qu'elle se met à jour. Plus ils ont de pouvoir, plus ils en sont avides; plus la vaine ostentation de leurs œuvres a de succès, plus ils les multi-

plient. Superbes et durs pour les sots qu'ils étonnent, ils sont vils et rampants comme des esclaves, devant leur ténébreux seigneur et maître; ou bien ils le traitent publiquement avec la grossière et indécente familiarité d'un compère. « Je te connais, tu me connais, dit le lama-bokte de la Tartarie; allons, vieil ami, fais ce que je te demande : apporte de l'eau, et remplis ce vase que je te présente. Remplir un vase d'eau, qu'est-ce que cela pour ta grande puissance? Je sais que tu fais payer bien cher un vase d'eau; mais n'importe, fais ce que je te demande et remplis ce vase. Plus tard, nous compterons ensemble; au jour fixé, tu prendras ce qui te revient [1]. »

Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, que les deux agents principaux des miracles se manifestent assez clairement, par les causes ministérielles qu'ils choisissent? Cependant, il est un dernier caractère qui dessine mieux la physionomie de Dieu et la physionomie de Satan, dans les prodiges qu'ils opèrent : c'est le but de ces prodiges.

D'abord, le but immédiat; c'est le moins important et le moins significatif. Tout miracle divin a généralement un but de bienfaisance : sauver un

1. M. Huc, *Voyage dans la Tartarie et le Thibet.*

peuple, nourrir des foules affamées, guérir les infirmités humaines, consoler de grandes infortunes, exciter la piété, réchauffer l'amour de Dieu dans les cœurs. C'est le sourire de la miséricorde, à travers les manifestations de la puissance. Aussi l'humanité leur a-t-elle constamment répondu par l'admiration et la reconnaissance.

Les prestiges diaboliques imitent bien quelquefois cette action bienfaisante des miracles divins; mais, la plupart du temps, ils n'ont pas d'autre but que d'administrer à la curiosité publique une vaine pâture. Produire des bruits effrayants, évoquer des fantômes, se plier le corps, s'enfoncer les ongles dans la chair, s'ouvrir le ventre et s'arracher les entrailles, remplir des vases d'eau : voilà à quoi se sont appliqués et s'appliquent encore les ministres du malin esprit. Les sentiments qui leur répondent sont la stupéfaction, la défiance, la crainte, de la part des gens ignorants et crédules, le mépris, de la part des gens éclairés. C'est ainsi que les lama-bokte de l'Orient sont dédaignés et repoussés par ceux de leurs confrères qui se piquent de conserver quelque dignité.

Mais, Messieurs, quel que soit le but immédiat des prodiges, il ne nous édifie qu'imparfaitement sur leur origine. C'est leur but ultérieur qu'il faut regarder.

Le but ultérieur des miracles, c'est l'enseignement d'une doctrine. Or, une doctrine se présente, profonde et incompréhensible en plusieurs points, mais, d'autre part, grave, simple, conforme aux principes éternels que Dieu a écrits dans toute âme d'homme, et qui sont la norme universelle et invariable du vrai et du bien. Cette doctrine, elle ne nous parle de Dieu que pour relever à nos yeux sa majesté infinie, et proclamer sa puissance, sa sagesse, sa justice et sa bonté. Les mystères mêmes qu'elle nous propose sont accessibles en quelque endroit aux esprits les plus vulgaires, et touchent les cœurs les plus rudes. Par cette doctrine, l'homme est définitivement éclairé et fixé sur la question de ses destinées, sur le bonheur et la gloire ineffables qui l'attendent pendant les jours éternels; mais, en même temps, tous ses devoirs sont définis. C'est par des voies laborieuses et austères, par la pratique de toutes les vertus, qu'il doit atteindre le terme suprême de son existence; non seulement les crimes le détournent, mais les faiblesses et les imperfections le retardent; il n'est bon pour le ciel que s'il peut s'appeler un saint.

Ailleurs, un mélange informe d'enseignements qui se contredisent : Dieu divisé, multiplié, dissous, en quelque sorte, dans les éléments de tous les mondes; un bonheur grossier ou bien le néant proposé à

l'homme, comme terme de ses efforts ; toutes les passions flattées, tous les vices caressés, tous les crimes justifiés, et par l'exemple même de la divinité et par la perspective de l'impunité; un matérialisme immonde, dans les doctrines et dans la vie pratique, dans les institutions et dans la vie sociale ; enfin, l'homme invité à l'abjection, l'homme engagé à étreindre la terre, comme l'unique et souverain objet de ses plus légitimes et plus saintes aspirations.

Et, de côté et d'autre, des merveilles! Dites-moi où est Dieu? dites-moi où est Satan? Je vous le demande, Messieurs. Remarquez-le bien : je ne pars pas de miracles certains, pour prouver une doctrine; je ne pars pas de cette doctrine, pour prouver la fausseté d'autres miracles. J'en appelle simplement au bon sens et à la conscience. Je demande à votre bon sens et à vos consciences si Satan peut recommander à nos adorations le Dieu qu'il hait, s'il peut nous faire espérer le bonheur qu'il a perdu, s'il peut nous faire aimer la vertu qu'il a trahie. Je demande à votre bon sens et à vos consciences si Dieu peut se déconsidérer, se salir, s'avilir lui-même et devenir le patron de toutes les erreurs et de tous les vices. Ne serait-ce pas, dans l'un et l'autre cas, ce dont il est parlé dans l'Évangile : la maison divisée contre elle-même et tombant en ruine.

Non, cette doctrine grave, simple, sublime, qui rehausse dans notre opinion la majesté infinie de Dieu et publie ses perfections, qui nous révèle nos destinées et nos devoirs, n'est pas la doctrine de Satan. Je ne dis pas qu'elle prouve sa propre divinité, non plus qu'elle prouve directement la divinité des miracles qui l'appuient; mais j'affirme, et vous devez affirmer avec moi, qu'elle prouve que ces miracles ne sont pas le produit déshonoré des forces de Satan. A lui, les prestiges qui patronnent les honteux enseignements de l'idolâtrie et les turpitudes de la vie païenne; mais plus d'appréhensions, plus de craintes pour nos chères merveilles : le discernement en est fait à tout jamais.

Après ces considérations, Messieurs, il vous reste, j'en suis sûr, une préoccupation. Vous voyez bien comment les prodiges divins se distinguent des prestiges diaboliques; pour vous, l'erreur n'est pas possible. Mais vous vous demandez pourquoi Dieu a livré tant de peuples aux mains de son ennemi, sans les prémunir contre la séduction de sa puissance. Toute l'antiquité, et, aujourd'hui encore, de grandes nations : quelle proie pour le maudit! quel scandale pour nous!

Je respecte le malheur, Messieurs; mais je méprise les faux attendrissements. Or, il me paraît que ce

pourquoi, qui s'échappe de votre bouche comme un reproche, procède d'un faux attendrissement. Vous voyez devant vous une infortune immense; mais vous fermez les yeux sur les causes qui l'ont méritée. Êtes-vous entrés dans les secrets de la justice de Dieu? Vous a-t-il dit par combien de prévarications ces nations, en apparence oubliées, ont lassé sa miséricorde et l'ont forcé de laisser aller ces lois fatales de transmission, en vertu desquelles l'erreur passe, comme la vie, d'une génération à l'autre? Ces peuples sont abusés; mais êtes-vous bien sûrs qu'ils ne sont pas contents de l'être? Etes-vous bien sûrs que ce n'est pas un infâme plaisir pour eux de voir justifiées, par des merveilles équivoques, toutes les débauches de leur esprit et de leur cœur? Et, s'il en est ainsi, Dieu n'a-t-il pas le droit de les abandonner aux mains du maître qu'elles ont choisi et qui leur rend la vie facile?

Non, mon Dieu! jamais je ne vous accuserai, parce que je vous connais. Je sais que vous ne souffrirez pas qu'un cœur droit s'égare, et que vous lui enverrez, au milieu des plus profondes ténèbres, un rayon de votre lumière, qui le dirigera dans les voies du bien. Que dis-je? dans la permission que vous donnez à Satan, je vois un dernier sourire de votre miséricorde : en se manifestant, il nous rappelle le

monde des esprits, et empêche l'intelligence humaine de s'éteindre tout à fait dans la matière; ses prestiges servent de contre-poids à l'abrutissement du fétichisme.

Vous accusez Dieu, Messieurs, d'avoir laissé s'établir le règne de Satan; mais vous oubliez ce qu'il a fait pour le prévenir ou pour le détruire. Le grand miracle du déluge, la confusion des langues, l'incendie de Sodome et de Gomorrhe, les pèlerinages des patriarches, le séjour d'Israël dans la terre d'Égypte, les prodiges de Moïse, la vie singulière du peuple juif, mis en rapport, par ses infortunes, avec toutes les grandes nations de l'antiquité, et beaucoup d'autres événements, sans doute, que l'histoire n'a pas enregistrés : c'étaient les protestations de Dieu contre le règne de Satan.

Satan règne encore dans l'extrême Orient; mais Dieu n'a-t-il rien fait pour détruire son empire? Saint Thomas a prêché jusqu'au fond des Indes. A deux reprises, au VIIe et au XIIIe siècle de notre ère, le christianisme a pénétré jusqu'à Pékin, et laissé, dans les usages des lamas et des bonzes, des traces de son passage. Saint Hyacinthe a traversé à pied les déserts de la Tartarie. L'Ordre de saint Dominique a envoyé, dans l'Asie centrale et au fond de la Chine, ses admirables frères Pérégrinants. Au XVIe siècle,

le grand saint François Xavier a porté, jusqu'au Japon, le nom de Jésus-Christ; il a épouvanté et confondu, par ses miracles, les thaumaturges de Satan; sur ses sacrés vestiges, les Ordres religieux se sont précipités et ont fait le siège du grand empire. Aujourd'hui, encore, Dieu travaille là-bas, dans la personne de ses apôtres.

N'est-ce donc rien que tout cela, Messieurs? Qu'avez-vous à reprocher à Dieu? Il n'a pas réussi; mais grâce à qui? Ah! pitié pour le peuple! il sera jugé selon la mesure de son ignorance et de sa bonne volonté. Mais le pouvoir, les sciences et les lettres, les mandarins, les brames et les bonzes, voilà les amis de Satan et les suppôts de son empire. Et, chose singulière! il en est de même partout : l'Occident aussi a ses mandarins, ses brames et ses bonzes; à cette différence, pourtant, que, dans l'Orient, c'est Dieu qu'on veut empêcher d'entrer et Satan qu'on veut retenir; que, dans l'Occident, c'est Satan que l'on invite à venir et Dieu que l'on voudrait chasser. Dans l'Orient, ce sont les miracles de Satan que les savants et les lettrés patronnent; dans l'Occident, ce sont les miracles de Dieu que les savants et les lettrés méprisent, et voudraient ensevelir dans l'oubli. Dans l'Orient, Dieu se lassera de la résistance intéressée que lui opposent les mandarins,

les brames et les bonzes; dans l'Occident, Dieu s'irritera de la guerre déloyale que lui font les potentats, les savants et lettrés. Dans l'Orient, Dieu, par pitié pour le peuple, forcera les portes; dans l'Occident, par une juste colère contre les nations qui auront oublié ses grandes et sublimes manifestations, Dieu les abandonnera et les livrera à un nouveau maître. Mais tant qu'il nous restera un souffle dans la poitrine et quelque chaleur dans le sang, ô Seigneur! en dépit des mandarins, des brames et bonzes, nous raconterons vos merveilles. Le peuple ne pourra pas vous oublier, et vous ne nous abandonnerez pas, ô Dieu très bon! vous ne nous livrerez pas aux mains de Satan.

VINGT-CINQUIÈME CONFÉRENCE

DU DISCERNEMENT DES MIRACLES. — LE SPIRITISME

Messieurs,

En procédant, dans notre dernière conférence, au discernement des miracles, nous avons décrit la nature des mauvais esprits, défini leur pouvoir et établi qu'un certain nombre de phénomènes merveilleux pouvaient être le produit de leur influence, c'est-à-dire des déductions obtenues par l'application de leurs forces à certains sujets, dont ils font passer à l'acte les puissances passives. En même temps, nous avons fait voir qu'un grand nombre de miracles, dont l'authenticité est incontestable et que le christianisme revendique comme sa propriété, échappent à tout soupçon d'influence diabolique, soit par leur nature, soit par leur ordre, soit par leur mode de production, soit par leur but. Il semble donc que

nous puissions les posséder en paix, et en tirer une conclusion suprême en faveur de la vérité, puisque nous avons écarté successivement, par nos démonstrations, la critique rationaliste, le naturalisme et la théurgie. Mais un obstacle se dresse encore devant nous.

Une société composée de plusieurs millions d'adeptes, au dire de statistiques que je crois fidèles; une société qui semble se mouvoir sous l'influence d'une hiérarchie; une société dont les statuts, les réunions, les opérations sont connus par des écrits publics; enfin, une société dont la prétention est de régénérer les doctrines du passé et les mœurs publiques nous oppose un système de merveilles devant lesquelles les prodiges opérés jusqu'ici perdent toute espèce de signification et de valeur. C'est Dieu qui se manifeste encore une fois à l'humanité et la prépare à une transfiguration nouvelle, par des voies inaccoutumées. Un monde mystérieux s'agite et vient à nous; des rapports intimes et familiers, avec des êtres dont nous soupçonnions à peine l'existence, deviennent pour nos faibles esprits une lumière incomparable, qui éclipse toutes les révélations. Place au spiritisme! c'est lui.

Vous comprenez bien, Messieurs, que je ne puis passer sous silence une pareille opposition. Il m'est

impossible d'aller plus avant et de tirer parti des prodiges dont je me suis appliqué à établir la certitude, si je n'ai pas répondu à cette question : Le spiritisme est-il le miracle de nos jours?

Le spiritisme est un ensemble de pratiques, ayant pour objet de mettre en relation les êtres du monde visible avec les esprits ou êtres du monde invisible, afin d'en obtenir des phénomènes extraordinaires et des révélations. L'imposition des mains sur des objets matériels, des évocations orales ou mentales, produisent ces phénomènes et ces révélations. Les tables, les guéridons, les fauteuils, les chaises, les meubles, les corbeilles, les chapeaux, se livrent à des mouvements désordonnés, paraissent s'animer de passions diverses, tressaillent comme s'ils éprouvaient de la joie, menacent et bondissent comme s'ils étaient ivres de colère, parlent au moyen de signes conventionnels, écrivent des réponses intelligentes. Ou bien des femmes et des enfants, s'abandonnant à une force mystérieuse, laissent courir sur le papier une plume rapide, qui révèle en diverses langues, inconnues quelquefois à toute l'assemblée, en caractères variés selon les divers esprits qui se mettent en scène, les mystères du monde invisible et de la vie future, les événements qui se passent à distance, les secrets de l'avenir, la cause cachée des

maladies et les pensées intimes des spectateurs. Calcul, dessin, musique, rien ne semble inconnu aux êtres remuants qui vivent dans la familiarité du spirite. Ils récréent ses yeux et ses oreilles, par des paysages, des portraits, des charges, des concerts; mais, quelquefois, ils l'effrayent par des lumières, des flammes, des mains mystérieuses, des fantômes, des bruits terribles, des détonations, du fracas. Sans l'intervention des médiums, assure-t-on, l'écriture directe et spontanée s'est produite plusieurs fois. Toutes ces préparations aboutissent à des pages dépareillées, signées de noms illustres, et qui contiennent la doctrine spirite.

Voilà, Messieurs, la merveille du XIX[e] siècle. Vous l'avez peut-être jugée déjà, sur le simple exposé que je viens de faire; mais permettez-moi de la prendre au sérieux et d'isoler Dieu du spiritisme, en vous montrant que son origine est suspecte et déshonorée, que ses procédés sont ridicules et téméraires, que ses résultats sont incertains et immoraux. Vous me pardonnerez, si j'offense en quelque endroit la gravité de la chaire, ou plutôt vous ne me pardonnerez pas; car ce sera la faute des extravagances que je réfute, et je veux que vous soyez sans pitié pour elles.

I

Il y a quelques années, un homme jeune encore et de moyenne stature, dont la physionomie placide et terne était éclairée par deux yeux bleus qui paraissaient rêver toujours, descendit d'un paquebot transatlantique, ouvrit les plis de son manteau et en laissa échapper le spiritisme. D'où venait-il? D'un pays dont on a loué à outrance les institutions libérales, et qui fait payer cher aujourd'hui l'admiration naïve dont il fut honoré. C'est vrai qu'on peut penser à l'aise, sur cette terre affranchie. Les opinions et les doctrines se produisent en public, sans qu'une main brutale les fasse rentrer dans la gorge de ceux qui veulent bien en prendre la responsabilité. Mais, pour aimable, utile et précieuse que soit la liberté, elle n'est pas sans péril; les caresses trop tendres l'énervent, les trop longues complaisances la métamorphosent : elle devient licence et aboutit aux plus monstrueux excès. Les États-Unis d'Amérique sont une preuve actuelle et vivante de cette vérité tant de fois expérimentée. En aucun lieu du monde, la confusion intellectuelle, morale et religieuse n'est ni plus profonde ni plus universelle.

Les sectes, affranchies de toute direction, se découpent et se multiplient, à la manière de ces prodigieux infusoires qui semblent posséder mille vies; les doctrines, sans contrôle, se transforment du jour au lendemain; chaque rêveur, ayant le droit de se faire entendre, prélève à tout instant sur la foule les éléments d'un parti; aucune absurdité, aucune extravagance, aucune énormité, aucune ignominie, ne rebutent les fureurs du dogmatisme. C'est une ivresse générale, qui ressemble à de la folie. L'illuminé hurle ses inspirations. Le trembleur se roule au milieu des assemblées, l'écume à la bouche, dans des convulsions horribles; la rage qui le possède court d'un adepte à l'autre, comme une épidémie. Le mormon cherche des solitudes nouvelles, pour y ensevelir des misères infâmes et des débauches sans nom. Abdiquant toute pudeur et toute dignité, des civilisés vont demander aux sauvages les secrets de leurs évocations superstitieuses. Enfin, Messieurs, imaginez tout ce qu'il y a de plus discordant, de plus disparate, de plus triste pour l'esprit, de plus dégoûtant pour le cœur; et vous n'aurez qu'une faible idée du lamentable spectacle des huit à dix mille sectes qui couvrent, comme d'une lèpre, la terre classique de la liberté, et en font un pandémonium.

C'est de là que le spiritisme est venu envahir nos

contrées, et voilà pourquoi j'ai dit que son origine était suspecte. Enfant d'un pays où la liberté de penser dégénère en débauche intellectuelle, où l'esprit humain n'est assujetti à aucune règle doctrinale, où les erreurs ne peuvent plus être comptées, il accumule contre lui tous les préjugés. Impossible au bon sens d'accepter qu'une révélation divine émerge de ce milieu troublé, confus, vil, infect. Impossible au bon sens d'accepter que Dieu se contente de venir, dans un pays où l'on croit jouir déjà des bienfaits de son intervention, sous la figure d'un blondin sans croyance définie, sans mission ostensible, dont tout l'apostolat se réduit à remplacer la danse et le whist des salons par des prestiges qui n'émeuvent que la curiosité, l'exaltation et les tendances superstitieuses de l'esprit humain. Ce n'est pas là, que je sache, l'attitude grave et solennelle d'un maître qui vient soumettre à l'humanité un nouveau plan de sa providence et la jeter sur des voies nouvelles.

L'origine du spiritisme est suspecte; je dis plus, Messieurs, elle est déshonorée. On vous parle de prodiges nouveaux, de révélations inconnues, de transformations suprêmes : n'en croyez rien, je vous prie. Le spiritisme se présente à vous sous le couvert d'un mensonge. J'ai laissé supposer tout à l'heure que

son existence datait de ce siècle, et même d'une époque assez rapprochée de nous; il n'en est rien : le spiritisme est vieux comme le combat gigantesque entre le bien et le mal, dont je vous parlais dernièrement, au nom de toutes les traditions.

Avant d'être en Amérique, il était en Chine. Un docteur anglais, passablement sceptique, nous raconte tout ce dont il a été témoin en ce pays : les exploits des tables, des corbeilles, des crayons, les évocations faites aux esprits d'outre-tombe, les réponses intelligentes, les révélations de choses secrètes et mystérieuses, obtenues en caractères rapides, dans une prose du meilleur style, avec une exactitude singulière [1]. Les lettrés surtout se montrèrent si avides d'opérations, et, de leurs évocations, il résulta de si grands maux, qu'un haut mandarin se crut obligé de les dissoudre. En consultant les annales chinoises, on rencontre, par intermittences, des invasions du spiritisme, chaque fois signalées par des désastres. Dans l'Inde, les trépieds sacrés et les statues d'airain se remuent par leurs propres forces; les charmeurs opèrent des prodiges qu'envieraient nos meilleurs spirites. Dans le Thibet, les boudha-vivants, dans la Tartarie, les lama-bokte, remplissent les fonctions de médiums. Il n'y a pas

1. Mac-Gowan, article de l'*Overland China Mail*, 6 juin 1856

de peuplade sauvage qui ne possède un évocateur. Le spiritisme s'est constamment promené à travers le monde, dans la personne des bohémiens, des gypsy, des zingari. La sorcière, cette femme sale et ignoble du moyen âge, qu'une plume contemporaine, depuis quelque temps condamnée à l'infamie, s'est efforcée de réhabiliter, la sorcière avait pour mission suprême d'évoquer les esprits. Les vaudois, les albigeois, les manichéens, les gnostiques, toutes les sectes impures ont donné jadis aux esprits, par des débauches qu'il ne faut pas nommer, le signal de l'apparition. Celse, Porphyre, Proclus, Jamblique, Julien l'Apostat, tous les théurges de l'antiquité faisaient parler les âmes des morts, et mettaient en mouvement des objets inanimés. Les magiciens du paganisme, nous dit Tertullien, obtenaient, des animaux impurs et des tables inspirées par les esprits, la connaissance des choses cachées. Séduits par l'exemple des nations infidèles, les Juifs consultaient un bois vil, et le bois leur répondait [1]. Saül, égaré par le désespoir, demandait à la pythonisse d'évoquer l'ombre de Samuel, et l'ombre de Samuel lui apparaissait [2]. La terre de Chanaan était couverte

1. Populus meus in ligno suo, interrogavit, et baculus ejus annuntiavit ei. (Ose., cap. IV, 12.)
2. Dixitque (Sauli) mulier (habens Pythonem) : Quem

de spirites, lorsque Moïse conduisit, jusqu'à sa frontière, le peuple de Dieu. « Quand vous entrerez, dit-il à Israël, n'imitez pas les nations infidèles. Qu'on ne trouve point parmi vous de misérable assez osé pour interroger les devins, observer les songes et les augures, faire des maléfices ou des enchantements..., et *chercher auprès des morts la vérité.* C'est pour toutes ces abominations que Dieu va exterminer le peuple de Chanaan à votre arrivée [1].

Ainsi, Messieurs, en parcourant par le souvenir tous les lieux et tous les âges du monde, on rencontre le spiritisme. Ne croyez pas que sa forme actuelle soit un progrès : les phénomènes de l'antiquité n'ont rien à envier aux phénomènes contemporains; ce sont les mêmes procédés et aussi les mêmes résultats. Donc, le spiritisme est l'ami, le parent, le commensal, que dis-je? l'appendice obligé de toutes les erreurs et de toutes les abjections, le patron des faux dieux et de la corruption qu'ils sèment sur leur passage. Voilà la nouveauté merveilleuse qui doit opé-

suscitabo tibi? Qui ait : Samuelem mihi suscita. (I Reg., cap. XXVIII, 11.)

1. Quando ingressus fueris terram quam Dominus Deus tuus dabit tibi, cave ne imitari velis abominationes illarum gentium : nec inveniatur in te qui ariolos sciscitetur, et observet somnia atque auguria, nec sit maleficus... nec qui quærat a mortuis veritatem. (Deut., cap. XVIII, 9, 10, 11.)

rer notre suprême transformation. Si nous nous laissons faire, bientôt nous serons élevés à la hauteur des peuples exécrés qui ont adoré la matière, à la hauteur des théurges de l'école alexandrine, à la hauteur des sectes abominables contre lesquelles nos pères se sont crus obligés de faire la croisade, à la hauteur des Tartares, des Chinois, des Indiens, des nations qui confondent Dieu avec le monde, et dont les doctrines les plus sublimes aboutissent à une abstraction désespérante : le néant; à la hauteur des Sioux, des Pawnies, des Alpaches, des Comanches, des sauvages, mangeurs de chair humaine, adorateurs des fétiches et spirites, par la grâce de cet abrutissement opiniâtre qui résiste à tous les bienfaits de la civilisation. Quelle destinée! Est-ce que tout ne se révolte pas en vous, Messieurs, en songeant que la majesté de Dieu pourrait être compromise dans un pareil déshonneur? C'est ce qui arriverait cependant, s'il était vrai que le spiritisme fût le miracle de nos jours.

II

Mais oublions, s'il est possible, l'origine suspecte et déshonorée du spiritisme, et mettons-nous en pré-

sence de ses procédés. Trouveront-ils grâce au tribunal de la raison? Non, Messieurs : car, lorsqu'il s'agit du commerce sacré de Dieu avec sa créature, la raison requiert la gravité et la prudence, et les procédés du spiritisme sont ridicules et téméraires.

Imaginez-vous une vingtaine de personnes, dont plusieurs d'un âge plus que mûr, debout et silencieuses, non pas dans un lieu sacré ni devant un autel, mais dans une chambre vulgaire et devant ce qu'il y a de plus trivial : une table, un fauteuil, un chapeau, un panier. Voilà les instruments mystérieux dont Dieu va se servir, pour entrer en communication avec le genre humain. Les mains émues, les yeux ouverts plus que de raison, les oreilles impatientes, toute l'assemblée attend, dans le recueillement, le moment solennel... Que va-t-il se passer? Un bruit se fait entendre; des coups sont frappés... Prosternez-vous, heureux mortels : *Deus, ecce Deus!* Dieu, voici Dieu! La table danse, le fauteuil dit oui, le chapeau dit non; le panier, armé d'un crayon, écrit comme un mercenaire; on commente tous ces faits, on recueille ces précieuses révélations. O merveille! le passage de la mer Rouge, la manne, le Sinaï, la résurrection des morts : — vénérables antiquités auxquelles il ne faut plus songer! *Deus, ecce Deus!* Dieu, voici Dieu, non pas encore en

personne, sans doute, mais précédé par ses esprits. Autrefois, pour tenir en respect le peuple hébreu, il envoyait ses Chérubins devant sa face, au milieu des flammes et des tonnerres; les chars de feu roulaient solennellement sur les cimes tremblantes du Sinaï. Mais les enfants d'Israël étaient exigeants et grossiers. Aujourd'hui, pour nos générations discrètes et bien élevées, il suffit que Dieu envoie ses anges... dans un panier.

Cependant, Messieurs, il est une certaine classe de spirites qui renie assez volontiers les pratiques bizarres et les procédés comiques par lesquels la secte s'est mise d'abord en communication avec les esprits. Tout se passe chez eux avec la décence, voire avec la solennité qui convient à une si grande action. Les médiums seuls, sous l'influence des évocateurs, se préparent à l'invasion des êtres invisibles dont ils vont devenir les organes : et voilà ce que j'appelle des procédés téméraires.

Entre une fin que l'on veut obtenir et les moyens qu'on emploie pour cela, il faut une proportion. Quiconque emploie des moyens sans proportion avec la fin qu'il veut atteindre est au moins téméraire. C'est le cas du spiritisme : car, entre l'évocation des esprits et leur manifestation, il n'y a aucune proportion.

Si nous supposons que les êtres du monde invisible sont de même nature que nous, sur quoi fondons-nous le droit que nous nous arrogeons de troubler leur repos, et de les contraindre à nous servir? quand l'avons-nous acquis et de quelle manière? Je sais qu'on met en avant un système raffiné de transmigrations et de sympathies universelles, qui nous explique, dit-on, la liberté grande que nous prenons d'évoquer les esprits, et la bonne volonté avec laquelle ils nous répondent; mais ce système n'est qu'un tissu d'affirmations gratuites, incapables de fonder un droit. La nature, quand on l'interroge avec gravité, nous fait espérer qu'un jour nous rencontrerons, dans une patrie meilleure, ceux qui nous furent chers; mais, en même temps, elle nous fait entendre que nos forces impuissantes expirent aux portes fatales du tombeau, et qu'il ne nous est plus permis, pendant les tristes jours de notre pèlerinage, de vivre avec nos amis disparus, autrement que par le souvenir et la prière.

Si la force d'évocation et le commerce avec les âmes nous étaient naturels, nous en aurions tous conscience, et, depuis les premiers âges du monde, les pratiques spirites seraient universelles et constantes, comme le culte des morts. Chaque famille s'entretiendrait, auprès du foyer domestique, avec

ses ancêtres. Chaque mère appellerait sans frémir, auprès d'elle, les enfants bien-aimés que la mort a trop tôt ravis à son amour. Comme persònne n'a besoin d'intermédiaire pour se souvenir des trépassés, personne n'aurait besoin d'intermédiaire pour communiquer avec eux; la moitié de la vie se passerait, sans efforts et sans apprêts, en douces causeries, jamais profanées par tout l'attirail d'une séance. Mais, Messieurs, nous ne voyons rien, nous ne sentons rien, dans notre nature, qui ressemble à une puissance évocatrice, aussi facilement et spontanément mise en acte que le souvenir qui nous rattache au passé, et la parole qui crée des relations entre nous et ceux qui nous entourent. Au contraire, les déchirures que la mort fait à nos cœurs, les cris douloureux qu'elle nous arrache, le vide affreux qu'elle crée dans nos existences désolées, tous ces accidents nous prouvent éloquemment l'irrémédiable nécessité d'une séparation, dont l'espérance et l'amour de Dieu peuvent seuls tempérer les tristesses et les amertumes.

Si nous supposons les êtres du monde invisible d'une substance plus pure et de facultés plus élevées, ils échappent plus sûrement à toute influence naturelle de notre part. Les rangs inférieurs d'une hiérarchie ne pouvant pas commander aux rangs

supérieurs, sans que l'ordre soit renversé, notre impuissance devient plus manifeste, et la disproportion entre le moyen et la fin plus frappante.

Direz-vous que, dans l'ordre du merveilleux, il ne s'agit pas de proportion, et que c'est précisément le manque de proportion entre le moyen et la fin qui fait le prodige? Ce serait absurde, Messieurs, et je ne sache pas que l'absurde puisse jamais devenir un miracle. Dieu, même quand il agit extraordinairement, ne peut pas s'affranchir de certaines règles fondamentales qui reposent sur l'essence même des choses, et c'est une de ces règles que tout moyen soit proportionné à la fin qu'on veut obtenir.

Il reste donc que, dans l'évocation des esprits, puisque la force originale nous manque, Dieu supplée par l'application de sa propre force. N'est-ce pas ce qu'il fait dans le miracle? Entre un signe vulgaire et la guérison d'un aveugle-né, entre une parole et la résurrection d'un mort, entre l'attouchement d'un bois grossier et le mouvement gigantesque qui jette à droite et à gauche les eaux de la mer, afin de laisser passer tout un peuple, il n'y a évidemment aucune proportion naturelle. Le moyen est inepte, si on le compare à la fin; mais, en supposant l'application de la puissance souveraine de Dieu, la proportion est aussitôt rétablie, le moyen devient

supérieur à la fin. Voilà, dira-t-on, ce qui nous explique l'efficacité des procédés spirites et les purge de toute accusation de témérité.

Comment cela, Messieurs? Dieu a-t-il promis aux spirites, comme aux thaumaturges, de récompenser leur foi par les manifestations miraculeuses de son pouvoir? Que les spirites me montrent cette promesse, et je retire l'accusation que j'ai portée contre eux. Il est vrai que Jésus-Christ dit quelque part: « Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et de plus grandes encore... Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai [1]. » Mais est-ce bien au nom de Jésus-Christ, par un sentiment de foi pur et désintéressé et pour l'unique gloire de Dieu, que s'opèrent les merveilles spirites? Il n'y paraît pas, Messieurs, à l'étrange confusion des doctrines qui en émanent, et que nous jugerons tout à l'heure. Cependant, s'il était vrai que le spiritisme voulût justifier sérieusement ses procédés par la promesse que vous venez d'entendre, il ne serait pas difficile de lui en soustraire l'appui. Les mêmes livres sacrés, qui promettent à la foi le don des miracles, interdisent à tous les croyants le commerce

1. Amen, amen dico vobis, qui credit in me, opera, quæ ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet.... Si quid petieritis me in nomine meo hoc faciam. (Joan., cap. XIV, 12, 4.)

avec les esprits d'outre-tombe. Vous connaissez la parole qu'un grand thaumaturge adressait à son peuple : « Que personne d'entre vous ne cherche la vérité auprès des morts. » L'eût-il prononcée, si le spiritisme eût été une conséquence naturelle du pouvoir que Dieu lui avait si libéralement communiqué?

Les promesses de Dieu, relativement à la puissance des miracles, sont donc de nulle valeur pour le spirite; il ne peut les invoquer sans nous montrer du doigt son jugement et sa condamnation. D'où il résulte finalement, Messieurs, que le spirite demeure seul avec sa propre force, devant des effets impossibles. S'il tente l'aventure, cependant, s'il sonde, par des évocations naturellement impuissantes, un monde plein de mystères, et sans doute plein de pièges, ne sommes-nous pas en droit de l'accuser d'une témérité sacrilège?

Et voyez-en l'excès, je vous prie. Dans une action aussi grave que le commerce avec les êtres invisibles, c'est la femme qui devient l'agent habituel et principal. Si souvent trompée par les vivants, on veut qu'elle le soit encore par les morts : c'est trop. Je ne conteste pas à la femme les qualités généreuses qui peuvent faire d'elle une noble et sainte créature, et la rendre digne de respect et d'admiration. Mais il est un côté de sa fragile nature dont on doit se

défier éternellement : c'est cette légèreté d'esprit, cette précipitation de jugement, cette vivacité d'imagination, cette excessive sensibilité physique et morale, et par-dessus tout cette incurable vanité, qui la disposent à toutes les illusions, à tous les mensonges, à toutes les duperies. Attirer l'attention publique sur la femme, la mettre en rapport avec un monde mystérieux et la charger d'en être l'interprète, c'est ouvrir à l'erreur la plus large porte par laquelle elle puisse se précipiter vers nous. C'est le comble de l'imprudence et de la témérité. Dieu n'est pas là, Messieurs; car sa haute sagesse choisirait mieux les médiums, je vous le certifie.

Isolé de Dieu par son origine suspecte et déshonorée, par ses procédés ridicules et téméraires, le spiritisme s'isole bien plus encore par l'incertitude et l'immoralité de ses résultats.

III

Le premier résultat d'un miracle, Messieurs, doit être, ce semble, l'indiscutable certitude de l'intervention divine; si le miracle ne produisait pas ce premier effet, il serait inutile de l'invoquer à l'appui d'une proposition, puisque, en somme, il n'en chan-

gerait aucunement la valeur. Dieu clairement perçu dans le miracle, voilà le résultat que je demande au spiritisme, et que, de l'aveu de ses plus illustres docteurs, il ne peut pas me donner.

Toute évocation nous met en face d'une légion infinie d'êtres capricieux, qui peuvent à chaque instant troubler la gravité de nos communications et en compromettre l'issue. « Les esprits malveillants peuvent tenter de nous tromper, et les substitutions ne sont pas rares [1].... Il y a des faussaires dans le monde des esprits comme dans le nôtre [2].... La rouerie des esprits mystificateurs dépasse parfois tout ce qu'on peut imaginer... On ne doit jamais se laisser éblouir par les noms que prennent les esprits, pour donner une apparence de vérité à leurs paroles [3].... Si l'esprit évoqué n'est pas entièrement pur, sa parole n'est pas entièrement vraie [4].... Quand on s'entretient avec un esprit connu, un autre survient souvent et, sans qu'on le lui demande, se mêle à la conversation [5]. »

Tels sont, mot à mot, les aveux que je rencontre, dans des livres de direction spirite. Comment pour-

1. *Lettre d'un catholique sur le spiritisme*, pag. 107.
2. Allan Kardec, *Livre des médiums*, p. 367.
3. *Ibid.*, pag. 427.
4. *Ibid.*, pag. 500.
5. *Ibid.*, pag. 371.

rons-nous nous retirer sains et saufs de pareilles confusions? On nous dit qu'il est facile dè distinguer les esprits : nous ne pouvons pas nous contenter de cette simple affirmation, la plus vulgaire prudence nous le défend; nous voulons un critérium infaillible. Le demanderons-nous aux phénomènes qui accompagnent les manifestations? Mais il n'en est pas un seul qu'on puisse attribuer à la force transcendantale de Dieu, pas un seul non plus qui ne puisse être déduit des sujets mis en mouvement par la puissance funeste de Satan. Aussi n'est-ce pas de ce côté que nous renvoient les docteurs. « Le signe caractéristique des esprits inférieurs et malveillants, disent-ils, c'est la mauvaise tenue des discours, la trivialité des paroles, la légèreté des révélations. Les esprits supérieurs et bienfaisants parlent avec gravité, onction, autorité; on sent que tout est sérieux dans leurs manifestations. » Oh! la belle et solide planche de salut qui nous est tendue! — Les esprits supérieurs et bienfaisants parlent avec gravité, onction, autorité; on sent que tout est sérieux dans leurs manifestations. Mais ne nous a-t-on pas dit qu'il en était du monde invisible comme du nôtre? Hélas! dans notre pauvre monde, je connais des légions d'esprits, aucunement supérieurs et nullement bienfaisants, qui écrivent, en style grave, onctueux

et quelque peu magistral, des brochures, des revues et des livres pleins d'absurdités, de sottises et d'infamies, prises au sérieux par des milliers d'admirateurs. Si les esprits inférieurs et malveillants du monde invisible en font autant, à quoi les reconnaîtrons-nous?

Il est possible, cependant, que, à force de chercher, nous ayons rencontré un esprit pur. Tenons-nous bien, Messieurs : car, même de ce côté, la certitude nous échappe. Par pitié, sans doute, par condescendance, par un excès de débonnaireté, « les esprits les plus purs parlent souvent dans le sens de l'opinion de ceux qui les écoutent [1]. » Ainsi une âme est aveuglée par ses passions, remplie de préjugés grossiers et d'erreurs dangereuses. Elle s'ignore, et son ignorance éternise son malheur et sa honte. Ne peut-elle pas espérer, de son commerce avec un esprit pur, une direction charitable et prudente, qui l'éclaire sur son état et l'engage dans une vie nouvelle? Non; car elle peut s'aboucher, sans s'en douter, avec un complice faible et imbécile qui la confirme solennellement dans tous ses égarements.

En aucune hypothèse, donc, nous ne sommes certains de la bonté des résultats obtenus par le spiri-

1. *Livre des médiums,* pag. 500.

tisme. N'est-ce pas un danger immense que cette incertitude? Affronter ce danger de gaieté de cœur, se livrer sans frémir à des influences si facilement hostiles à la vérité et à la vertu, n'est-ce pas déjà une flagrante immoralité? Donc, les résultats du spiritisme, par cela même qu'ils sont incertains, sont immoraux.

Qu'il me soit permis d'insister sur cette immoralité des résultats; c'est un signe majeur : n'eussions-nous que celui-là, le spiritisme serait à jamais condamné.

Il est sorti des laboratoires spirites quantité de pages d'un style plat et d'une parfaite inutilité, qui supposent une perte de temps énorme. C'est déjà une faute; cependant, en comparaison des autres, cette faute n'est que vénielle. Les fautes mortelles sont : l'influence suspecte des évocateurs sur les médiums, la violation des secrets de la mort, les diffamations posthumes, la réhabilitation de certaines figures historiques que des crimes publics ont justement fait condamner à l'infamie, l'insatiable curiosité qui s'allume dans l'esprit d'une foule d'initiés, les nombreuses indiscrétions qui en sont la suite, les catastrophes lamentables qui précipitent la raison d'un grand nombre dans les abjections de l'idiotisme et de la folie, ainsi que l'attestent plu-

sieurs rapports dignes de foi. Tel est, Messieurs, le triste résumé des immoralités du spiritisme. Il en manque une, cependant, plus grave que les autres, parce qu'elle tend à corrompre un plus grand nombre d'âmes : c'est l'immoralité de la doctrine.

La doctrine, ainsi que je vous le disais dernièrement, est le signe infaillible auquel se reconnaît la présence ou l'absence de Dieu, dans le prodige. Toute doctrine pure nous dispose à voir Dieu dans son œuvre; toute doctrine immorale nous force de l'exclure. Or, la doctrine émanée des révélations spirites est une doctrine immorale.

Elle est immorale, d'abord, parce qu'elle est bouffonne, et que la bouffonnerie, en fait de doctrine, tend à avilir l'esprit humain. Vous avez cru jusqu'ici, Messieurs, que votre âme avait été spécialement créée pour votre corps, et que, de l'union de votre âme avec votre corps, il résultait, une fois pour toutes, un individu d'un sexe déterminé. Erreur! Vous datez comme esprit d'une époque inconnue, et, malgré mes convictions les plus intimes, je suis obligé de subir votre sort. « Nous avons mangé jadis de la chair « humaine », car nous étions « anthropophages » : il a fallu passer par là, avant d'arriver aux honneurs de la civilisation. J'étais fier d'être homme, et voilà que « tout homme a été

femme, toute femme a été homme [1]. » J'ai été peut-être ma grand'mère, je suis actuellement mon grand-oncle, en attendant que je devienne ma petite-nièce. Les jeunes gens ayant été jeunes filles, et les jeunes filles, jeunes gens, vous avez pu être les épouses de vos femmes. Vos familles se composent de pièces et de morceaux : il y a des Hurons, des Iroquois, des Tartares, et peut-être quelque Visigoth, retardé dans sa réincarnation par un accident imprévu. Je vous épargne le reste ; les principes du spiritisme sont féconds en conséquences bouffonnes. J'ai hâte de signaler des immoralités plus sérieuses.

Le spiritisme professe le plus grand respect pour la divinité; mais, en y regardant de près, il n'est pas difficile de se convaincre que ce respect n'est qu'une apparence, destinée à dissimuler les brèches profondes faites au dogme fondamental par les principes de la nouvelle doctrine.

Dieu est-il l'être nécessaire et absolu? Le spiritisme en convient, et, cependant, il affirme que « le monde spirite est le monde normal, primitif, éternel, préexistant et survivant à tout [2]. »

Dieu est-il créateur du ciel, de la terre et de tous les êtres possibles? Oui, répondent les spirites. Et,

1. Allan Kardec, *Livre des esprits*, n° 787. 201.
2. *Livre des esprits*.

cependant, selon leur doctrine, « la matière, l'esprit, Dieu, ces trois choses, sont le principe de tout ce qui existe, la trinité universelle [1]. »

Dieu a-t-il commencé à créer? Incontestablement. Et, cependant, « la création des esprits est permanente [2]. »

Dieu est-il la vérité suprême, la substance même du vrai? Qui pourrait en douter? Et, cependant, « toutes les religions, tous les cultes lui sont indifférents [3] », même les cultes abjects qui découlent d'erreurs infâmes, qui dégradent la divinité, avilissent l'homme et souillent tout ce qu'il touche. Comme un père débonnaire, du haut de sa perfection infinie, il contemple les taquineries que se font ses enfants. La promiscuité des croyances est une distraction qui le repose des fatigues de son gouvernement.

Faut-il prier Dieu? Sans doute, nous le prions tous les jours, disent les spirites. Et, cependant, à quoi bon? « Dieu ne peut changer l'ordre de la nature ni ses propres desseins au gré de chacun [4]. »

Il semblerait que, dans la doctrine des esprits, l'esprit est un esprit. Détrompez-vous. « L'esprit n'est point un être abstrait, indéfini, que la pensée

1. *Livre des esprits*, n° 27.
2. *Ibid.*, n° 80.
3. *Ibid.*, n° 654.
4. *Ibid.*, n° 664.

seule peut concevoir : c'est un être réel, circonscrit, qui, dans certains cas, est appréciable par les sens de la vue, de l'ouïe et du toucher [1]. » Matérialisme !

Quelle loi régit, dans son ensemble, toute la vie morale ? Est-ce la loi du sacrifice et des luttes héroïques, contre les passions qui aboient dans la région ténébreuse des appétits ? Devons-nous réprimer, même par la douleur, les instincts dépravés qui nous tourmentent et peuvent, à chaque instant, nous déshonorer ? Non, Messieurs, non ; cette morale est trop raffinée : « Les jouissances n'ont de bornes que celles qui sont tracées par la nature [2]. » C'est-à-dire, buvez, mangez, usez de vos sens ; soyez des libertins, des épicuriens, des animaux : mais ne soyez pas malades.

Sur quel principe repose la constitution de la famille ? Est-ce, comme nous l'avons cru jusqu'ici, sur l'indissolubilité du mariage ? Point du tout : « L'indissolubilité du lien conjugal est une loi humaine, très contraire à la loi de nature [3]. » Les unions passagères et capricieuses, qui affranchissent l'homme des graves soucis de la paternité, voilà ce que la nature commande.

1. *Livre des esprits*, n° 664.
2. *Ibid.*, n° 713.
3. *Ibid.*, n° 697.

Est-ce assez, Messieurs? voulez-vous que je m'arrête? Pas encore, je vous prie : car j'arrive à l'immoralité suprême, au fond même de la doctrine spirite.

Selon cette doctrine, tous les esprits passent par des incarnations successives, jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement purifiés; aucun n'échappe à cette loi, et tous aboutissent nécessairement à la béatitude et à la gloire, quel que soit le nombre de leurs fautes et de leurs transmigrations.

Je vous l'avoue, Messieurs, ce qui m'a frappé d'abord, dans cette suite d'affirmations sans preuves, c'est leur prodigieuse absurdité. Toute expiation suppose le mérite; tout mérite suppose, dans l'individu, l'identité morale et la conscience de ses fautes. Or, s'il est une chose évidente, à supposer que nous sommes dans un état de réincarnation, c'est que notre identité morale ne subsiste plus et que nous avons perdu la conscience de nos fautes, puisque la tradition de nos souvenirs est brisée et que, entre l'incarnation présente et les incarnations passées, il y a un abîme, l'abîme de l'oubli. Pour moi, je le confesse, j'ignore entièrement les péchés que j'ai commis du temps que j'étais anthropophage, et je me crois à tout jamais incapable de les expier; c'est pourquoi j'affirme que la théorie des incarnations

est absurde au premier chef. Mais, en y regardant de plus près, j'ai vu que l'immoralité l'emportait, si c'est possible, sur l'absurdité.

Quelle est, Messieurs, la garantie de l'ordre ici-bas? C'est la sanction des lois morales; non pas une sanction telle quelle, mais une sanction suffisante, une sanction qui puisse contenir l'homme, malheureusement si facile à l'iniquité, dans les limites sacrées du devoir. Supprimez cette sanction, et l'homme, par un calcul infâme, se résignera à des épreuves qui ne lui enlèveront pas toute espérance; et, dépensant dans le crime tout ce qu'il a de force, il parviendra à effacer jusqu'au dernier vestige du bien et de la vertu. Aussi l'humanité a-t-elle cru, jusqu'ici, qu'il fallait aux lois morales une sanction suffisante et, selon ses traditions, cette sanction, c'est l'éternité des peines, — l'éternité des peines, dont la perspective terrible n'a pas toujours assez de force, pour nous retenir sur les pentes où nous nous laissons choir. Eh bien! Messieurs, le spiritisme supprime cette sanction : l'homme, quelque misérable et scélérat qu'il soit, n'aura pas d'autre peine à subir que la réincarnation. Et voyez jusqu'à quel point on est indulgent pour lui : la honte, châtiment naturel et comme spontané du crime, la honte de son passé lui sera épargnée par l'oubli; il recommencera, à nou-

veau, une vie qui pourra mal finir; mais les siècles sont devant lui, et, en fin de compte, il arrivera à la béatitude et à la gloire. Héliogabale caressera saint Louis, Néron embrassera saint Vincent de Paul, et Voltaire se fondra de tendresse sur le cœur de saint Augustin. Quel est le scélérat qui ne soit prêt à accepter cette conclusion? Si elle était vraie, grand Dieu! que de catastrophes! Voyez-vous ces légions de bandits, ivres de forfaits et piétinant sur les ruines du monde? Qu'importe? ils seront condamnés à devenir, plus tard, quelque honnête bourgeois, de mœurs réglées. La pénitence est douce, ils peuvent bien se satisfaire.

Je ne m'expliquerais pas tant d'horreurs, Messieurs, sans une erreur immense, que nous laisse soupçonner la doctrine spirite. A cette question : — Quelle est la source de l'intelligence? — elle répond : « L'intelligence universelle. — Il n'est pas donné à l'homme de savoir si chaque être ne puise pas une portion d'intelligence à la source universelle pour se l'assimiler. — Les esprits sont l'individualisation du principe intelligent... — Les esprits ont-ils une fin? leur individualité a-t-elle un terme? l'élément dont ils sont formés retourne-t-il à la masse? — Si nous disons que l'existence des esprits ne finit point, c'est tout ce que nous pouvons affir-

mer ponr le moment[1]. » Au fond de toutes ces propositions, il n'est pas difficile de découvrir un vaste panthéisme.

Cherchez Dieu, maintenant, dans cette horrible confusion de doctrines ; le trouverez-vous, Messieurs ? Non : Dieu ne partage pas avec l'iniquité le toit où il repose, *neque habitabit juxta te malignus*[2]. Je ne rencontre, dans le spiritisme, que des qualifications odieuses, impitoyablement repoussées par la perfection infinie de Celui dont on voudrait accaparer l'autorité. Dieu n'est pas, Dieu ne peut pas être le patron de ce qui est suspect et déshonoré dans son origine, ridicule et téméraire dans ses procédés, incertain et immoral dans ses résultats.

Mais qui donc est là? Est-ce la nature dépravée par les faiblesses et les artifices des hommes? Faut-il attribuer les phénomènes spirites au magnétisme, au somnambulisme, à l'hypnotisme, à la fascination, à l'hallucination, au reflet intellectuel, au charlatanisme? Oui, Messieurs, pour beaucoup de cas qui n'ont pas été sérieusement examinés. Mais il est des merveilles attestées par des témoins dignes de foi, qui surpassent toutes les causes naturelles que je viens d'énumérer, et qui supposent l'intervention

1. *Livre des esprits*, nos 71, 72, 79, 83.
2. Ps. III.

des intelligences supérieures. Quelles sont ces intelligences? Sont-ce les anges ou les âmes justes? Impossible, car les uns et les autres ne peuvent être que les causes ministérielles de Dieu. Mais qui donc, enfin? Il ne reste plus que Satan et les légions d'esprits maudits, qu'il emploie pour troubler l'humanité et l'empêcher d'arriver à ses fins.

C'est lui, n'en doutez pas, car le spiritisme se rallie, par son origine, à tous les prestiges qu'il a enfantés dans les âges déshonorés de l'histoire humaine. C'est lui, car le spiritisme nous rappelle, par ses procédés, l'audace qui l'a fait tomber des cieux. C'est lui, car le spiritisme, par ses résultats, atteste l'influence de sa volonté constamment portée vers le mal, et incapable de rien entreprendre qui ne soit contraire à l'ordre moral. C'est lui, car aucune des merveilles spirites ne dépasse son pouvoir. C'est lui, car il se tient en station à toutes les portes de la nature, par où notre esprit trop curieux se précipite vers le mystère : là, il nous saisit; de là, par d'insensibles pentes, il nous fait tomber jusqu'au fond des abîmes de la superstition. Il a beau se cacher, je le reconnais à ses hypocrisies. Le croiriez-vous, Messieurs? les salutaires conseils qui engagent une âme au service de Dieu, par les pratiques religieuses trop longtemps oubliées, ne sont rien autre chose

que des leurres diaboliques. Sous des apparences saintes, l'ennemi du genre humain déguise ses abominables calculs. Il endort la défiance, écarte les soupçons; il fait prévaloir cette conviction qu'aucune puissance ne peut agir contre elle-même, que ce qui conduit à Dieu vient de Dieu. Et, pour dix âmes candides, qu'il aura converties par une permission d'en haut, il se prépare la corruption de plusieurs milliers d'âmes curieuses, inquiètes, obstinées, qu'aucun avis charitable ne pourra retenir sur le chemin des investigations téméraires et criminelles. Le compte est bon, soyez-en sûr, et, dans la balance des totaux, tout est profit pour l'enfer.

Mais, enfin, direz-vous, pourquoi cette solennelle explosion de la puissance de Satan? Quel est donc son dessein? Ah! Messieurs, je l'ai vu tout de suite, en étudiant les doctrines spirites : car j'y ai retrouvé le calque des erreurs publiquement enseignées aujourd'hui par nos savants et par nos lettrés. Tout ce qu'ils disent sur Dieu, sur l'essence de l'âme; sur la religion, sur le monde, sur la famille, sur les exigences sacrées de la nature, sur la sanction des lois morales, tout est repété, sous d'autres formes, par le spiritisme. Satan n'est que le suppléant des titulaires qu'il s'est choisis, auprès de ceux qu'un fort de la pensée appelle, avec un souverain mépris, « le

reste [1]. » Il ne se fie pas tout à fait au savoir-faire universel des hommes de plume, et il enseigne à sa manière. Répandre partout, de haut en bas, les mêmes erreurs, tel est le but de l'esprit menteur. Il se sert des faux savants et des lettrés, pour séduire les fats et les sots; il se sert des femmes nerveuses, pour séduire les ignorants et les simples. Sa doctrine triomphe, et par l'abus de la raison dans la philosophie contemporaine, et par l'oubli de la raison dans les superstitions du spiritisme.

Cependant, Messieurs, j'en ai la ferme conviction, Satan se trompe dans ses calculs : par la grâce de Dieu, cette exhibition de sa force doit tourner à sa confusion. En se montrant, il nous arrête sur les pentes du matérialisme, car il nous révèle le monde des esprits, et le monde des esprits attire l'intelligence humaine vers le monde divin. Après avoir vu des manifestations qui attestent une intervention malveillante, on sent le besoin de voir s'il n'y a pas, quelque part, des manifestations qui attestent une intervention bienveillante. Des prestiges on passe aux miracles, des miracles à la vérité.

1. E. Renan.

VINGT-SIXIÈME CONFÉRENCE

DE LA FORCE DÉMONSTRATIVE DES MIRACLES

Messieurs,

Il s'agit d'obtenir aujourd'hui une conclusion générale, fruit nécessaire et légitime des démonstrations qui ont rempli les précédentes conférences. Cette conclusion s'est introduite plusieurs fois déjà dans la trame du discours; mais elle ne s'est pas encore revêtue de cette souveraine autorité qui s'impose à la raison, et commande son assentiment à la vérité; ce n'est qu'en la rapprochant des principes dont elle découle directement, que nous obtiendrons ce résultat. Les miracles sont constatés. Les signes qui distinguent les vrais des faux prodiges sont clairement définis. Nous savons, à n'en plus douter, que Dieu s'est mis en scène, par un exercice exceptionnel de sa puissance. Partons de

cette connaissance si laborieusement acquise, et demandons aux miracles non plus quelle est leur cause, mais quel est leur résultat définitif, et comment ils obtiennent ce résultat. Rien qu'à leur nature, on devine qu'ils ne peuvent pas être des faits inertes, mais qu'ils possèdent une force démonstrative. Quelle est cette force? En deux mots : Que démontrent les miracles, et comment démontrent-ils? Après avoir répondu à ces deux questions, nous examinerons les objections par lesquelles l'incrédulité prétend éluder la force démonstrative des miracles.

I

Démontrer une vérité, c'est rendre compte de sa filiation ; c'est faire voir qu'elle découle de certains axiomes, dont la clarté est telle que l'esprit humain ne peut pas les répudier sans outrager ses irrésistibles instincts; enfin, c'est tirer directement les conséquences de l'indémontrable. A ce point de vue, le miracle, par lui-même, ne démontre directement aucune vérité, si ce n'est la perfection de sa cause, car toute cause se manifeste en ses effets. Élevé par sa nature au-dessus des forces créées, le prodige,

quand il est vrai, nous révèle la force increéée. Ordonné par ses caractères à la bienfaisance ou au châtiment, il nous révèle l'infinie bonté ou l'infinie justice de Celui qui, pour gouverner le monde moral, peut appeler à son aide tous les êtres, toutes les forces, tous les mouvements du monde physique. Le miracle, enfin, démontre, par extraordinaire et par surabondance, ce que démontre, par ordinaire et par suffisance, l'œuvre primordiale de la création. Non pas que l'œuvre de la création soit inférieure au miracle dans l'ordre démonstratif : au contraire. Le merveilleux, selon la pensée de saint Augustin, y est plus universel et plus constant. Tous les fruits bénis de la parole de Dieu, tous les êtres qu'elle a fait jaillir du néant, parlent avec une admirable éloquence. Puissance! bonté! sagesse infinies! c'est le refrain de ce concert immense, que chantent perpétuellement des créatures de Dieu.

Groupés près des rois étincelants qui les gouvernent et les abreuvent de lumière, emportés, par une force mystérieuse et réglée, sur les cordes de leur écliptique, rois et sujets, soleils et planètes, bercés par une main amie autour d'un centre qui échappe à nos regards, toute l'armée céleste répète en chœur : Puissance! bonté! sagesse infinies!

Et les feux souterrains qui travaillent le globe, et

les laves brûlantes qui s'ouvrent un passage jusqu'aux lieux voisins du ciel, et la mer toujours ordonnée jusque dans ses fureurs, et les fleuves qui descendent et versent dans son sein immense leurs eaux fatiguées, et la pluie et la rosée, et les frimas, et les neiges éternelles qui couvrent le sommet tranquille des montagnes : Puissance! bonté! sagesse infinies!

Et cette première vie qui emprunte à la terre ses sucs nourriciers, et le cèdre qui ennoblit les croupes du Liban, et l'hysope qui rampe à ses pieds, et toutes ces plantes de tant de formes, de tant de couleurs, de tant de charmes, de tant de vertus, qui embellissent le lieu de notre exil : Puissance! bonté! sagesse infinies!

Et l'insecte qui se noie dans une goutte de rosée, et le monstre qui s'agite dans les eaux profondes de l'Océan, et l'oiseau qui laisse tomber, à travers l'espace et le silence, les notes perlées de sa petite voix, et l'aigle qui plane dans les nues, et les bêtes fauves qui peuplent les déserts, et les animaux dociles qui se plient à notre fière domination : Puissance! bonté! sagesse infinies!

Et le sang qui se précipite dans mes veines tremblantes, et les palpitations de mon cœur, et les ondulations de ma poitrine, et les ébranlements subli-

mes de mon cerveau, et ma parole, fille de ma pensée, et ma pensée, fille de mon âme, et mon âme, fille de Dieu : Puissance! bonté! sagesse infinies!

O Dieu! ô Seigneur! les cieux racontent votre gloire, le firmament publie qu'il est l'œuvre de vos mains; mais, aussi, « que votre nom est donc admirable par toute la terre! *Domine, Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum, in universa terra*[1]! » Que de merveilles vous avez concentrées dans ma fragile vie! Puis-je ne pas dire comme le prophète, ivre d'admiration et d'enthousiasme : « Mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi chante son nom sacré : *Benedic, anima mea, Domino, et omnia quæ intra me sunt, nomini sancto ejus*[2]! »

Cependant, Messieurs, cette magnifique démonstration de la nature n'est pas tellement victorieuse, qu'elle ait toujours suffi à la faiblesse et à l'inconstance de l'esprit humain. La grandeur des merveilles de la création et leur assiduité ont produit un double aveuglement, qui s'est traduit par une adoration grossière et par un oubli plein d'ingratitude. L'homme s'est arrêté et prosterné devant les images de la perfection divine, comme devant cette perfec-

1. Ps. VIII.
2. Ps. CII.

tion même, ou bien il s'est accoutumé à entendre la voix de la nature, sans s'appliquer à comprendre le sens du cantique qu'elle répète éternellement; de telle sorte que tant d'admirables choses se sont avilies à force de constance : *Assiduitate viluerunt*. C'est l'expression énergique dont se sert saint Augustin, et il ajoute : « L'homme ne daigne pas faire attention aux œuvres merveilleuses de Dieu, il ne daigne pas remarquer les prodiges que Dieu a renfermés dans la plus petite semence. » Dieu va-t-il, pour le punir, l'abandonner aux ténèbres qu'il a lui-même amassées autour de son âme? Non : « sa miséricorde, dit le grand docteur, tient en réserve des signes qu'elle doit produire en temps opportun, contre le cours ordinaire des choses et l'ordre de la nature, afin que ceux pour qui les miracles quotidiens ne sont plus que des manifestations vulgaires s'étonnent en voyant, non pas de plus grands prodiges, mais des choses inaccoutumées [1]. » Comme les merveilles de la na-

1. Miracula... quibus (Deus) totum mundum regit, universamque creaturam administrat, assiduitate viluerunt, ita ut pene nemo dignetur attendere opera Dei mira, et stupenda in quolibet seminis grano : secundum ipsam suam misericordiam servavit sibi quædam, quæ faceret opportuno tempore præter usitatum cursum, ordinemque naturæ : ut non majora sed insolita videndo stuperent quibus quotidiana viluerant. Majus enim miraculum est gubernatio totius mundi quam saturatio quinque millium hominum de quinque panibus. Et tamen hoc nemo miratur. Illud mirantur

ture, le miracle a donc, pour objet immédiat, la démonstration de la perfection divine, et nous pouvons concevoir qu'il devienne nécessaire et qu'il se produise, sans que, pour cela, l'homme soit obligé de croire et de faire autre chose que ce que dicte sa raison et commande sa conscience.

Toutefois, Messieurs, la force démonstrative du miracle peut s'étendre et s'étend, en effet, à un autre objet. Dieu voulant nous faire entendre des vérités et nous prescrire des devoirs, sur lesquels la raison et la conscience se taisent, Dieu voulant que, des obscurités de la nature, nous soyons élevés jusqu'aux splendeurs de la surnature, Dieu emploie les miracles, afin d'ouvrir, à ses révélations et à ses commandements, la porte de nos âmes. Il pourrait, par des inspirations particulières, nous faire connaître sa vérité, et, par des impressions secrètes, nous intimer ses ordres. Il pourrait déchirer les voiles qui le cachent à nos yeux, se montrer lui-même dans tout l'éclat de sa gloire, et, de sa propre bouche, dire aux peuples humiliés, tremblants, couchés devant lui : — Peuples, écoutez! croyez ce que je dis, et faites ce que j'ordonne. — Mais il veut, autant que possible, s'en tenir aux lois, même

homines non quia majus est, sed quia rarum est. (Aug., *Tract. XXIV in Joannem.*)

lorsqu'il agit par exceptions. Or, c'est une loi de la vie intellectuelle, que l'homme, fait pour la société, reçoive par une bouche humaine tout enseignement. Dieu s'en tient à cette loi : voilà pourquoi il intervient, par des représentants, auprès de l'humanité, afin de lui communiquer ses lumières et de lui intimer ses volontés.

Qui ne comprend, Messieurs, que ces représentants ont besoin d'une force, contre laquelle personne ne puisse invoquer légitimement son inviolabilité? Un homme se présente à moi : il m'enseigne une doctrine qui surpasse ma raison, il me prêche une loi sur laquelle ma conscience garde le silence; enfin, il veut m'imposer une religion, car toute religion se compose essentiellement d'une doctrine et d'une loi. Qui m'oblige à le croire et à lui obéir? Et pourquoi surchargerais-je ma vie d'un nouveau fardeau? Arrière cette religion qui n'a d'écho ni dans ma raison ni dans ma conscience. Dieu est mon unique Maître, je ne crois qu'à lui, je n'obéis qu'à lui; pour tout autre que lui, je suis inviolable!

Tout va bien, si je n'ai affaire qu'à un homme. Mais si cet homme vient de la part de Dieu, s'il me parle en son nom, s'il me montre les lettres de créance qui me font voir mon unique Maître, en sa personne, c'est-à-dire s'il multiplie les prodiges sous mes yeux,

s'il démontre, par l'éclat de ses œuvres, la perfection divine, enfin si je vois la perfection de Dieu, à l'appui de son affirmation, puis-je ne pas voir Dieu dans son affirmation même? Dieu est là : que faire? Mon inviolabilité cesse, devant une si grande autorité; quoi qu'il enseigne, quoi qu'il commande, je crois et j'obéis. Et je suis sûr que ma foi répond à la vérité, mon obéissance à la justice.

Vérité d'une doctrine, justice d'une loi, divinité d'une religion : voilà, Messieurs, sur quoi porte définitivement la force démonstrative du miracle. Remarquez, cependant, que cette force n'agit pas d'une manière directe. Une proposition est incompréhensible, le miracle ne nous la fait pas comprendre; un précepte est mystérieux jusqu'à paraître étrange, le miracle ne nous en donne pas l'explication; mais, en démontrant la perfection de Dieu et surtout sa souveraine autorité, il en fait jaillir les rayons sur l'incompréhensible et le mystérieux, et nous les fait accepter au nom de l'unique Maître qui puisse nous les imposer. Enfin, le miracle démontre *directement* la perfection de sa cause, *indirectement* et *par reflet* la divinité de la religion. Saint Augustin rend cette pensée en ces termes : « Dieu, par les miracles, marie son autorité à une doctrine; et, par son autorité, il mérite notre foi : *Miraculis conci-*

habuit auctoritatem, auctoritate meruit fidem[1]. »

Ne vous défiez pas, Messieurs, de cette démonstration que j'appelle indirecte ou par reflet : car elle est d'une rigueur invincible, pour quiconque possède une connaissance élémentaire de la nature de Dieu, pour quiconque sait combien il est jaloux de ses perfections infinies. Dès qu'il se déclare, par une manifestation claire et évidente de sa toute-puissance, en faveur d'une doctrine et d'une loi, il engage à la fois sa véracité, sa bonté, sa sainteté.

Il est la vérité même, la vérité sans mélange d'ombre ni de faiblesse : il ne peut donc donner son témoignage qu'à la vérité. Honorer un homme des communications de sa puissance, et lui permettre de faillir ou de tromper, ce serait épouser l'erreur, faire à sa nature infinie une violence infinie, et travailler de toute sa force à sa propre destruction.

Il est bon, et sa bonté lui commande de n'intervenir auprès de nous que pour nous faire du bien. Toute erreur d'esprit et de conduite est un mal qu'il peut permettre, mais non pas un mal qu'il peut commettre à notre égard. Il le commettrait cependant, s'il permettait à une doctrine fausse et à une loi injuste de réfléchir sa toute-puissance manifes-

1. *De Vera Religione*, cap. XXXIV.

tée par le miracle, et de prendre ainsi possession de notre vie; après nous avoir comblés de ses bienfaits, il ne s'appliquerait qu'à devenir, à cause de sa force, le plus dangereux, à cause de sa gloire, le plus abominable des malfaiteurs.

Il est saint, et sa sainteté est le type suprême auquel toute vie humaine doit être finalement configurée. S'il se montre, s'il parle, s'il ébranle notre âme par des signes victorieux, ce ne peut être que pour nous rapprocher de sa perfection, jusqu'à ce que, par un dernier acte de sa puissance infinie, il nous saisisse et nous unisse à lui, dans un éternel embrassement. Permettre à l'iniquité d'employer, auprès des hommes, son nom et son autorité pour les corrompre, ce serait se condamner à un rôle infâme, et faire du cantique qui retentit autour de son trône, depuis les jours éternels : — Saint, saint, saint! — le plus scandaleux et le plus effroyable des mensonges.

Il est donc impossible, Messieurs, de comparer l'erreur au miracle, sans rencontrer partout l'absurde; impossible, par conséquent, d'échapper à la force démonstrative du miracle : elle nous presse, elle nous étreint, jusqu'à ce qu'elle ait obtenu le double assentiment de notre raison et de notre conscience. Aussi, selon la remarque de Pascal, est-il

dit : — Croyez à l'Église, — mais non pas : — Croyez aux miracles, car ce dernier est une chose naturelle. Tous ceux qui se sont présentés à l'humanité, sous le titre de mandataires de Dieu, ont constamment invoqué cette force maîtresse, comme un argument définitif. Moïse renvoie le peuple aux prodiges qu'il opère. Jésus-Christ dit aux pharisiens : « Si vous ne voulez pas croire à ma parole, croyez à mes œuvres, et sachez ainsi que mon Père est en moi et que je suis en mon Père [1]. » Saint Paul écrit à ses fidèles : « Notre Évangile ne s'est pas établi au milieu de vous par la parole seulement, mais par la force des prodiges, par la grâce de l'Esprit-Saint, par une plénitude admirable de preuves. — Mes discours et ma prédication ne se sont pas contentés des vaines paroles dont se sert la science humaine pour convaincre, mais ils ont appelé à leur aide les manifestations de l'esprit et de la toute-puissance de Dieu. — Les preuves de mon apostolat, je les ai produites en public : c'est la patience, ce sont les signes extraordinaires, les prodiges, les miracles de toutes sortes [2]. »

1. Si mihi non vultis credere, operibus credite, ut cognoscatis et credatis quia Pater in me est, et ego in Patre. (Joan., cap. x, 38.)

2. Evangelium nostrum non fuit ad vos in sermone, sed in virtute, et in Spiritu sancto, et in plenitudine multa

Les thaumaturges ont raison, Messieurs, de faire appel à leurs œuvres; car le miracle est non seulement une preuve rigoureuse, c'est encore une preuve universelle de la vérité, une preuve à la portée de tous les esprits. Je vous l'ai dit, à propos de la constatation du miracle : rien de plus facile que d'en déterminer la nature, rien de plus facile que d'en découvrir la cause; il suffit pour cela d'avoir les sens en bon état, et de posséder la somme d'expérience et de bon sens qui convient au plus humble des mortels. J'ajoute : rien de plus facile que de comprendre le but du miracle, rien de plus facile que d'en tirer une conclusion suprême. Pas de difficultés, pas d'hésitations, pas de longs efforts; tout se réduit à ce raisonnement court et précis : Quiconque parle au nom de Dieu et fait les œuvres de Dieu ne peut annoncer que la vérité et la loi de Dieu; quiconque annonce la vérité et la loi de Dieu doit être cru et obéi : donc, croyons et obéissons.

O sagesse de mon Dieu! je vous reconnais, à cette parfaite économie de la force démonstrative qui doit

(I Thess., cap. I, 5). — Sermo meus et prædicatio mea non in persuasibilibus humanæ scientiæ verbis, sed in ostensione spiritus et virtutis; ut fides vestra non sit in sapientia hominum, sed in virtute Dei. (I Cor., cap. II, 4, 5.) — Signa tamen apostolatus mei facta sunt super vos, in omni patientia, in signis, et prodigiis et virtutibus. (II Cor., cap. XII, 12.)

convaincre l'humanité. Toutes les intelligences ne sont pas à la hauteur d'une doctrine; tous les esprits ne sont pas capables de suivre la voie discursive qui, d'un premier principe, conduit à ses conséquences; tous les hommes n'ont pas le temps de procéder à l'examen des propositions dont se compose un enseignement. Examiner, discuter, réfléchir et comprendre, c'est le partage d'un petit nombre d'âmes privilégiées, qui vivent dans la familiarité du monde intellectuel et peuvent lui consacrer de longues heures; mais, à côté de ces âmes, quelle foule immense, condamnée, par ses faiblesses et ses grossiers labeurs, à de vulgaires pensées! Quelle foule immense, destinée à être prise d'assaut par la vérité ou à ne la jamais posséder! Le peuple, c'est-à-dire les neuf dixièmes du genre humain, le peuple n'a ni le temps, ni le courage, ni la force de s'appliquer à une doctrine, d'en étudier les différentes parties, d'en sonder les profondeurs, d'en admirer les sublimités, d'en subir les attraits, d'en goûter tous les charmes. On lui parle, et il croit. C'est tout ce qu'il peut faire, d'entendre un enseignement et de l'accepter; mais doit-il accepter sans preuve?

Il y a, Messieurs, des professeurs d'impiété et d'immoralité, qui méprisent assez le peuple pour vouloir qu'il abdique sa pauvre petite raison, devant

les oracles qu'ils prononcent. Le peuple, cè n'est pas l'humanité : c'est ce qui *reste* après qu'on a prélevé « les quelques individus exceptionnels, préservés des tentations et des malentendus où tombe la foule [1]. » Pas de preuves pour le peuple, mais des affirmations insolentes et des doctrines empoisonnées, qu'il avale à la hâte entre ses heures de travail. Pas de preuves pour le peuple : il est incapable de les comprendre; c'est profaner le vrai que de le soumettre à son jugement. Ainsi pensent les hommes superbes qui se croient les pères de la lumière, et font profession de dédain pour les parties simples de l'humanité. Mais, par bonheur, Messieurs, Dieu tient à prévenir ou réparer cette monstrueuse iniquité. Lui, si grand et si puissant, est plein d'un respect admirable pour ce qui est petit et faible; il semble même que les profondeurs l'attirent, et qu'il réserve, aux plus humbles de ses créatures, ses meilleurs dons. Voulant enseigner le peuple et régler sa vie, il lui a préparé une doctrine profonde et des lois sublimes. Va-t-il les lui imposer brutalement et les lui faire accepter sans preuves? Oh! non; car il respecte trop le peuple pour lui demander autre chose qu'une obéissance raisonnable. Et, parce que le peuple n'a

1. E. Renan.

ni le temps ni la capacité d'entendre une longue démonstration, qui gagne sa raison et la prépare à la foi, Dieu se résume, pour lui, dans la démonstration vigoureuse et concise du miracle, telle que je l'exposais tout à l'heure. Le miracle est donc, par excellence, la preuve populaire de la vérité. En parcourant, par le souvenir, tous les phénomènes merveilleux qui se sont produits dans le cours des siècles, je ne puis m'empêcher de me retourner vers Dieu et de lui dire : Merci pour le peuple !

Messieurs, cette popularité de la démonstration du miracle ne nuit aucunement à sa dignité. En s'abaissant vers le peuple et en se mettant à sa portée, Dieu reste debout en face des âmes supérieures, toujours maître, toujours commandant à la raison par le reflet de son autorité souveraine. Les doctes et les éclairés de ce monde n'ont plus rien à désirer, dès qu'il est manifestement prouvé que Dieu a parlé ; le miracle satisfait les plus légitimes exigences. Mais ce n'est pas tout : le miracle, en prouvant, par autorité, la divinité d'une religion, rend aux savants plus d'un service, qui leur épargne bien des hontes et bien des misères intellectuelles. N'ont-ils pas sali et défiguré jadis, par de monstrueuses erreurs, les vérités élémentaires que protège l'autorité du bon sens et de la conscience? Aujourd'hui, tous ceux qui

invoquent la liberté du mouvement intellectuel et des excursions sans règle dans le monde des idées, ne se déshonorent-ils pas par de lamentables contradictions? Le miracle prévient tous ces accidents funestes de l'esprit humain. Il condamne à l'avance toutes les investigations téméraires. Il rappelle à lui tous ceux qui s'égarent dans les profondeurs de la doctrine par des recherches trop avides. Il tranche les difficultés, il termine les discussions, il nous assure la tranquille et sereine possession de la vérité. Sa force universelle nous réunit dans une même foi et une même soumission à la même puissance.

J'ajoute un mot, pour clore ces considérations générales. Rigoureuse et universelle, la force démonstrative du miracle est encore perpétuelle; car le miracle persévère traditionnellement, ainsi que je vous l'ai fait comprendre dans une précédente conférence. Nous pouvons le voir, comme nous voyons tous les faits passés, et il suffit qu'il soit certain, pour qu'on puisse en tirer, jusqu'à la fin des siècles, le même argument victorieux.

Maintenant, ai-je tout à fait répondu aux deux questions que j'ai posées en commençant : Que démontrent les miracles? Comment les miracles démontrent-ils? Il me le semble, Messieurs; cependant, lorsque, des considérations générales, je passe

à l'examen particulier de ces faits merveilleux, que nous avons plus d'une fois appelés nos *miracles*, puisque l'histoire nous donne le droit de parler ainsi, je crois découvrir en eux une nouvelle puissance, et comme une manière de démontrer que je n'ai pas encore définie. Chacun des prodiges que la Providence divine a semés, à diverses époques, sur les pas de l'humanité, peut s'approprier ce que nous avons dit de la force démonstrative en général; mais tous les prodiges forment un ensemble admirable, grandiose, sublime, qu'il est impossible de laisser dans l'ombre, sans vous priver d'une des plus hautes preuves que vous puissiez invoquer à l'appui de votre foi. C'est tout un système de lumières groupées autour d'une idée centrale, et la faisant resplendir à tel point qu'il faut s'aveugler soi-même pour ne pas la voir; c'est tout un tourbillon de merveilles, disposé, avec une sagesse infinie, autour de l'axe même de l'ordre surnaturel et nous entraînant vers lui, jusqu'à ce que nous y soyons fixés par la foi. Jésus-Christ préparé, Jésus-Christ présent, Jésus-Christ continué dans sa doctrine et ses vertus, Jésus-Christ hier, aujourd'hui et dans tous les siècles, — *Christus heri, hodie et in sæcula :* voilà le but unique et suprême de tous les miracles réunis.

C'était pour le promettre, cet adorable Sauveur de

l'humanité déchue, que Dieu apparaissait à notre premier père dans les solitudes déshonorées de l'Eden. C'était pour sauver cette promesse des envahissements de la corruption générale que les cataractes du ciel engloutissaient la terre, n'épargnant que le juste, et que le langage de l'homme, devenu trop superbe, était confondu. Aux champs de la Chaldée, Dieu appelle un vieillard : c'est Abraham, son ami et son hôte; il le réjouit par des familiarités augustes, et fixe sous sa tente les espérances du genre humain. Il visite le sommeil de Jacob; il grandit, par des visions sublimes, ce père des tribus, afin que sorte, plus remarquée et plus respectée, de sa bouche vénérable, la fameuse prophétie qui commence à mieux rendre les desseins de Dieu et à mieux déterminer l'attente des siècles. Autour de cette prophétie, ce n'est pas assez d'une famille : il faut tout un peuple pour la garder. Sors de l'esclavage, ô Israël! il est temps, Moïse t'appelle; il a entendu, dans une mystérieuse flamme, *Celui qui est;* Celui qui est l'envoie vers son peuple. Voici des cris lamentables : c'est l'Égypte qui demande grâce sous les verges de Dieu. Voici des chants de triomphe : c'est Israël qui célèbre le passage de la mer Rouge et les funérailles immenses de ses ennemis. Conduit miraculeusement, nourri miraculeusement, châtié miraculeuse-

ment, constitué miraculeusement, il s'établit, enfin, dans la terre promise; mais c'est le grand Promis qui en prend possession en sa personne; là sera son berceau, là sera sa demeure, là sera son gibet, là sera sa tombe. Des hommes arrivent, de distance en distance, qui racontent ces choses de l'avenir, comme s'ils les voyaient déjà, et qui en donnent pour preuve, avec la sainteté de leur vie, les prodiges qu'ils opèrent. Jours tristes de la captivité, jours bénis de la délivrance, vous serez encore féconds et en oracles et en merveilles, les merveilles escortant toujours les oracles et leur faisant la conduite jusqu'au jour où les temps sont remplis, jusqu'au jour où la rosée céleste tombe des cieux, jusqu'au jour où les nuées pleuvent le juste, jusqu'au jour où les anges chantent ce sacré cantique, que nous répéterons bientôt avec eux : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

Voici une bonne nouvelle : un petit enfant nous est né. Est-ce bien lui, mon Dieu, que les patriarches attendaient, l'espoir des nations, le Promis de Dieu? Lui ! ce pauvre petit qui va mourir de froid sur la paille, si sa mère ne le réchauffe contre son sein. Laissez le grandir : les miracles attesteront sa présence, comme ils annonçaient son arrivée. Une

vertu merveilleuse sort de sa personne, et guérit tous les maux qu'il touche ; sa parole commande aux éléments et à la mort même; son supplice attriste la nature, son dernier soupir l'ébranle jusqu'en ses fondements. La haine qui veille autour de son tombeau, la pierre immense qui pèse sur sa dépouille inanimée, n'ont pas la force de les retenir dans l'ignominie qu'on lui avait préparée : il se lève; c'est bien lui! le Christ est ressuscité, *Surrexit Christus*. Le Christ ressuscité ne meurt plus, la mort n'a plus sur lui d'empire; mais ce qui vit, vit à Dieu : *Christus resurgens jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur; quod enim vivit, vivit Deo* [1].

Il vit à Dieu, Messieurs; mais il se perpétue ici-bas, jusqu'à la fin des siècles, par sa doctrine, ses vertus, ses institutions. Où est-il? à quoi le monde pourra-t-il le reconnaître? toujours aux mêmes signes. Les apôtres et les saints ont hérité de son pouvoir sur la nature, uniquement pour nous faire voir la vertu de son nom et conquérir le droit de nous parler de lui. Je ne vous arrêterai pas par une énumération fastidieuse de prodiges, qui ne sont que la répétition de ce qui s'est accompli depuis le commencement du monde; je me contente de rappeler ce fait qu'on

1. Rom., cap. VI, 9.

rencontre à chaque page de l'histoire : c'est que les miracles, partout, ont accompagné la croix. Une croix et des miracles, c'était la prédication des apôtres. Une croix et des miracles, la prédication de ceux qu'ils ont envoyés dans notre patrie. Une croix et des miracles, la prédication d'Augustin, de Boniface, d'Hyacinthe, de Louis Bertrand, de François Xavier. La croix, le crucifié, Jésus-Christ vrai Fils de Dieu : voilà donc, Messieurs, l'axe du monde surnaturel. Autour de lui se pressent tous les oracles, ainsi que nous l'avons vu ; mais, en même temps, pour achever la plus vaste et la plus imposante des démonstrations, autour de lui s'agitent toutes les merveilles qui se sont opérées depuis l'origine des siècles. Est-ce que vous ne vous laisserez pas emporter par ce tourbillon providentiel, qui doit vous amener auprès du Christ ? Est-ce que vous ne vous jetterez pas dans ses bras ? Est-ce que vous ne lui direz pas : Mon Maître ! mon Dieu !

J'avais raison de dire que, en considérant l'ensemble de nos miracles, on y découvrait une nouvelle puissance et une manière de démontrer d'un genre propre, *sui generis*, comme dit l'École, et qu'il est difficile de définir autrement qu'en empruntant à l'Écriture des expressions qu'elle applique à d'autres sujets : *Ut castrorum acies ordinata;* nos miracles

prouvent comme une armée rangée en bataille. Il est impossible, en les voyant groupés, dans un si bel ordre, autour de l'axe même d'une religion, autour de Jésus-Christ préparé, présent et continué, d'échapper à ces conclusions définitives : donc, Jésus-Christ est Dieu, donc, le christianisme est divin, donc, la foi en Jésus-Christ et en sa doctrine est un hommage raisonnable de notre âme; donc, quiconque est instruit des prodiges que Dieu a opérés, et n'a pas la foi, bien loin de sauver l'honneur de sa raison, lui fait une mortelle injure.

Quelles conclusions, Messieurs! comment ne serions-nous pas heureux de les avoir obtenues, après les avoir si laborieusement cherchées! Je voudrais vous laisser sous leur impression salutaire; mais il faut faire face à l'ennemi qui nous les dispute : aidez-moi quelque temps encore, je vous prie, de votre bienveillante attention.

II

— Toutes les religions ont des miracles; donc, de deux choses l'une : ou bien toutes les religions sont vraies et bonnes, ou le miracle est une force inerte, quant à la démonstration de la vérité.

Telle est, Messieurs, la première objection des en-

nemis du merveilleux, contre sa puissance démonstrative. Si vous admettez que j'aie prouvé suffisamment la possibilité et l'existence des miracles divins, je puis nier d'emblée cette proposition : — Toutes les religions ont des miracles; car elle devient absurde au premier chef, pour peu que l'on examine de près et que l'on compare entre elles les diverses croyances et institutions qui revendiquent l'honneur d'une attestation divine. Si les religions n'étaient que des procédés conduisant au vrai absolu, caché dans les ombres de la mort, des cercles concentriques se rapprochant plus ou moins du point central où se tient l'infini, nous pourrions considérer les miracles comme des encouragements donnés par Dieu à nos efforts et à nos labeurs. Mais il ne peut pas être que la vérité absolue nous soit cachée, jusqu'à ce que nous ayons passé par les ombres de la mort. Il ne peut pas être que Dieu prive notre intelligence ici-bas de son objet connaturel, qui est le vrai : ce serait une injure faite à notre première et plus légitime tendance ; ce serait une mutilation atroce, dont ne peut se rendre coupable Celui qui ne nous a créés que pour nous remplir de ses bienfaits. Que l'homme se mutile lui-même, cela se conçoit : il est libre d'abuser des dons de Dieu; mais que Dieu nous mutile, jamais !

Donc, les religions ne peuvent pas être considérées comme de purs et simples procédés conduisant au vrai : cette fiction est contre nature. Aussi, Messieurs, toute religion affirme-t-elle une doctrine, et la pose-t-elle, au nom de Dieu, comme la vérité. En considérant l'ensemble des diverses religions, il n'est pas difficile de se convaincre qu'il y a, entre les doctrines affirmées, des contradictions flagrantes : par conséquent l'être et le non-être, par conséquent l'absurde. D'où il résulterait que, si toutes les religions avaient des miracles, Dieu serait le patron de l'absurde... ; c'est impossible. Je disais donc bien, tout à l'heure : si j'ai suffisamment prouvé la possibilité et l'existence des miracles divins, je puis nier d'emblée cette proposition : — Toutes les religions ont des miracles, — et lui substituer celle-ci : — Une seule religion a des miracles ; les autres n'ont que des prestiges, facilement réduits à leur juste valeur, si nous leur appliquons les principes que nous avons établis, à propos de la constatation et du discernement des faits merveilleux. Que dis-je, Messieurs ? Il n'est pas même nécessaire, à la rigueur, de recourir à ces principes. Les vrais miracles ayant prouvé la vérité d'une doctrine, la justice d'une loi, la divinité d'une religion, toute doctrine, toute loi, toute religion opposante, reçoit immédiatement sa *sentence* ;

et, y eût-il des miracles par milliers, il faudrait les repousser comme des séductions d'une puissance ennemie du vrai, du juste et du divin. C'est ici le lieu d'appliquer ces paroles de Moïse : « S'il s'élève parmi vous un faux prophète, s'il fait quelque miracle ou prodige, et puis qu'il vous dise : Allons et suivons la loi des dieux étrangers; n'écoutez pas ce songeur [1]. » Et ces autres paroles de saint Paul : « Si un ange du ciel vous prêchait un autre Évangile que le mien, qu'il soit anathème : *Licet... Angelus de cœlo evangelizet vobis præterquam quod evangelizaverimus vobis, anathema sit* [2]. » Direz-vous que nous jugeons la doctrine par les miracles, et les miracles par la doctrine, et qu'ainsi nous tournons dans un cercle vicieux? Aucunement, Messieurs. Il y aurait cercle vicieux, si nous disions que la vérité de nos miracles prouve la fausseté des religions qui sont opposées à la nôtre, et la fausseté des religions opposées à la nôtre, la vérité des miracles chrétiens. Mais il n'en est pas ainsi; nous disons : L'authenticité, la certitude, la divinité manifeste des miracles chré-

1. Si surrexerit in medio tui Prophetes : et prædixerit signum atque portentum et dixerit tibi : Eamus et sequamur deos alienos quos ignoras, et serviamus eis : non audies verba illius prophetæ aut somniatoris. (Deut., cap. XIII, 1, 2, 3.)

2. Galat., cap. I, 8.

tiens, prouvent la vérité de notre religion; donc, la vérité ne pouvant pas se combattre, toute religion opposée à la nôtre est une religion fausse, et toute merveille produite à l'appui de cette religion est d'une nature et d'une origine suspectes. C'est ainsi que la force démonstrative des miracles concourt, en dernière analyse, à leur discernement.

— Mais, si la fonction des miracles est de démontrer la vérité, pourquoi des miracles futiles? Pourquoi des faits étranges et d'origine divine, qui éveillent l'attention sans produire aucun résultat sérieux? C'est de la puissance perdue; ce jeu bizarre est indigne de Dieu et compromet les conclusions qu'on veut obtenir de merveilles plus éclatantes.

Messieurs, cette objection tient à un renversement d'optique; elle suppose que, au lieu de regarder les miracles par le haut, on les regarde par le bas, ce qui est une faute grossière. Comme les lignes d'un tableau doivent être vues dans leur jour, leur ordre et de leur point de perspective, ainsi en est-il des miracles. Ce n'est pas des plus petites merveilles qu'il faut aller aux plus grandes, c'est des plus grandes qu'il faut aller aux plus petites. Après avoir constaté la nature, l'origine, le but des plus éclatants prodiges, on se convainc aisément de ce fait : que tous les vrais miracles ont leur utilité, et que, si

nous ne la voyons pas du premier coup d'œil de lesprit, c'est que nous manquons de pénétration. De là cette conclusion bien simple : qu'il faut suspendre son jugement. Mais telle n'est pas la conduite des adversaires du merveilleux, parce qu'ils manquent de modestie, et que, toujours avides de trouver en défaut la démonstration des vérités qui les gênent, ils se laissent aller à une précipitation indiscrète. Encore n'aboutissent-ils à aucune difficulté sérieuse : car quels sont les miracles futiles qu'ils reprochent à Dieu? Des tableaux qui remuent les yeux, des scènes plus que naïves, où les animaux jouent des rôles impossibles : Jonas avalé par une baleine et vomi sur le rivage au bout de trois jours; l'ânesse de Balaam parlant à son maître, et une foule d'autres choses qu'il est inutile de citer, et plus inutile encore de discuter. Or, Messieurs, que Dieu puisse se servir d'un miracle afin de réveiller la foi d'un peuple et même d'un homme, ou de confondre leur incrédulité, cela est incontestable, et tel est le but des miracles que l'on accuse de futilité. Pour ne parler que de l'ânesse de Balaam, cette pauvre bête me paraît avoir donné à son maître la plus rude leçon qu'un homme ait jamais reçue. Elle lui a appris, entre autres choses, que celui qui résiste à la voix de sa conscience, à la volonté divine, et

s'abandonne à ses passions, quelles qu'elles soient, arrive à un tel degré d'abaissement que les bêtes elles-mêmes sont plus dignes que lui de voir les choses de Dieu. Elle m'apprend, à moi, que si, à l'heure qu'il est, les bêtes parlaient, bien des philosophes qui croient voir clair, et que la passion aveugle, seraient confondus, ce qui ne serait pas si futile. Ne calomnions donc point, Messieurs, les miracles dont le but nous échappe; mais, à la vue des grands prodiges dont la fonction est évidente, adorons les desseins cachés de Dieu, dans les naïves merveilles qui offensent notre fausse délicatesse.

— Dieu démontre donc par le miracle, voilà qui est clair. Mais, disent nos adversaires, ne vous exagérez-vous pas la force de cette démonstration? Vous avez dit qu'elle était rigoureuse et universelle : voyez quel démenti vous donne l'histoire! Sans parler des tergiversations des Israélites, gens ignorants et grossiers, combien d'hommes graves ont résisté à la force démonstrative des miracles! Les scribes, les pharisiens, les princes des prêtres, se sont laissé si peu convaincre par les prodiges du Christ, qu'ils l'ont accusé et mis à mort; le peuple lui-même a trempé dans ce forfait. Où donc est la rigueur et l'universalité de cette démonstration dont vous parlez?

Messieurs, il y a ici un malentendu. Quand nous

disons que la force démonstrative du miracle est rigoureuse, nous ne disons pas qu'elle obtient toujours son effet; quand nous disons qu'elle est universelle, nous ne disons pas que tout le monde l'accepte. Le miracle est une démonstration rigoureuse et universelle, mais ce n'est pas une démonstration nécessitante. Dieu nous éclaire, mais il ne nous brutalise pas; en demandant notre foi, il respecte notre liberté. L'homme demeure donc tout entier en face des prodiges, avec ses préjugés, ses faiblesses, ses dépendances, ses frayeurs et surtout ses passions. S'il n'est pas convaincu, n'en accusez que lui et non les preuves qu'on lui donne. Les païens ont résisté : mais leur vie facile et toute à la volupté les retenait captifs. Les Juifs ont résisté : mais ils étaient aveuglés par le préjugé d'un Messie conquérant et maître de la terre; ils subissaient la domination jalouse du sacerdoce, dont le pouvoir et la haine leur causaient de mortelles frayeurs. Les scribes, les pharisiens, les princes des prêtres, ont résisté : mais leur orgueil, plus fort que l'évidence, leur faisait craindre la perte du prestige et de l'influence dont ils abusaient. Le plus grand nombre a résisté : mais le plus grand nombre a obéi à la voix de la passion. Mettez ce plus grand nombre, qui n'est pas convaincu, en face du petit nombre qui

s'est laissé convaincre; que s'ensuit-il? Plus que jamais, que la démonstration du miracle est rigoureuse, puisqu'elle donne au petit nombre la force d'affronter le grand nombre, malgré la triple persécution du mépris, de la haine et du glaive.

Ah! Messieurs, où en serions-nous, si nous jugions la valeur des preuves à l'effet qu'elles produisent? Ne savez-vous pas que, chaque jour, des millions de lecteurs se laissent prendre aux niaiseries des feuilles publiques, et des in-octavo que met au monde l'intempérante paternité de nos sophistes! Il n'est pire sourd que qui ne veut pas entendre, et jamais je n'ai été mieux convaincu de la justesse de ce proverbe que lorsqu'il s'est agi de démontrer les vérités religieuses. Un jour, un esprit fort conversait avec moi. Comme il avait admis certains principes, je l'amenai à reconnaître une contradiction dans sa conduite et lui dis le plus poliment du monde : — Mon ami, vous n'êtes pas logique. — Eh! répliqua-t-il, je me moque bien de votre logique! — Je l'avoue, tous les arguments que j'avais pris tant de peine à entasser sur sa tête croulèrent devant celui-là, et ce beau raisonneur put se flatter, à mon silence, de m'avoir vaincu, et ma cause avec moi.

Je conclus, Messieurs : La force d'une preuve ne

dépend pas de son effet. Lors même que, par impossible, les miracles n'auraient obtenu aucun résultat, ils n'en resteraient pas moins une des plus grandes preuves dont Dieu puisse se servir, pour convaincre l'humanité.

— Eh bien! s'il en est ainsi, pourquoi Dieu s'arrête-t-il? pourquoi plus de miracles? N'avons-nous pas besoin d'être convaincus, comme les générations qui nous ont précédés? Voilà, Messieurs, notre dernière difficulté.

Qu'il n'y ait plus de miracles, c'est ce que je me permets de nier, car chaque jour l'Église en constate. Il n'y a pas longtemps, un homme humble et caché au monde par sa position, un simple curé de campagne, attirait dans sa paroisse toute la France catholique, et renvoyait un grand nombre de ceux qui avaient pu entendre sa parole, recevoir sa bénédiction, toucher le bord de son vêtement, participer à ses prières, guéris de longues et douloureuses infirmités [1]. Une vertu sortait de lui, comme de la personne du Sauveur, et, aujourd'hui encore, une vertu sort de son tombeau. Et ce n'est pas le seul thaumaturge de notre siècle : grâce à Dieu, la race des saints n'est pas éteinte; mais la race des impies

1. Voyez *Vie du curé d'Ars*.

et des incrédules ne s'occupe guère de la chercher.

Toutefois, quand il serait vrai que la source des prodiges fût épuisée, en avons-nous encore besoin? Non, Messieurs. A chaque siècle, Dieu réserve la démonstration qui lui convient. La période de notre formation religieuse est achevée depuis longtemps, et, pour cette période seulement, les miracles étaient nécessaires; car, selon la gracieuse comparaison de saint Augustin, « c'est lorsqu'on plante de jeunes arbres qu'il faut les arroser, jusqu'à ce que leurs vigoureuses racines se soient étendues en terre et les aient affermis. » Le christianisme était jeune; Dieu le plantait sur un sol desséché, depuis longtemps, par les ardeurs maudites des passions : voilà pourquoi cette pluie de merveilles, qui rendirent illustres les premiers âges de la foi. Maintenant les racines sont prises; le tronc inébranlable étend, sur le monde entier, sa forte ramure. La lumière suffit, afin qu'on puisse voir, dans la majesté de ses proportions, cet arbre gigantesque. Regardez-le bien, Messieurs, et voyez écrit sur son tronc, sur ses branches, sur ses feuilles : unité, perpétuité, universalité!

Unité, perpétuité, universalité... : le christianisme promettait tout cela, en entrant dans le monde, mais il n'avait encore aucun de ces caractères merveilleux : ne fallait-il pas que Dieu y suppléât par des

prodiges? Le but de ces prodiges est atteint, n'en demandez plus. « Les choses elles-mêmes crient et montrent le Seigneur, dit saint Jean Chrysostome : *Res ipsæ clamant et ostendunt Dominum* [1]. » La religion établie, le monde converti, Jésus-Christ debout depuis dix-huit siècles, toutes les prophéties accomplies en sa personne et en son œuvre, et autour de lui, rangés comme une armée, tous les miracles du passé, n'est-ce pas une assez belle démonstration? Que voulez-vous de plus?

Vous demandez des miracles. Ce n'est pas la démonstration qui convient à notre siècle. Le christianisme étant formé et plus fortement établi qu'aucune société, il suffit qu'il agisse, c'est-à-dire qu'il mette en évidence, par ses œuvres, les vertus dont il a reçu le germe. Ces vertus sont assez étonnantes, par elles-mêmes, pour faire impression sur nos âmes, mieux cultivées et plus sensibles aux manifestations de l'infini, dans la beauté morale; et, si l'on considère l'ordre de la Providence et le naturel développement des choses, il semble que Dieu les ait destinées à remplacer, auprès de nous, les prodiges des premiers temps. Il en est une, surtout, qui remplit le monde de son éclat et plus encore de ses

1. *Expos. in psal.* CXLII, n° 5.

bienfaits, une qui ressort chaque jour, plus vive et plus pure, du sein de l'égoïsme qui déshonore notre société : vous l'avez nommée, c'est la charité. Quelle force! quelle puissance! quelle vertu créatrice! Qui racontera ce qu'elle a fait sous nos yeux, depuis vingt ans seulement? Philosophes, incrédules, faux savants, voilà le miracle que vous demandez.

Eh bien! cette divine charité, qui devrait vous servir de démonstration, vous touche-t-elle? vous convainc-t-elle? Ah! laissez-moi dire votre crime. Autrefois, les scribes, les pharisiens, les docteurs, les princes des prêtres, voyant que Lazare ressuscité devenait une preuve trop forte de la divinité du Sauveur, résolurent entre eux de le faire mourir. Ainsi avez-vous résolu à l'égard de la charité. Elle allait, tranquille, visiter la misère du pauvre, s'asseoir au chevet du malade, porter partout des secours, des consolations, avec les paroles de l'éternité; et vous l'avez lâchement calomniée, lâchement dénoncée et lâchement livrée à des rigueurs que je ne qualifie pas. Elle avait formé un bataillon sacré de jeunes hommes. Ces pauvres enfants, sans y être forcés par une loi impérieuse et sévère, sans y être entraînés par les perspectives de la gloire, ont couru à la mort, parce qu'ils croyaient sauver un roi malheureux, un pontife persécuté; et vous avez ri sur leur

sang répandu, vous avez sifflé leurs funérailles, vous avez voulu salir et déshonorer leur mémoire! Et c'est vous qui demandez à Dieu des miracles? Mais ne dites donc pas cela : vous trouveriez moyen d'en rire, de les siffler, de les salir, de les déshonorer aussi.

Philosophes, incrédules, faux savants, écoutez un de vos pères. « Je ne voudrais pour rien au monde, dit Jean-Jacques, être témoin d'un miracle; car que sais-je ce qui en pourrait arriver? Au lieu de me rendre crédule, j'aurais grand'peur qu'il me rendît fou [1]. » Je ne sais pas si un miracle vous rendrait fous; mais, au moins, je suis sûr qu'il vous rendrait plus haineux. C'est pourquoi je demande à Dieu qu'il retienne la force de son bras. Ses manifestations vous nuiraient; et elles n'ajouteraient rien à cette profonde conviction qui nous fait dire, lorsque nous considérons le résultat final de tous les prodiges : Le doigt de Dieu est là, *Digitus Dei est hic.*

1. *Lettre de la Montagne.*

VINGT-SEPTIÈME CONFERENCE

DE LA NÉCESSITÉ HISTORIQUE DES MIRACLES POUR EXPLIQUER L'EXISTENCE DU PEUPLE JUIF

Messieurs,

Il était indispensable de bien éclairer et de solidement établir cette proposition : — Les miracles sont des faits historiques, — afin d'en obtenir une preuve éclatante des interventions multipliées de Dieu, et de la vérité des enseignements qu'il a rendus publics, par la bouche de ses représentants. Dans cette œuvre, je ne crois pas avoir épargné ma peine ; si la force de mes démonstrations s'élève à la hauteur de ma bonne volonté et de l'ardent désir que j'ai de vous être utile, vous devez être convaincus, et je puis être satisfait.

Toutefois, je ne me crois pas encore quitte envers vous. La question des miracles se présente sous un nouvel aspect, qui sollicite une nouvelle étude. Au

lieu d'opérer directement sur le merveilleux lui-même, nous pouvons considérer les phénomènes généraux de l'histoire, qui en dépendent, et conclure, de ces phénomènes, à la force divine qui nous les explique; c'est-à-dire, nous pouvons, par une hypothèse hardie, supprimer tous les raisonnements qui ont occupé notre esprit, quand il s'est agi de prouver l'existence des faits miraculeux, et, suivant une autre route, arriver à construire cette proposition qui dissipe tous les doutes, renverse toutes les difficultés, affermit les convictions chancelantes : le miracle est entré si intimement dans la trame religieuse de l'histoire humaine, qu'il est impossible de nier son existence, sans faire de cette histoire même, ou le plus profond des mystères, ou la plus bizarre des contradictions, ou le plus grand des prodiges.

Plus clairement : nécessité historique des miracles, pour expliquer l'existence du peuple juif; nécessité historique des miracles, pour expliquer l'influence et l'attitude de Jésus-Christ; nécessité historique des miracles, pour expliquer l'œuvre des apôtres. Telles sont, Messieurs, les propositions qu'il me reste à développer; je m'occuperai aujourd'hui de la première.

Il y a trois choses à considérer, dans l'histoire

d'un peuple : les idées, les événements, les personnages : les idées, qui nous révèlent son esprit ; les événements, qui nous révèlent sa formation et sa vie; les personnages, qui nous révèlent son caractère propre. Considérons ces trois choses dans le peuple juif, et voyons combien il l'emporte sur les nations antiques dont le souvenir nous a été transmis, et quelles conclusions nous devons tirer de cette supériorité.

I

Au sommet des idées, il en est une qui nous donne mieux que toutes les autres, la mesure de l'esprit d'un peuple : c'est l'idée qu'il se fait de Dieu. Dieu étant le premier, le plus pur, le plus sublime des êtres, doit être représenté, dans l'esprit humain, par la première, la plus pure, la plus sublime des idées, et, de cette idée, les autres doivent dépendre, comme, dans l'ordre des êtres, tous dépendent de Dieu. Or, Messieurs, s'il est une chose remarquable chez le peuple juif, c'est l'idée qu'il se fait de Dieu, c'est son incomparable théologie. Dieu, pour lui, ne se rapetisse point à la mesure des faiblesses et des passions de l'humanité, mais il se tient à une

distance infinie de toutes les perfections que l'intelligence peut concevoir, par le moyen des représentations créées.

Dieu, c'est *Ehyé*, l'Être des êtres; celui qui n'emprunte à personne le principe de son existence, mais qui le prend dans sa propre nature. Tout en lui est être. Il n'y a rien qu'on puisse ajouter ou retrancher, ne serait-ce que par la pensée. Il s'est défini lui-même en ces admirables paroles : — Je suis celui qui suis, *Ego sum qui sum*.

Dieu, c'est *Jéhovah*, l'Être éternel. Il résume en son nom toutes les phases de la durée : le passé, le présent, l'avenir. Comme son nom ne se divise pas, de même son existence; il voit tout passer, sans entrer dans la succession des mouvements qui emportent les natures inférieures. Le ciel et la terre s'en vont, le manteau royal sous lequel il nous cache sa gloire s'use à chaque instant : mais lui reste le même; ses années sont sans déclin, parce qu'elles sont sans jours. *Omnes sicut vestimentum veterascent; tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient*[1].

Dieu, c'est *Hélion*, le Très-Haut. Aucune gloire ne se peut mesurer avec la sienne; les plus éclatantes merveilles languissent devant lui : on ne peut rien

1. Ps. CI.

lui comparer, que par un mensonge sacrilège.

Dieu, c'est *Schaddaï*, le Tout-Puissant. Point de bornes à sa force infinie. Il peut tout détruire, comme il a pu tout faire : un mot de sa bouche adorable a produit tous les êtres, un mot peut les repousser dans le néant.

Dieu, c'est *Adonaï*, le Seigneur. Sa volonté sainte est la règle suprême à laquelle tout doit se soumettre; c'est la raison dernière de tous les mouvements qui agitent le monde physique et le monde moral. Il n'y a pas de petits ni de grands, quand il parle; car il est le Maître des maîtres : *Dominus dominantium.*

Dieu, c'est le saint, le vrai, le juste, le miséricordieux. Sa bonté surpasse nos misères infinies. Il est le père de l'orphelin, le refuge du pauvre, le soutien de l'opprimé, le bouclier du juste, le vengeur du crime, le pasteur des peuples, la providence universelle. Son nom est admirable, sa gloire est incommunicable, ses perfections sont inénarrables. Dieu, enfin, c'est l'Unique; tous ceux que les nations appellent dieux sont des vanités, des ouvrages d'hommes, des monstres condamnés à l'ignominie et à la destruction.

Telle est, Messieurs, l'idée que le peuple juif s'est faite de Dieu. Vous comprenez tout de suite que le culte s'élève, en proportion de cette idée. Ce Dieu si

grand, il ne faut adorer que lui; ce Dieu si bon, il faut l'aimer de tout son esprit, de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces; ce Dieu si saint, il faut le respecter jusque dans son nom; ce Dieu si maître, il faut consacrer à son service une partie de sa vie. Mort à l'idolâtre, mort à l'impie, mort au blasphémateur, mort au profanateur du sabbat! A Dieu la place d'honneur au milieu d'Israël, à Dieu toute une tribu, pour le service de son temple saint, à Dieu l'offrande du meilleur des biens de l'homme, à Dieu les plus sublimes cantiques qu'ait jamais pu produire le génie des poëtes. Le temple sera vide : car il ne faut pas que les images, bien que bonnes et saintes, se mêlent, dans l'esprit du peuple, à l'idée pure qu'il doit se former de Celui qui est : il ne faut pas que des représentations, même innocentes, le sollicitent et le fassent pencher vers l'idolâtrie. Les sacrifices seront pleins de significations mystérieuses : ici, la victime sera dévorée tout entière par les flammes, afin de mieux figurer la souveraine dépendance de l'homme; là, elle sera partagée entre le prêtre et le peuple, afin que s'établisse une communion de pieuses pensées, qui les emportent vers le même Dieu. Couchés sur l'autel, les animaux offerts, selon leur nature, leur nombre, leur position, deviendront un langage typique, par lequel se

fera la confession des misères et des fautes que l'on veut purifier. Afin de mieux faire comprendre les saintes exigences de la majesté de Dieu, mille cérémonies rappelleront à l'homme que toujours quelques souillures se cachent, soit dans son âme, soit dans son corps, et le rendent indigne de se tenir devant la face du Très-Haut. Mais, en multipliant les rites, il aura soin d'éviter les pratiques superstitieuses, qui le mettent en puissance des mauvais esprits.

Voilà quel est Dieu et quel est son culte, dans l'idée du peuple juif. Que pense-t-il de la nature? La nature, après qu'il s'est élevé ainsi jusqu'à la cause suprême, ne peut plus être pour lui ni un mystère, ni un piège, ni un scandale. Il la pénètre d'un clair regard, il en voit l'origine et la destination. Tous les êtres sont sortis des mains libérales de Celui qu'il adore. Les substances, les formes, les forces, les mouvements, la vie, tout procède de lui; mais tout est hors de lui, bien qu'il soit en tout. Chaque créature porte l'empreinte lointaine de ses perfections, et toutes les créatures ensemble forment un poëme en action, qui raconte sa gloire et sa bonté. Bénir Dieu et le faire bénir, telle est la première destination de la nature; et puis servir l'homme, car tout a été mis à ses pieds. Toutefois,

il ne doit pas régner en tyran : maître des créatures, il faut qu'il en règle l'usage; aussi les petits des oiseaux, les animaux sans défense, la terre elle-même, auront droit au respect de leur seigneur, et seront protégés par des lois contre ses caprices et ses trop grandes avidités.

L'homme est maître de la nature : mais il ne faut pas qu'il s'évanouisse dans sa propre grandeur. C'est vrai que Dieu a pris la peine de façonner son corps de ses mains très-saintes, qu'il a soufflé sur lui l'esprit de vie : une âme, merveilleuse ressemblance de l'esprit simple, intelligent, libre, immortel, dont elle est la fille, une âme portant éternellement l'empreinte de la face lumineuse de Dieu : *Signatum est super nos lumen vultus tui Domine* [1]. C'est à peine, enfin, si l'homme « a été fait plus petit que les anges ». Mais, « en le couronnant de gloire et d'honneur [2] », Dieu l'a sacré prêtre des créatures infirmes qui rampent à ses pieds et des mondes inintelligents qui se meuvent sur sa tête; il n'est si grand que pour mieux saisir la nature dans ses embrassements, et l'offrir, par la prière, à Celui qui en est le premier et souverain Maître. Comme il ne doit point s'enfler de sa grandeur, il ne doit point non plus l'oublier

1. Ps. IV.
2. Ps. VIII.

en se laissant séduire par les charmes équivoques de la beauté créée et les plaisirs trompeurs que l'on trouve dans les biens d'ici-bas. La terre n'est pas une patrie, c'est un lieu de passage. Dieu seul est la demeure immatérielle et permanente, où se repose l'âme fatiguée des luttes de la vie : *In pace in idipsum, dormiam et requiescam* [1]. Dieu seul est la source inépuisable, où l'homme s'abreuve et s'enivre de délices infinies : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, et torrente voluptatis tuæ potabis eos* [2]. Dieu seul est la récompense surabondante de toutes les vertus et de tous les travaux : *Ego ero merces tua magna nimis* [3].

Quelles idées, Messieurs, quelle élévation d'esprit! La famille et la société en reçoivent, nécessairement, une influence salutaire. La famille, c'est une réunion sacrée d'êtres que Dieu a bénis. Le père y représente la providence, la mère y exerce les doux offices de l'amour, l'enfant en est l'espoir. Le père et la mère doivent y être révérés, comme les images de Dieu. La femme y est inférieure à l'homme; mais, pour qu'elle ne soit pas victime des brutalités de sa force et de l'inconstance de son cœur, la loi

1. Ps. IV.
2. Ps. XXXV.
3. Gen., cap. XV, 1.

entoure sa faiblesse d'une robuste protection : elle punit de mort les infidélités honteuses qui déshonorent le lit conjugal. L'enfant sera châtié, s'il est indocile et pervers, mais jamais livré, sans défense, à la merci des colères paternelles. Le serviteur et l'esclave doivent trouver, dans les bons traitements et la douceur du gouvernement domestique, une compensation à l'humiliation de leur état et de leurs fonctions. L'ordre, la paix, la joie, le bonheur, tels sont les avantages que la législation judaïque s'efforce de procurer à la famille, afin que, par la force même des choses, ces avantages passent à la société.

Respect de l'autorité, égalité civile, amour du prochain, mutualité des bons offices, équilibre de la propriété, modération dans la vengeance, quand elle est devenue nécessaire à l'intérêt public : telles sont les bases de la société judaïque. L'autorité temporelle vient de Dieu; mais elle ne doit pas se substituer à lui. Ses ambitions sont contenues par une autorité plus pure, plus grande et plus forte, l'autorité spirituelle, qui la menace et la maudit, s'il est besoin. Jamais les enfants d'Israël ne s'aviliront devant elle, par les lâchetés d'une adoration sacrilège; il faut que Tacite puisse dire un jour, à leur louange, qu'ils n'ont pas, comme les autres peuples, flatté les

rois et honoré les Césars, par la prostitution d'un culte qui n'est dû qu'à Dieu : *Non regibus hæc adulatio, non Cæsaribus honor*. Point de noblesse, point de roture; point de patriciens, point de plébéiens : mais tous peuvent revendiquer, avec la même fierté, le titre de fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, l'unique d'où dérive pour tous une commune illustration. S'aimer comme des frères, s'assister dans le besoin par des prêts désintéressés, secourir le pauvre, prendre en pitié la veuve et l'orphelin, avoir soin d'oublier pour eux, dans les sillons, les meilleurs épis d'un champ moissonné, sur les ceps, les meilleures grappes d'une vigne cueillie : c'est à quoi s'appliqueront les enfants de Dieu. Ils ne sont ici-bas que les locataires du Seigneur : voilà pourquoi ils ne pourront jamais aliéner la propriété; aux années jubilaires, les maisons et les terres rentreront dans la possession de ceux qu'un accident avait obligés de s'en dessaisir; les dettes seront remises et les serviteurs délivrés. Ainsi, point de richesses scandaleuses et oppressives, point de misères honteuses et sans espoir, point de ces contrastes hideux qui déshonorent une nation; mais le mouvement tranquille de la propriété, reprenant, à des époques réglées, son équilibre. La vie de l'homme est une chose sacrée : afin de le mieux faire comprendre,

l'animal homicide lui-même sera mis à mort. Tout meurtrier demeurera sans asile, et chaque famille aura son vengeur. Cependant le coupable ne sera puni que s'il est convaincu, et tout citoyen pourra, en étendant la main sur sa tête et en disant : — Je suis innocent du sang de cet homme, — le prendre sous sa protection, jusqu'à ce que son crime soit prouvé. Les ennemis eux-mêmes ne seront pas abandonnés aux fureurs aveugles des soldats triomphants : leurs femmes seront respectées; les massacres, les pillages, la destruction, s'arrêteront là où ils deviennent inutiles et injustes. Un voile funèbre s'étendra sur la victoire, et, afin de montrer au peuple combien la guerre est une douloureuse, terrible et funeste nécessité, les armées n'auront point les honneurs du triomphe, mais chaque soldat se purifiera du sang que son épée a répandu.

Est-ce assez de garanties pour la société? Non, Messieurs; la loi, maîtresse des cœurs, descend jusqu'en leurs plus intimes profondeurs; elle y réprime et y condamne toutes les haines secrètes, toutes les pensées de vengeance, tous les désirs impurs, toutes les convoitises qui s'égarent sur le bien d'autrui. Et cette loi sainte ne demeure pas, comme ailleurs, entre les mains d'une famille sacrée ou d'une caste nobiliaire; mais toutes les familles en doivent

posséder un exemplaire. Aux jours des grandes solennités, lecture en est faite au peuple, afin que, sortant de la bouche vénérée des prêtres, elle entre plus avant dans sa mémoire et dans sa conscience.

Encore quelques mots, qui achèvent de vous faire connaître les idées du peuple juif, et de vous révéler son esprit. Ce peuple si éclairé sur Dieu, la nature, l'homme, la famille, la société, il connaît l'histoire du monde, l'origine du mal; il sait son avenir. De son sang naîtra Celui que l'humanité tout entière attend comme un libérateur. Chaque jour, la physionomie de cet être mystérieux devient pour lui plus nette et plus précise; sa tribu, sa famille, sa nature, son nom, ses vertus, ses travaux, ses douleurs, sa mort, sa puissance, son triomphe, son règne, tout s'éclaire à mesure que le temps s'avance. Plus de trois cents ans avant que l'heure bénie de la rédemption ait sonné, le peuple juif sait à quoi s'en tenir sur les siècles futurs.

Encore une fois, Messieurs, que de grandeur! que de sublimité! Est-ce un petit peuple que celui qui possède de telles idées? Et voyez-en, je vous prie, le couronnement, la consommation, dans leur majestueuse immutabilité. La nation est inconstante; mais, malgré ses nombreuses défaillances, elle retourne sans cesse à son Dieu, à sa loi, à ses espéran-

ces. Des hommes de génie surviennent, dont les saints et admirables écrits sont reçus avec un pieux respect, par les rois, les prêtres et le peuple; mais ils ne changent rien à l'ordre établi : il poursuit sa marche uniforme et tranquille, pendant près de quatorze siècles. Aujourd'hui, nous en rencontrons des traces vives, profondes, dans les restes mutilés de ce grand peuple, dont la mission est accomplie depuis dix-huit cents ans. Ses plus hautes et plus pures idées subsistent, dans la théologie de la nation sainte qui lui a succédé.

Maintenant, Messieurs, d'où croyez-vous que le peuple juif tienne ses idées? Est-ce des nations qui l'entourent et avec lesquelles il est en rapport? Mais, si vous passez l'Euphrate, si vous traversez le désert, si vous franchissez les rochers escarpés du Liban, si vous sortez, enfin, des étroites limites du territoire où se sont établies les douze tribus, vous vous heurtez à des contrastes qui épouvantent l'imagination et navrent le cœur. Toutes les religions sont inhospitalières pour le Dieu si haut et si parfait qu'adore Israël; les astres l'ont supplanté, les idoles ont envahi ses autels. Non seulement les Chananéens, les Égyptiens, les Indiens, les Ninivites, les Babyloniens, les Perses, sont coupables de ces crimes; mais les peuples les plus policés, ceux qui nous ont laissé

de leurs exploits et de leurs chefs-d'œuvre les plus authentiques monuments, ceux dont on vante, avec une opiniâtreté qui tient de la manie, la gloire, le génie, les vertus, les institutions, — les Grecs et les Romains, — sont tombés à genoux, devant les vaines images des divinités scandaleuses que leurs passions avaient inventées pour se justifier. Par des chutes successives, Dieu est tombé, dans l'esprit humain, d'une fausse grandeur à la dureté, de la dureté à la cruauté, de la cruauté à l'infamie, de l'infamie au ridicule, du ridicule au grotesque.

Et quel culte, pour répondre à cette corruption de la notion divine, que le génie des philosophes n'a ni su ni pu prévenir! Partout, les pratiques superstitieuses des astrologues, des devins, des augures et des aruspices. Partout, des impuretés bénies, des orgies saintes, des horreurs sacrées que la langue se refuse à nommer. Partout, le sacrifice humain, l'homme acharné contre son semblable et l'immolant sans pitié, pour abreuver, d'un sang plus noble et plus pur, les dieux funestes dont il attend la protection; la Grèce sacrifiant ses ennemis à Bacchus mangeur de chair, et Rome plus d'une fois déshonorée par des hécatombes qui eussent épouvanté un barbare.

Plus de charmes dans la nature, qui nous élèvent

jusqu'à son auteur. Outragée par un mensonge sacrilège qui en fait un principe éternel, la nature devient une énigme fatale, et ne parle plus au cœur de l'homme que pour l'inviter à des avilissements.

L'homme lui-même, d'où vient-il? on l'ignore. Qu'est-il? on ne peut le dire. Où va-t-il? c'est un mystère. Le peuple rêve, pour lui, un paradis grossier, et le philosophe le condamne ou aux abjections du matérialisme, ou à des transformations impossibles, qui trompent toutes les espérances du cœur.

La famille est trois fois insultée, dans ceux qui la constituent. Le père y devient un tyran. La femme y est traitée sans ménagement pour sa faiblesse, sans respect pour sa dignité de mère; répudiée, vendue, livrée, selon les caprices de l'homme, son rôle se réduit à celui d'une femelle dont on attend un rejeton. Le père prend entre ses bras l'enfant qui vient de naître, et l'examine comme on fait d'un animal; tant mieux s'il se porte bien, mais malheur à lui si quelque infirmité prématurée se trahit sur son pauvre petit corps! le Spartiate l'égorgera, au nom de Lycurgue, et le Romain l'enverra pourrir au Vélabre, afin d'en débarrasser la république. Pas de serviteurs! pas de ces grands enfants auxquels le peuple juif fait partager les joies du foyer domesti-

que; mais des troupeaux d'esclaves abrutis, dont la vie est entre les mains du maître et qu'un moment de mauvaise humeur, une ivresse mal cuvée peut envoyer à l'abattoir, aux gémonies ou aux viviers.

Dans la société, le despotisme servi jusqu'à l'adoration, l'oppression des petits par les grands, le mépris, l'horreur du pauvre, l'usure sans règle, la concussion sans frein, le scandale d'une richesse démesurée et d'une misère infâme, la guerre ennoblissant toutes les barbaries et permettant aux vainqueurs d'insulter aux vaincus, la loi toute à l'écorce de la vie publique. C'est ainsi, Messieurs, que le paganisme conçoit Dieu, la nature, l'homme, la famille et la société. Voilà les idées que vous heurtez partout, dès que vous sortez du territoire judaïque. Quant à l'avenir, tout se résume en une attente vague, sans détermination d'époque, de lieu, de personne, sans force, par conséquent, pour fixer les espérances de l'homme et pour régler sa conduite.

Et toutes les erreurs, toutes les ignominies que vous venez d'entendre, emportées par les fluctuations de l'esprit humain, changent à chaque instant de face, sans s'améliorer. S'il naît quelque part une doctrine plus pure, une législation mieux intentionnée, un siècle en fait justice. Les théories des philosophes, les lois de Lycurgue, de Solon, de Numa,

n'apparaissent que pour être englouties bientôt dans le flot croissant de la corruption.

Messieurs, vous avez comparé, et votre jugement est arrêté, j'en suis sûr; vous ne pouvez pas vous empêcher de dire avec moi : De tous les peuples de l'antiquité, le peuple juif est le plus élevé par ses idées. C'est le point important que je voulais établir. Nous passerons plus rapidement sur les autres points, afin de nous hâter vers nos conclusions.

II

Comment se forment et comment vivent les peuples? Une tribu vagabonde, chassée par les flots trop pressés de la nation qui l'a enfantée, va prendre possession d'une terre inhabitée. Une troupe de bandits se bâtit une forteresse, étend tout autour ses ravages, répand la terreur, s'empare d'une contrée, et finit par s'y constituer, sous une discipline régulière. Une horde de barbares, mal à l'aise dans un pays stérile et nu, tentée par la prospérité et l'abondance d'une terre voisine, se précipite tout à coup sur ses habitants, les dompte, mêle son sang à leur sang, ses coutumes à leurs lois, et fait une nation nouvelle.

Une nation est formée. Elle se développe, peu à peu, sous l'influence d'une législation austère; car elle est encore en travail de son avenir. Ses premiers succès l'étonnent; mais elle s'y habitue. Son ambition, son courage, son adresse, concentrés tout à coup dans certaines natures exceptionnellement douées, renversent les obstacles qui s'opposent à son agrandissement. Les petits peuples disparaissent dans ses conquêtes, ses frontières ne peuvent plus être mesurées, elle est à l'apogée de sa gloire et de sa puissance. Et puis, elle s'oublie dans l'enivrement de ses triomphes; elle s'énerve dans les plaisirs et les débauches; elle décroît, s'affaiblit, s'affaisse, et devient la proie d'un autre géant sorti de l'enfance, qui passera, comme elle, de l'âge mûr à la caducité.

Telle est en raccourci, Messieurs, l'existence tous les peuples qui ont laissé quelque nom dans l'histoire. Mais le peuple juif fait exception, par sa formation et les diverses péripéties de son inexterminable vie.

Il emploie d'abord deux cents ans à des voyages pacifiques, dans la personne de ses trois premiers pères, Abraham, Isaac et Jacob. Il va d'un pays à l'autre, toujours les yeux au ciel, et toujours respecté par les nations chez lesquelles il plante sa

tente. Entraîné vers l'Égypte par l'élévation d'un des siens au rang suprême, il y devient esclave et se voit près de périr, sous les coups d'une politique jalouse et craintive. Les enfants d'Abraham ont déjà quatre cents ans de vie : il est peut-être temps de finir? Non, Messieurs. Les Égyptiens tiennent ferme la main qui opprime; les Hébreux sont tellement habitués à leur ignominie qu'ils la subissent jusqu'au bout, en y oubliant les traditions de leurs pères; mais tout va changer. Un homme sauvé dans son enfance par la fille du Pharaon, élevé à la cour et rebuté, pour un meurtre, par ceux-là mêmes qu'il avait voulu venger, s'était enfui vers le désert, et il y gardait paisiblement les troupeaux de son beau-père. Tout à coup, il croit entendre les gémissements de ses frères, et l'idée de les sauver s'empare de son esprit. Moïse, c'était lui, Moïse arrive la bouche pleine de menaces contre les Égyptiens, pleine de promesses pour les enfants d'Israël : une révolution est imminente. C'est par une révolution que, nous autres, nous eussions tranché la question : mais soyez tranquilles, Messieurs, il n'y en aura pas. Il faut persuader aux Égyptiens de laisser partir six cent mille hommes, sans compter les vieillards, les femmes et les enfants : les Égyptiens seront persuadés. Il faut tirer le peuple juif de l'engourdisse-

ment dans lequel l'a plongé son long esclavage, lui proposer une aventure sans exemple, le convaincre qu'il doit prendre possession d'une terre prospère où coulent le lait et le miel : le peuple juif sera convaincu. Il part. Le Pharaon se repent de sa faiblesse et poursuit les fugitifs; mais le Pharaon disparaît, et les fugitifs continuent leur route. Croyez-vous qu'ils marchent tout droit vers cette bienheureuse contrée, après laquelle ils soupirent? Non ; ils ont murmuré, ils se sont révoltés contre leur conducteur, et, pour les punir de leurs murmures et de leurs révoltes, Moïse les tient au désert pendant quarante ans. Il les y nourrit, il les y forme à la vie religieuse et politique, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que deux hommes, parmi ceux qui, au moment du départ, étaient capables de comprendre ses promesses. Et Moïse meurt paisiblement. Il n'a pas été tué par cette troupe furieuse, qui aurait pu l'accuser de l'avoir trompée; non, elle s'est soumise à ses sévères arrêts. Josué prend la conduite des Hébreux. Il arrive sur une terre inconnue, au milieu de cent nations ennemies, attachées au territoire qu'elles occupent par une longue possession et une constante prospérité. Il triomphe de toutes, et partage aux tribus les dépouilles des vaincus.

Messieurs, la nation est formée contre les lois

communes de la formation des peuples : elle doit vivre contre les lois communes de leur vie. Regardez bien ses frontières : à l'orient et au midi, la rivière d'Égypte, le golfe Élamitique, des montagnes, des déserts et l'Euphrate ; au couchant, la Méditerranée; au nord, les vallées profondes et les rocs escarpés du Liban, jusqu'au pays d'Emath. Elle ne sortira pas de là. Elle laisse aux autres d'épouvanter le monde par des mouvements gigantesques et d'immenses conquêtes : toute son ambition est de conserver, sans partage, une terre pour elle devenue sacrée, mais bien plus encore de se conserver elle-même, dans l'originalité de ses croyances, de ses coutumes et de ses institutions. Cette ambition sera satisfaite, et, je ne crains pas de le dire, c'est le plus beau spectacle que nous offre toute l'antiquité. Voyez les peuples divers tour à tour absorbés par les grands empires, et y perdant leurs idées, leurs lois, leur nationalité, leur nom. Pour le peuple juif, il n'en est pas ainsi. Il n'échappe pas à l'esprit de schisme, qui divise les sociétés les mieux faites pour être perpétuellement unies : dix tribus se séparent du centre de la vie. Dieu les prendra en pitié pendant quelque temps, parce qu'elles sont les filles de ceux qu'il a bénis : il leur enverra des prophètes, il y formera des saints; mais, quand viendront les jours

de la dispersion, aucune force préservatrice ne pourra empêcher les tribus infidèles de se dissoudre et de se fondre dans les grands peuples dont elles seront devenues les captives. Au contraire, le royaume de Juda, le vrai peuple juif, se soutient, malgré ses revers. L'une après l'autre, les plus puissantes nations se le disputent; ses frontières sont violées, sa paix est troublée, son courage est vaincu, sa liberté est enchaînée; mais, quoi qu'il arrive, il vit toujours. Écoutez, Messieurs, les douloureuses lamentations d'un de ses grands poëtes et de ses grands citoyens :

« Comment est-elle assise, solitaire et abandonnée, cette ville si pleine de peuple? La maîtresse des nations est devenue comme veuve, la reine des provinces est asservie. Elle a pleuré, elle a pleuré dans la profonde nuit de son malheur..., et personne ne la console, entre tous ceux qu'elle a aimés... Les voies de Sion répandent des larmes... Les prêtres gémissent, les vierges sont souillées, et Jérusalem est étouffée sous le poids de ses maux... O vous qui passez sur la route, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne!... O ma chère et belle Jérusalem, ma fille, à qui te comparerai-je pour te consoler?... Le brisement de ton cœur est grand, grand comme celui de la mer sur la roche escarpée... Tes ennemis ont ouvert sur toi la bou-

che; ils ont sifflé et grincé des dents, et ils ont dit : Nous la dévorerons. Le voilà donc, ce jour que ous attendions; nous l'avons trouvé, nous l'avons vu. Jérusalem ! ô ma belle et chère Jérusalem [1] ! »

Ainsi se plaint Jérémie, près d'un monceau de ruines. Tout est à bas; la charrue a passé sur le temple et sur le palais des rois; les étrangers ont envahi la campagne et regardent de loin ce qui fut Jérusalem. Le peuple juif est mort. Non, Messieurs, non : il est à Babylone; au milieu des étrangers, il se conserve sans mélange, en attendant des jours meilleurs. Entendez-le plutôt : « Aux rives de l'Euphrate, nous nous sommes tristement assis, et les souvenirs de Sion nous arrachaient des pleurs. Nos harpes suspendues aux branches flexibles des saules, nos harpes se taisaient. Et pourtant, ceux qui nous ont emmenés captifs nous demandaient des chants; ceux qui nous ont arrachés aux douceurs de la patrie disaient : Chantez-nous un des cantiques de Sion. Mais comment chanterons-nous les hymnes du Seigneur sur une terre étrangère? O Jérusalem bien-aimée! si jamais je t'oublie, que ma droite m'abandonne; que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens pas toujours de toi, si tu

1. Jerem., *Lament.*

n'es pas l'unique et premier objet de ma joie, douce et chère patrie... Souviens-toi, Seigneur, de ce qu'ont fait les enfants d'Édom à Jérusalem, lorsqu'ils disaient : Renversez-la, renversez-la; qu'on voie ses fondements. Fille de Babylone, ô grande misérable, heureux qui te rendra les maux que tu nous as fait souffrir! heureux qui prendra tes petits et les brisera contre la pierre [1]! »

Entendez-vous, Messieurs? le peuple juif n'est pas un exilé vulgaire, qui pleure sa patrie absente et son malheur : il en attend la vengeance; elle vient au gré de ses désirs. Babylone est renversée par Cyrus; mais le peuple juif est debout, il attend toujours. Enfin, émus du spectacle de cette race immortelle qu'aucune catastrophe ne peut éteindre, les rois de Perse la renvoient dans sa patrie. Jérusalem est rebâtie, et, après avoir usé les peuples de Chanaan, d'Égypte et d'Assyrie sur son corps mutilé, le peuple juif voit encore tomber autour de lui l'empire des Perses et l'empire des Grecs. Rome triomphera de sa dernière résistance; mais un jour il n'y aura plus d'empire romain, et, en cherchant bien dans le monde, on trouvera un peuple au sein de tous les peuples : c'est le peuple juif.

1. Ps. CXXXVI.

Saluez-le, Messieurs, malgré la malédiction dix-huit fois séculaire qui pèse sur lui. Saluez-le, c'est le plus étonnant de tous, par les événements qui ont rempli sa longue existence. J'ajoute : c'est le plus admirable, par les personnages qu'il a fournis.

III

Il n'entre pas dans mon dessein, il n'est pas nécessaire au but que je me propose, de faire ressortir, dans les personnages de la nation juive, les qualités de l'esprit et du cœur qui nous permettraient d'instituer une comparaison entre eux et les hommes illustres qu'ont fournis à l'histoire les autres nations. Bien que cette comparaison puisse se soutenir sans peine et tourner à notre avantage, je la néglige, pour m'appliquer au caractère propre et original des grandes figures qui apparaissent presque sans interruption dans l'histoire judaïque. Ce caractère, le peuple juif ne le partage avec personne; c'est sa propriété exclusive, c'est le sceau glorieux qui le distingue de tous les autres peuples. Nous ne dirons donc pas : Qui fut plus grand législateur que Moïse? Qui fut plus simple dans la grandeur que les Juges? Qui fut plus père du peuple que Samuel? Qui fut

plus patient et plus magnanime que David? Qui fut plus sage que Salomon? Qui fut plus pieux qu'Ézéchias? Qui fut plus saint que les prophètes, et plus animé qu'eux par le souffle poétique? Qui fut plus vaillant que les Machabées? Toutes ces questions appartiennent à une autre étude. Mais nous dirons : Quel est le peuple qui puisse affirmer que tous ses hommes illustres ont eu une mission évidente, tendant au même but; que lui-même a une mission d'un ordre supérieur, et que son caractère propre et original, c'est de croire à sa mission et d'y être fidèle, surtout quand elle semble plus compromise et plus désespérée? Aucun peuple, Messieurs, ne peut répondre à cette question; aucun, excepté le peuple juif.

Abraham, Isaac et Jacob ont une mission : elle consiste à préparer, dans la constitution robuste des premières familles, les éléments d'une société nouvelle. Ils sont sans terre et sans patrie, et cependant ils croient fermement que leur race, un jour, sera fortement établie et se multipliera comme les étoiles du ciel.

Moïse a une mission : c'est de délivrer, sans révolution, les enfants de Dieu, de l'esclavage d'Égypte, et de les conduire jusqu'aux frontières du territoire qu'ils doivent posséder, après avoir élevé leur esprit

par une doctrine sublime, discipliné leur cœur par des préceptes saints, et réglé leur vie religieuse et sociale par une législation austère et compliquée, sanctionnée par des menaces terribles et de magnifiques promesses.

Josué a une mission : c'est de triompher, dans un pays inconnu, d'ennemis cent fois plus forts que le peuple qu'il conduit, et d'asseoir ce peuple dans la terre qui lui fut promise.

Les Juges ont une mission : c'est de protéger la nationalité des Israélites contre l'envahissement du sang et des mœurs des étrangers, de les ramener de leur apostasie au culte oublié du Dieu unique qu'ils ont juré d'adorer toujours, et de les délivrer des oppressions successives qui ne manquent jamais de suivre de près leurs infidélités. Contre l'oppression de Chusan, Othoniel se lève au nom du Seigneur; contre l'oppression d'Églon, Aod; contre l'oppression de Jabin, Barac et Débora; contre l'oppression des Madianites, Gédéon; contre l'oppression des Ammonites, Jephté; contre l'oppression des Philistins, Samson et Samuel.

David a une mission : c'est d'exterminer les restes des peuples de Chanaan, de fixer les frontières d'Israël, de le mettre en face des grandes nations qui vont éprouver sa force, de préparer, par des chants

sublimes, la grande phase religieuse dans laquelle il va bientôt entrer.

Salomon a une mission : c'est de donner au culte de Dieu sa plus vive splendeur, et d'inspirer au peuple, par la construction d'un temple sans égal et la magnificence des cérémonies sacrées, le respect et l'amour de l'unité dans le même Dieu.

Les prophètes ont une mission : puisque les Israélites n'ont plus voulu de Dieu pour roi, il ne faut pourtant pas que les rois soient les plus forts et que leurs sujets soient victimes de leurs scandales et de leur tyrannie. La mission des prophètes, c'est de reprendre les rois impies, de renverser les autels des faux dieux, de reprocher au peuple ses lâchetés, ses infidélités et ses crimes, d'exciter les forts, d'encourager les faibles, et, si les nations infidèles triomphent, de consoler les captifs et de rappeler aux Juifs, aussi bien par de nouvelles promesses que par les anciennes, qu'ils sont citoyens des siècles à venir. L'avenir, c'est l'objet suprême de la mission des prophètes. C'est à le décrire qu'ils s'appliquent, afin qu'en le voyant dans une plus vive lumière les enfants Jacob oublient leurs maux, pour ne plus songer qu'à leurs espérances. Que de force dans les imprécations d'Élie et d'Élisée, contre les rois prévaricateurs! Quelle indignation dans les menaces de

Nahum et d'Isaïe, contre les nations qui oppriment! Quelle mélancolique tendresse dans les reproches et les plaintes de Jérémie! Quelle netteté, quelle précision, dans les traits qu'ajoute Daniel à la grande figure du Promis!... Mais, Messieurs, il m'est impossible de tout citer, vous le comprenez bien. Il est des choses qu'on devine aisément, à l'aide de ses souvenirs, et j'ose croire que vous devinez, à l'exposé rapide que je viens de faire, l'importance de la mission des prophètes [1].

Enfin, les Machabées ont une mission : c'est de briser les monuments funestes qui accusent les Juifs d'apostasie, de les délivrer de leurs derniers tyrans, et de les préparer aux grands événements que tout le monde attend.

Tels sont les principaux personnages du peuple juif; tel leur caractère propre et original. Mais vous le dirai-je? le personnage qui me paraît le plus étrange, le plus étonnant, le plus admirable, c'est le peuple lui-même. Emporté par ses défauts, par ses penchants et par la contagion de l'exemple, vers des superstitions et des crimes qu'il méprise au fond du cœur, il en revient toujours à croire à sa mission. Il est convaincu que les destinées du monde sont

1. Voyez quatorzième conférence.

liées à son existence ; il s'opiniâtre dans ses espérances ; il lutte, avec un courage surhumain, contre les forces qui le pressent jusqu'à l'étouffer, et c'est lorsqu'il est le plus malheureux et le plus près de sa ruine, qu'il est le plus fier de son Dieu et de sa loi, le plus sûr de son avenir : à ce point que lui seul, entre toutes les nations antiques, lui seul a eu l'insigne honneur de mourir pour sa foi, lui seul s'est élevé jusqu'à l'héroïsme du martyre. Et quand je pense que deux misérables sophistes du siècle dernier ont osé dire de lui qu'il était un peuple vil ! Ils ont menti, Messieurs : même avec ses défauts, ses faiblesses, ses prévarications, — je dirais presque à cause de ses défauts, de ses faiblesses, de ses prévarications, — le peuple juif est le plus admirable des peuples anciens.

Je pourrais m'arrêter, Messieurs, et, sans grands efforts, j'en suis convaincu, vous auriez bientôt trouvé la conclusion que je vous ai promise. Mais permettez-moi de la chercher avec vous, afin que nous puissions en jouir tous en même temps. Il s'agit d'expliquer, aux trois points de vue que je viens de tracer, l'existence du peuple juif : l'élévation de ses idées, la singularité de ses événements, le caractère propre et original de ses personnages. Est-ce aussi facile que le prétendent certains criti-

ques, qui ne veulent rien voir que de naturel dans les faits de l'histoire? Je ne le pense pas. En partant d'un principe naturaliste, il est impossible, avec la meilleure volonté du monde, d'arriver à une solution satisfaisante du triple problème que vous venez d'entendre.

Le peuple juif possède sur Dieu, la nature, l'homme, la famille, la société, l'avenir, les idées les plus pures et les plus élevées. Où les a-t-il prises, puisque nous avons vu que l'esprit de tous les peuples est en contradiction avec le sien? — Ces peuples, dit-on, mis en présence d'une nature infiniment variée, en ont conclu la multiplication des forces et des principes. Israël, au contraire, appartient à la race sémitique; cette race nomade, en parcourant le désert vide et nu, y a pris assurément l'idée de l'unité de Dieu : « Le désert est monothéiste [1]. » Telle est, Messieurs, la plaisanterie que nous sert un contemporain, pour nous expliquer le dogme fondamental de la théologie hébraïque. On cite de pareilles choses, on ne les réfute pas. Je ne prendrai pas davange au sérieux cette autre affirmation : « Le monothéisme est dû aux instincts de la race sémitique; » car elle équivaut à ceci : Le peuple juif est

1. E. Renan.

monothéiste, comme le castor est constructeur, le singe imitateur, l'hirondelle voyageuse et l'âne une bête patiente. — Mais, cet instinct dont nous parlons, « c'est le mystère des forces cachées de la spontanéité [1]. » — J'en suis charmé... Ne pourrait-on pas pas dire aussi que la terre est ronde, en vertu du mystère des forces cachées de la spontanéité? Cet assemblage de mots n'explique rien; mais il accuse le profond embarras de l'incrédulité, en présence des dogmes merveilleux dont la nation juive est dépositaire.

Tout proteste, Messieurs, contre une explication naturelle des idées judaïques, et surtout contre une explication naturelle de leur immutabilité; car, d'un côté, le peuple juif n'est pas sans contact avec le reste du monde; d'un autre côté, il ne domine pas les nations qui l'entourent; au contraire, il en subit la perpétuelle attraction. Baal, Moloch, Dagon, Beelphégor, Astarté et tous les dieux de Chanaan l'invitent à des adorations impies. La superstition et les mœurs dépravées des Gentils le pressent de se soustraire à la rigueur de ses lois, et, il faut bien le dire, ses penchants ne sont que trop facilement complices de toutes les tentations. Plus d'une fois

1. E. Renan.

il succombe, et j'ai peine à comprendre comment il se relève. Dira-t-on qu'il est enchaîné par les menaces et les promesses qui lui ont été faites? Mais d'où ces menaces et ces promesses tirent-elles leur autorité? Si elles ne viennent que d'un homme, c'est beaucoup qu'elles puissent contenir dans le devoir une première génération; en s'éloignant dans le passé, elles perdent de leur solennité et de leur force jusqu'à devenir puériles. La rigueur des lois pénales du peuple juif est-elle pour quelque chose dans la constance de sa foi et la fermeté de ses institutions? Mais qui ne connaît ce vieux proverbe : « *Violentum non durat*, ce qui est violent ne dure pas? » Qui ne sait que les législations austères se sont toutes usées au frottement des siècles?

Le peuple juif se forme et vit, contre la loi commune de la formation et de la vie des peuples. Pourquoi cela, Messieurs? Les Égyptiens sont-ils si bonnes gens qu'ils consentent, sur une simple invitation, à se dessaisir d'une nation d'esclaves qui leur épargne les fatigues du travail? Il n'y paraît pas, à la fureur avec laquelle ils se précipitent sur les traces des Hébreux. Moïse était-il si éloquent qu'il ait pu séduire deux peuples à la fois? Moïse était bègue, et timide comme tous ceux dont la langue se refuse à exprimer correctement la pensée. Il a tenu pendant

quarante ans les Israélites dans le désert; comment les a-t-il nourris? A la rigueur, le désert vide et nu peut bien être monothéiste, mais je ne pense pas qu'il soit bien nourrissant. La vie de Moïse a été respectée par la foule remuante et séditieuse dont il châtiait rudement les infidélités; était-il donc plus fort que six cent mille hommes armés? Josué triomphe de nations cent fois plus puissantes que lui; les habitants de Chanaan étaient-ils lâches ou trop bienveillants? Il ne le semble pas, si l'on se rappelle les dures oppressions qu'ils ont fait peser à diverses reprises sur le peuple juif. Et que l'on considère que tout l'avantage est pour eux : ils défendent leur pays, non pas contre une armée qui passe et tente une aventure, mais contre une nation qui veut s'établir et qu'embarrassent les vieillards, les femmes et les enfants. Ils sont sur une terre connue : les Hébreux marchent à l'aveugle et peuvent se jeter dans tous les pièges; cependant leurs victoires sont ininterrompues, la terre de Chanaan devient leur propriété. Ils tombent aux mains des grands empires, ils sont réduits en captivité, Jérusalem n'est plus; qui retient suspendue la main prête à les écraser et à faire oublier jusqu'à leur nom? Sont-ils donc si intéressants qu'on ne puisse s'empêcher de les aimer dans leur malheur? Sont-ils si illustres qu'on

veuille en conserver des reliques vivantes? Est-ce leur attention de se tenir à l'écart des étrangers qui les sauve? Mais n'est-ce pas, au contraire, ce qui doit irriter leurs vainqueurs et hâter leur dernière ruine? Cependant, ils échappent aux griffes du vautour, et retrouvent, à une heure donnée, dans leur patriotisme et leurs espérances, la force de redevenir une nation digne de traiter avec la plus puissante et la plus glorieuse des républiques. Maintenant, encore, qu'est-ce qui les rend inexterminables, bien qu'ils s'appliquent, depuis dix-huit siècles, à voler le genre humain, comme pour se venger de leur abaissement?

Enfin, Messieurs, le peuple juif a été l'objet de missions constantes, ayant toutes le même but : la conservation du culte de Dieu et de sa loi, la connaissance et la prise de possession de l'avenir par les plus magnifiques espérances. Expliquez comment ces missions, souvent odieuses et terribles, ont été reconnues et acceptées par une nation entêtée, qu'il fallait retirer d'une vie facile aux passions, pour lui faire prendre à nouveau de gênantes et dures habitudes. Expliquez comment la certitude de l'avenir s'enracine à tel point dans l'esprit du peuple juif, qu'elle égale pour lui la certitude du présent. Expliquez comment le peuple juif a cru d'autant plus à sa mission, qu'il s'est vu plus bas et plus près de

finir. Expliquez son courage, l'opiniâtreté de ses espérances, son martyre, avec ses innombrables défauts et ses prévarications. Expliquez, expliquez, je vous en prie.

Ah! Messieurs, c'est en vain que vous invoquerez ici votre raison : elle refuse de vous servir. Idées, événements, personnages, vous êtes en face d'un sphinx qui vous propose à la fois trois énigmes que vous ne devinerez jamais. Un mot, pourtant, et tout va s'éclairer. Un mot! vous l'avez déjà dit, vous avez appelé Dieu au secours de votre raison. Certainement, Dieu est là; le peuple juif est un peuple providentiel. Mais cela ne me suffit pas : je ne vois encore, dans son existence, que des ombres incertaines; Dieu m'apparaît comme un destin inexorable, faisant marcher, pendant trois mille ans, toute une nation, comme une immense machine. Encore une fois, cela ne me suffit pas : je veux bien voir l'action de Dieu sur les hommes, mais je veux voir aussi le concours des hommes à l'action de Dieu. N'y a-t-il pas moyen que ces deux choses se marient quelque part? Eh bien! oui, Messieurs : encore un mot, le mot décisif, le mot révélateur... Pour le coup, vous avez bien dit, car j'ai entendu nommer le MIRACLE. Voilà qui explique tout. Il n'y a plus de sphinx, plus d'énigmes, plus de mystère.

Le peuple juif possède les idées les plus pures et les plus élevées, il les retient immuablement, parce qu'il les a reçues de Dieu, sous le couvert des miracles. Il est rivé à sa loi par les menaces et les promesses de Moïse, parce que Moïse parle au nom de Dieu, par la voix des miracles. Il a échappé aux mains des Égyptiens, parce qu'ils ont eu peur des miracles. Il a été nourri dans le désert par un miracle. Il respecte la vie de son grand et illustre conducteur, parce que Moïse dispose contre lui de la force des miracles. Il a vaincu les peuples de Chanaan, en les effrayant par des miracles. Il a été épargné par ses vainqueurs, parce que ses vainqueurs ont vu des miracles. Les missions des grands personnages, patriarches, juges, rois et prophètes, ont été appuyées par des miracles. Les révélations de l'avenir ont été garanties par des miracles. Le peuple juif a cru à sa mission, parce sa vie était pleine de miracles. Enfin, il subsiste aujourd'hui, bien que déshérité et maudit, par un miracle. Le miracle, c'est la vive lumière de cette singulière, étonnante, admirable, sublime existence. Sans elle, il faut renoncer à rien voir.

Messieurs, quelques-uns d'entre vous ont voyagé sans doute dans les pays de montagnes. Imaginez-vous que vous êtes assis sur un sommet, au milieu

d'une nuit profonde. Un guide s'approche, et, à la lumière tremblante d'une torche, vous invite à regarder les silhouettes indécises qui se dressent autour de vous, comme des fantômes. Attendons le jour, direz-vous; c'est quand la nature est baignée dans les rayons du soleil qu'elle est belle à voir. Le jour arrive; ses premières lueurs envahissent l'horizon, et les croupes, et les pics immenses, sortent des ombres, comme des géants de leurs tombeaux. Et puis, tout à coup, le soleil montre sa face radieuse, sur une cime lointaine qu'il vient de gravir. Ses rayons éclatent de toutes parts. Montagnes, rochers, neiges éternelles, torrents, sombre verdure, vallées fertiles, reçoivent en même temps la lumière; le plus ravissant spectacle se déroule sous vos yeux. — Messieurs, voilà l'histoire religieuse de l'humanité. A la lueur de notre pauvre petite raison, elle ne nous laisse voir que des ombres vagues et mystérieuses; éclairée par le merveilleux, elle nous révèle ses admirables proportions et ses incomparables beautés.

VINGT-HUITIÈME CONFÉRENCE

DE LA NÉCESSITÉ HISTORIQUE DES MIRACLES POUR EXPLIQUER L'INFLUENCE ET L'ATTITUDE DE JÉSUS-CHRIST

Messieurs,

Après avoir résolu le triple problème de l'existence du peuple juif, nous rencontrons sur notre chemin la plus bizarre des contradictions; deux choses qui refusent de se répondre, dans la vie d'un homme dont le nom tient, sans contredit, le premier rang, entre tous ceux que la tradition nous a conservés; deux choses qui, si on les envisage à un point de vue purement naturel, embarrasseront éternellement les esprits les plus perspicaces et les mieux doués pour juger l'histoire : l'influence et l'attitude de Jésus-Christ.

Chose singulière! notre siècle, qui croit avoir perfectionné la critique historique, accepte sans ré-

pugnance cette contradiction; elle échappe à l'exquise pénétration de ceux qui font profession de mieux saisir les nuances, dans les idées et les événements. L'influence de Jésus-Christ n'est pas douteuse, on l'avoue; c'est un fait capital, éminent, incomparable...; et devant ce fait on nous montre un homme accroupi dans les plus vulgaires faiblesses, une espèce de pygmée dont toute la vie pousse un immense éclat de rire, en présence de l'œuvre qu'on lui attribue. Encore si on lui conservait, en le découronnant du merveilleux, son attitude historique! Mais en serait-il ainsi, Messieurs, il ne laisserait pas d'être en contradiction avec lui-même. C'est cette contradiction entre l'influence et l'attitude de Jésus-Christ que je veux faire ressortir, afin de forcer votre bon sens à lui restituer ses véritables moyens. Avant d'entrer en matière, je vous ferai remarquer que nous raisonnons dans une hypothèse : la suppression des miracles, et que nous ne considérons pas l'influence de Jésus-Christ dans ses effets ultérieurs, mais dans ses effets immédiats et prochains sur ceux qui l'ont vu, entendu et touché, sur ceux qui ont été les spectateurs de sa vie et les compagnons de son apostolat, sur ses contemporains, amis ou ennemis.

I

Comme il est des paroles sans trait, au service d'idées vulgaires, qui ne laissent aucune trace dans l'intelligence de ceux qui les écoutent, il est des paroles pénétrantes, au service d'idées nobles et grandes, qui creusent, dans l'âme humaine, d'inffaçables sillons. Comme il est des personnalités médiocres, pour qui l'on se tient dans une sorte de neutralité, il en est de si fortement accusées par leur dignité ou leur bassesse, qu'on ne peut hésiter, à leur égard, entre l'admiration et le mépris. Comme il est des vertus si ordinaires, qu'on les voit paraître ou disparaître sans qu'on en soit ému, il en est qui parlent si éloquemment le bien et qui flétrissent si énergiquement le mal, qu'on ne peut s'empêcher de les aimer ou de les haïr avec passion. D'où il suit, Messieurs, qu'on peut juger de l'influence d'un homme par l'impression que produisent ses idées et ses desseins sur l'esprit de ceux à qui il les communique, par l'estime qu'on fait de sa personne, après qu'il en a révélé les qualités, par le sentiment qu'on éprouve au fond du cœur, quand on l'approche ou quand le souvenir nous remet en sa présence. Tous les hom-

mes supérieurs ont exercé sur leurs contemporains une influence plus ou moins longue et profonde, qui s'est traduite par la foi, l'admiration, l'amour ou la haine : mais aucun n'a égalé en cela ni n'égalera jamais celui dont nous étudions aujourd'hui la vie. Jésus-Christ a parlé ses idées et ses desseins, il a révélé le mystère de sa personne, il a manifesté ses vertus, — et il s'est fait croire jusqu'au plus violent et constant enthousiasme, admirer jusqu'à l'adoration, aimer jusqu'au sacrifice, haïr jusqu'à la fureur. Et trois ans ont suffi pour ce grand résultat.

Pendant ces trois ans, il a réuni, autour de lui, des hommes grossiers et ignorants. Il s'est assis sur le bord de la mer, sur la pierre du désert, sur le penchant des collines ; il a prêché les foules avides qui se pressaient autour de lui pour l'entendre, et, de leur sein, il a tiré un groupe d'âmes tellement éprises de ses pensées, tellement possédées par son esprit, qu'elles y ont oublié leurs pensées et leur esprit propres, et sont constamment demeurées le reflet vivant de l'intelligence supérieure qui s'était communiquée à elles.

Tout homme enseigné, serait-ce par le plus haut génie, mêle toujours quelque chose de lui-même aux doctrines qu'il a reçues et aux plans qui lui ont

été confiés : ainsi il amoindrit, par un mélange souvent funeste, l'influence qu'il a subie. Mais les apôtres de Jésus-Christ sont tellement saisis par l'action victorieuse de son esprit, que tout mouvement personnel semble apaisé dans leur âme ; ils sont tellement convaincus, qu'ils redoutent, comme une profanation, l'alliage de leurs propres pensées et de leurs propres desseins, à la trame sacrée des pensées et des desseins du Maître. Comme ces esquifs sans gouvernail que les flots capricieux poussent à l'aventure au milieu d'une nuit profonde, ils ont été ballottés par le doute. Une indécision mortelle est venue les étreindre, quand ils ont vu les jours trop courts de Celui qui les enseignait s'éteindre dans l'ignominie, avant qu'ils eussent compris ses sublimes leçons. Mais soudainement la foi se réveille en leur cœur. Tout est vu, tout est compris, tout est cru ; et avec quelle unité et quelle puissance, Messieurs ! Vous en possédez encore la vive expression, dans ce merveilleux résumé que dix-huit siècles de luttes intellectuelles n'ont pu entamer : le Symbole, c'est l'esprit révélé de Jésus-Christ, exprimé par l'esprit convaincu des apôtres. Ils ont tenu à nous le faire savoir ; car en tête ils ont tracé ce mot décisif, qui manifeste à toutes les générations à venir l'état de leur âme : *Credo !* Je crois !

Loi antique et vénérée qui avez guidé, pendant trois mille ans, les pas de mes pères, sur les chemins du salut, astre divin qui avez apparu pour la première fois sur les cimes ébranlées du Sinaï, vous venez de vous éteindre derrière le sommet sanglant du Golgotha... Adieu ! Une loi nouvelle et plus sainte descend de la croix et s'impose à ma vie : *Credo !* Je crois !

Je crois le Père tout-puissant; je crois son Fils unique Jésus-Christ, né d'une Vierge et mort pour nous; je crois son Esprit-Saint, je crois son Église, je crois la rémission de mes péchés, je crois la résurrection de ma chair mortelle et corruptible, je crois la vie éternelle : *Credo!* Je crois!

Mystères profonds, dogmes incompréhensibles! si vous étonnez ma raison, vous ne la troublerez pas, vous ne l'épouvanterez pas. Le Maître a parlé, et tout ce qu'il nous a dit, il l'a vu et contemplé dans la lumière même de Dieu : *Credo!* Je crois!

Malgré les Juifs qui me maudissent, malgré les Gentils qui me méprisent, malgré les contradictions et les persécutions du genre humain : *Credo!* Je crois!

Tel est, Messieurs, le langage de chacun des apôtres, dompté par l'influence souveraine de Jésus-Christ et possédé par son esprit. Pas une note dis-

cordante ne se fait entendre, dans ce concert de la foi. Tous sont convaincus; pensez-vous qu'ils se contentent de repasser, en leur esprit, les paroles qu'ils ont entendues, et de goûter les charmes d'une méditation égoïste? C'était bon, Messieurs, aux disciples discrets de la philosophie antique : tranquilles et séparés de la foule, ils ruminaient, sous les portiques de l'école, les graves leçons de leurs professeurs, et craignaient de les profaner, en les laissant tomber dans l'oreille du peuple. Mais, semblable aux montagnes que travaille sourdement une lave impatiente, l'âme des apôtres, tourmentée par leur foi enthousiaste, va éclater tout à l'heure, lancer vers le ciel des gerbes lumineuses, et répandre autour d'elle des torrents de feu. En acceptant les idées de Jésus-Christ, ils ont accepté son programme. Ce programme est court; mais quelle immense majesté! « Allez, enseignez les nations : *Euntes docete omnes gentes* [1]. » « Leur bruit se répand sur toute la terre, leur voix retentit jusqu'aux confins du monde : *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum* [2]. » A tous les peuples que le soleil éclaire, ils font entendre ces paroles : « Croyez en Jésus-Christ, et vous serez sauvés. Quiconque croit

1. Matth., cap. XXVIII, 19.
2. Ps. XVIII.

en Jésus-Christ a dans son cœur le témoignage de Dieu lui-même. Il a plu à Dieu de sauver le monde, par la foi en Jésus-Christ. » Ils parlent, jusqu'à ce que le souffle s'éteigne dans leur poitrine épuisée. Ils parlent, jusqu'à ce que, de leurs lèvres blémies par les premiers attouchements de la mort, s'échappe ce cri suprême : *Credo!* Je crois!

Quel enthousiasme, Messieurs! Convaincre des hommes jusqu'à ce point, n'est-ce pas déjà un magnifique succès? Combien qui en seraient satisfaits, et se croiraient suffisamment illustres, s'ils pouvaient l'obtenir! Mais Jésus-Christ ne s'y arrête pas : en imposant ses idées, il impose aussi sa personne; il exige pour elle, non pas une admiration vulgaire, mais un acte qui n'est dû qu'à la perfection divine : l'adoration. Quel mystère cache-t-il donc au dedans de lui-même? Je n'en sais rien, ou plutôt ce n'est pas ici le lieu de le dire. Ce qui ne se cache pas, ce qui est évident comme la lumière, c'est que Jésus-Christ est admiré jusqu'à l'adoration par ceux qu'il a convaincus, et que ses idées et sa personne ne se séparent pas en leur esprit. Ils croient à ses idées, sans oser y mêler rien du leur; ils s'anéantissent devant sa personne comme devant le chef-d'œuvre de Dieu, que dis-je? comme devant Dieu lui-même. Cette parole de Pierre, dont ils n'avaient compris

d'abord ni le sens ni la portée : « Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant : *Tu es Christus, Filius Dei vivi*[1], » cette parole devient le thème de leur profession de foi, et la justification solennelle du culte public qu'ils rendent à leur Maître. Rappellent-ils ses opprobres et son supplice, montrent-ils de loin sa croix au peuple encore tout souillé du sang innocent qu'il a répandu, ils s'écrient : « Vous avez tué l'auteur de la vie : *Auctorem vitæ interfecistis*[2]. » Enfin, partout où ils publient son nom, ils l'appellent Fils de Dieu, aussi bien que Fils de l'homme : Fils de l'homme, sans doute, puisque c'est par le voile de notre infirme nature qu'il s'est manifesté ; mais aussi Fils de Dieu, pour faire comprendre qu'il mérite d'être admiré, béni et adoré comme son Père éternel.

Messieurs, des hommes ont poussé la folie jusqu'à faire de leur trône un autel ; et, pour l'opprobre du genre humain, il s'est trouvé des générations avilies au point d'offrir, à ces usurpateurs d'une majesté incommunicable, de l'encens et des vœux. Mais ce culte, commandé par la violence, cachait ou de basses convoitises ou de sourdes colères ; c'était un mensonge monstrueux, dont se vengeaient ceux qui

1. Matth., cap. XVI, 16.
2 Act. Apost., cap. III, 15.

s'en rendaient coupables, par les railleries et les insultes qu'ils prodiguaient aux funérailles des tyrans. Le culte des apôtres est-il de cette nature ? Évidemment non. Il procède d'une admiration naïve et toute spontanée. Il est dans les plus intimes profondeurs de l'âme, aussi bien que dans les actes extérieurs par lesquels il s'exprime. Il ne peut plus espérer de flatter ni celui à qui il s'adresse, puisqu'il a disparu, ni sa dynastie, puisqu'il est unique ; et, présenté sous la forme étrange de l'anéantissement devant un gibet, il s'attire fatalement le mépris et la réprobation du monde. Malgré cela, Messieurs, il existe, il persévère : il est donc sincère et désintéressé. Il atteste que Jésus-Christ s'est emparé souverainement de l'esprit de ses apôtres, puisqu'il obtient d'eux, outre l'échange de leurs idées propres pour ses idées, une admiration sans limites pour sa personne, et la reconnaissance délicate d'une supériorité qu'il ne faut pas espérer d'atteindre.

Il semble, Messieurs, que cette influence maîtresse de Jésus-Christ sur l'esprit le repousse à une distance infinie du cœur. Le cœur est refroidi par l'exagération du respect, et, à cause de ses infirmités présentes, l'éclat trop vif de la majesté y tarit les sources sacrées de l'amour ; car « l'amour, selon une vieille sentence, veut trouver des égaux ; quand

il n'en trouve pas, il en fait : *Amor aut pares invenit aut facit.* » Admiré jusqu'à l'adoration, Jésus-Christ ne sera donc pas aimé. C'est ce qui vous trompe : il est aimé, comme jamais homme ne le fut ni ne le sera. Ce n'est pas une émotion passagère, un sentiment bénin qu'il produit par la manifestation de ses vertus : c'est une passion constante et cruelle, qu'il fixe au cœur de ces hommes durs et grossiers, dont il n'est ni le père, ni le frère, ni l'enfant; une passion qui devient pour eux un sublime tourment, un feu qui les dévore et leur fait pousser des cris à donner le frisson. Jamais l'amour maternel, le plus grand de tous les amours, ne s'est exprimé avec une telle vigueur ni une telle élévation. Amour! amour! c'est toi qui torturais ces âpres natures, et c'est toi qu'elles préféraient à tous les dons et à toutes les grandeurs. Ecoutez saint Paul, traduit par un de nos plus grands poëtes :

En vain je parlerais le langage des anges,
En vain, mon Dieu, de tes louanges
Je remplirais tout l'univers.
Sans amour, ma gloire n'égale
Que la gloire de la cymbale
Qui d'un vain son frappe les airs.

Que sert à mon esprit de percer les abîmes
Des mystères les plus sublimes
Et de lire dans l'avenir ?
Sans amour, ma science est vaine,

Comme le songe dont à peine
Il reste un léger souvenir.

Que me sert que ma foi transporte les montagnes;
Que, dans les arides campagnes,
Les torrents naissent sous mes pas;
Ou que, ranimant la poussière,
Elle rende aux morts la lumière,
Si l'amour ne m'anime pas?

Oui, mon Dieu, quand mes mains, de tout mon héritage,
Aux pauvres feraient le partage;
Quand même, pour le nom chrétien,
Bravant les croix les plus infâmes,
Je livrerais mon corps aux flammes :
Si je n'aime, je ne suis rien [1].

Mais qui donc aimez-vous ainsi? Est-ce votre père, votre mère, votre épouse, votre enfant? Non. O grands insensés! vous aimez un homme que le peuple a maudit, et que vous avez abandonné. — Eh bien! oui; mais aujourd'hui « malédiction à qui n'aime pas Jésus-Christ! *Si quis non amat Jesum Christum, anathema sit* [2]! » Oui, nous l'avons abandonné; mais voyez comme nous nous vengeons de nos lâchetés et de notre crime! Aujourd'hui, « c'est pour lui que nous passons pour fous, infirmes et ignobles; c'est pour lui que nous avons faim, que nous avons soif, que nous sommes nus, que nous sommes souffletés, que nous n'avons pas de de-

1. Jean Racine, *Cantiques*. I Cor., cap. XIII, 1-3.
2. I Cor., cap. XVI, 22.

meure. C'est pour lui que nous sommes maudits, mais nous bénissons en son nom; pour lui que nous sommes persécutés, mais nous souffrons en son honneur; pour lui qu'on nous charge de blasphèmes, mais nous le prions; pour lui qu'on nous regarde comme la balayure du monde et le comble de l'abjection. Mais qui nous séparera de l'amour du Christ? *Quis nos separabit a charitate Christi?* La tribulation? l'angoisse? la faim? la nudité? la persécution? la glaive [1]? » Non, non, ô Jésus bien-aimé! « Pour toi, nous voulons être mortifiés tout le jour, et considérés comme des brebis qu'il faut tuer. *Propter te mortificamur tota die, et æstimati sumus tanquam oves occisionis* [2]. » Tu nous l'a dit : « Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'il aime : *Majorem charitatem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis* [3]. » Eh bien! reçois donc, dans le sacrifice de notre vie, le dernier et parfait témoignage de la passion ardente que tu as fait éclore en nos cœurs!

1. Nos stulti propter Christum... infirmi... ignobiles. Usque in hanc horam et esurimus, et sitimus, et colaphis cædimur et instabiles sumus : maledicimur, et benedicimus; persecutionem patimur, et sustinemus; blasphemamur, et obsecramus; tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc. (I Cor., cap. IV, 11-13. Rom., cap. VIII, v. 35.)

2. Ps. XLIII, 22. — Rom., cap. VIII, 36.

3. Joan., cap. XV, 13.

Et les apôtres meurent pour Jésus, et ils s'efforcent de l'imiter dans leur douloureux trépas. Ils pardonnent comme lui à leurs bourreaux, ils les bénissent, ils les remercient; ils chantent des actions de grâces, jusqu'à leur dernier souffle : *ad extremum usque spiritum*. Plus leur supplice se rapproche de celui du Maître, plus ils sont heureux. Pierre baise sa croix, et André, son frère, s'écrie en voyant approcher la sienne : « *O bona crux!* ô bonne croix! si longtemps désirée et enfin préparée selon l'espérance de mon cœur, va, je suis sans crainte et je viens à toi plein de joie. Sois heureuse aussi et reçois-moi, car je suis le disciple de celui qui est mort entre tes bras [1]! »

Ah! Messieurs, qui donc fut jamais aimé comme Jésus-Christ? Quel sentiment égala jamais l'amour que ses apôtres ont eu pour lui? Aucun, si ce n'est peut-être la haine dont il a été l'objet.

Les apôtres n'étaient pas seuls auprès de Jésus-Christ, quand il parlait. Des foules venues de la Judée, de la Galilée, du pays de Tyr et de Sidon, suivaient ses pas, écoutaient avec avidité ses prédications, et, au milieu de ces foules, des hommes

1. O bona crux, diu desiderata, et jam concupiscenti animo præparata! securus et gaudens venio ad te, ita et tu exultans suscipias me discipulum ejus, qui pependit in te. (*In festo S. Andr.* Antiph. Magnif. II Vesp.)

orgueilleux de leur savoir, de leur apparente vertu, de leur crédit et de leur influence, épiaient jusqu'au moindre mot qui sortait de sa bouche, et cherchaient à le surprendre dans ses discours. Souvent ils furent démasqués et confondus; quelquefois ils furent maudits, et la honte qu'ils éprouvèrent devint au fond de leur cœur une incurable blessure, où fermenta une de ces haines implacables qui ne s'apaisent que par le crime. Jésus-Christ fut haï des princes des prêtres, des scribes et des pharisiens, mais avec une fureur sans exemple dans les fastes du cœur humain. Non seulement ils le calomnièrent auprès du peuple, non seulement ils tramèrent sa mort, avec une entente qui ne fut jamais troublée, bien qu'ils fussent divisés dans leurs opinions; non seulement ils achetèrent la trahison d'un des disciples auxquels il avait donné sa confiance; mais, quand ils le tinrent, ce fut une inexplicable ivresse, un prodige de lâcheté et d'infamie. Je cherche, dans l'histoire, des procès, des avanies, des souffrances semblables, et je n'en trouve pas. Mon cœur épouvanté recule d'horreur, devant ce drame scandaleux et lugubre que les peuples chrétiens ont appelé la Passion.

Je ne sais, Messieurs, quel respect soudain s'attache aux criminels, lorsqu'ils viennent d'être frappés par la sentence de la justice. Le cœur, à leur vue,

s'émeut d'une dernière pitié, et n'était le droit outragé qu'il faut faire triompher, l'ordre qu'il faut protéger, on leur épargnerait le supplice qui les attend. Mais les ennemis de Jésus-Christ n'ont point connu cet attendrissement sacré. Il fallait violer la loi qui défend de condamner sans témoins : ils la violent. Il fallait forcer le consentement d'un proconsul timide, qui ne trouvait aucune cause de condamnation dans l'accusé : ils le forcent. Il fallait épouvanter le peuple : ils l'épouvantent; acheter son vote : ils l'achètent; obtenir la délivrance d'un voleur et d'un meurtrier, de préférence à celui dont les mains étaient pures et dont on n'incriminait que les discours : ils l'obtiennent. Et puis, sûrs de leur proie, ils la saisissent, ils la maltraitent, ils l'injurient, ils se soûlent de ses opprobres. — La mort ! la mort ! donnez-lui la mort, ô misérables ! — Non ! qu'il soit moqué et souffleté ! qu'on lui crache au visage ! — Mais cela ne s'est jamais fait qu'aux scélérats qui blasphèment la justice et injurient les spectateurs de leurs tourments. Ne voyez-vous pas qu'il se tait, qu'il se résigne, et que son âme regarde déjà dans un autre monde ? Tuez-le; mais pourquoi l'abreuvez-vous de honte? La mort ! la mort ! je demande la mort. — Non ! qu'il soit couronné d'épines et vêtu d'une pourpre dérisoire. Qu'on lui mette

un roseau dans la main, qu'on lui en frappe la tête, qu'on le promène à travers les rues, comme un fou. — Ah! mon Dieu! mais c'est infâme! Et tout n'est pas fini. On l'a battu de verges et couvert de mille plaies. Il a pris sa croix sur ses épaules sanglantes; il est arrivé au sommet du Golgotha; le gibet se dresse, il est cloué dessus! Messieurs, je vous prends à témoin : il ne dit rien, le doux Agneau, ou plutôt il ne laisse tomber de sa bouche que des paroles de pardon, d'aimables promesses et de tendres gémissements. Ses yeux se ferment, sa pauvre tête, appesantie par un trop long supplice, s'incline sur sa poitrine : il va mourir. Eh bien! en ce moment solennel où la vie du dernier des misérables devient digne de respect, où les cœurs se recueillent dans une silencieuse compassion, les ennemis de Jésus ont l'atroce lâcheté de l'insulter encore : « Va, toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même! Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. Il a sauvé les autres, et il ne peut pas se sauver lui-même... S'il est roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. Il se fie en Dieu; mais que Dieu le délivre donc, puisqu'il a dit : Je suis le Fils de Dieu [1]. » Et les

1. Matth., XXVII. — Luc, XXIII.

lâches passent et repassent au pied de la croix, vomissant l'injure et le blasphème, jusqu'à la dernière heure. O toi qui meurs là-haut, tant de fois assassiné, si tu fus le plus aimé, tu fus aussi le plus haï des hommes!

La haine a achevé son œuvre, Messieurs; mais nous, nous ne sommes qu'à la moitié de notre tâche. Jésus-Christ s'est fait croire jusqu'au plus violent et constant enthousiasme, admirer jusqu'à l'adoration, aimer jusqu'au sacrifice, haïr jusqu'à la fureur : voilà son influence. Voyons maintenant si son attitude, en ne la considérant que de son côté naturel, répond à un pareil résultat.

II

Il est certain, Messieurs, que l'attitude de Jésus-Christ, dans son caractère général, semble en parfait accord avec l'influence qu'il a obtenue : il paraît, en toute circonstance, sûr de lui-même et de son avenir, et rien ne le trouble dans la fermeté de cette conviction. Mais, si nous descendons aux détails, la contradiction se dessine avec tant de vigueur, qu'il faut se résoudre ou à accepter la plus grande bizarrerie historique qui se puisse concevoir, ou à re-

courir à des faits supérieurs qui expliquent tout, et rétablissent l'ordre des traits, dans la physionomie du Sauveur.

Jésus-Christ s'est fait croire : mais, pour se faire croire, il faut une autorité; pour se faire croire souverainement, il faut une autorité souveraine. Or, Jésus manquait d'autorité. Je n'examine pas, avec un évangéliste contemporain, s'il savait le grec, s'il avait reçu une culture hellénique, s'il parlait le syriaque ou l'hébreu, s'il avait passé sa jeunesse dans l'élucubration laborieuse des livres sacrés. Une seule chose m'occupe : c'est qu'il n'avait ni le droit ni le pouvoir naturels d'enseigner, et que, eût-il eu l'un et l'autre, il les rendait vains par sa doctrine et le choix de ceux à qui il la confiait.

Examinez, je vous prie, sa position dans le milieu où il parle. Non seulement il lutte contre l'individualisme intellectuel, que le monde oppose, aussi bien que les savants, à tout enseignement; non seulement il doit vaincre les résistances de l'esprit propre et l'anéantir, puisqu'il veut y substituer son esprit : mais il se heurte à la plus grande force doctrinale qui ait existé dans les temps anciens. Le peuple juif ne ressemble pas à ces nations agitées qui courent la place publique et demandent à tout venant : — *Quid novi?* Quoi de nouveau? — Raisonner de lui

comme des Athéniens, par exemple, et penser que Jésus-Christ ait pu se présenter sans autre autorité que son audace et son ambition de doctrinaire, c'est tomber dans une méprise grossière. Il est vrai que des sectes se sont formées dans le dernier siècle du royaume judaïque, mais elles ne recrutent que des savants et se bornent à des interprétations : le fond de la religion reste le même, et le peuple s'en tient encore aux idées et à la loi qu'il regarde comme divines; il s'appuie sur une autorité sacrée, qui représente, pour lui, l'autorité même de Dieu. Eh bien! Messieurs, c'est contre cette autorité qu'un homme sans naissance, sans consécration, sans crédit, et réputé sans savoir, construit, non pas un système d'interprétation nouvelle, comme on voudrait bien nous le faire entendre, mais une religion qui doit supplanter les institutions mosaïques. Son respect pour la loi sainte que deux mille ans d'une immuable existence semblent devoir éterniser n'est que provisoire; il ne s'en cache pas : la loi durera jusqu'à ce qu'il ait réussi, *donec omnia fiant*. Il pose en avant les principes qui doivent la dissoudre; il affirme contre les affirmations de la Synagogue, il s'attire les contradictions et la haine de cette grande et forte autorité, qui est tout pour le peuple juif. Et vous voulez qu'il puisse convaincre? Mais regardez-

y donc de près, et vous verrez que c'est Dieu lui-même qu'il prend pour but de ses agressions doctrinales, puisque c'est de Dieu que le peuple juif croit tenir et ses idées et sa loi. Aux yeux de tous ceux à qui il s'adresse, il n'a donc ni le droit ni le pouvoir d'enseigner. Son audace et son ambition sont des crimes, à moins plutôt que ce ne soient des folies.

Maintenant, Messieurs, examinez son enseignement : tout y combat ses étranges prétentions. Il veut se faire croire, et il choque l'esprit judaïque, dans ses convictions les plus chères et les plus profondément enracinées. Une conviction de l'esprit judaïque, c'est que le temple de Jéhovah doit devenir le centre d'un culte universel, et il en annonce la prochaine destruction : de tous ces somptueux édifices que les étrangers admirent, de cette masse gigantesque réputée, au loin, la plus grande merveille de l'art humain, il ne restera pas pierre sur pierre; qu'une seule génération passe, et tout sera consommé. Une conviction de l'esprit judaïque, c'est que Jérusalem, la ville sainte, sera la capitale du royaume de Dieu qui approche : et il la regarde avec des larmes dans les yeux; il pleure les horreurs de sa future destinée et la dispersion éternelle de ses enfants. Une conviction de l'esprit judaïque, c'est que les fils d'Abraham vont être bientôt les maîtres

des nations : et il appelle tous les peuples de l'Orient, de l'Occident, du Nord et du Midi ; et il les invite à s'asseoir dans le royaume de Dieu, près d'Israël, sur le pied de la plus parfaite égalité, protégés et sanctifiés désormais par une même bénédiction. Une conviction de l'esprit judaïque, c'est que Dieu récompensera par des prospérités inouïes, des richesses incommensurables, la fidélité de ceux qu'il a appelés son peuple : et il veut qu'on méprise les biens de ce monde, qu'on n'amasse pas de trésors ici-bas, mais qu'on s'assure je ne sais quelle propriété insaisissable, dans un monde invisible. Ajoutez à cela des invraisemblances plus choquantes encore, dont un grand nombre offensent le plus simple bon sens : qu'il est un avec le Dieu unique que les Juifs adorent ; qu'un homme est Dieu ; qu'il peut remettre les péchés ; qu'il répond pour le genre humain et paye sa dette à la justice divine ; que du pain se change en son corps, du vin en son sang ; qu'il faut manger sa chair et boire son sang, pour vivre éternellement ; que l'on renaît de l'eau ; que l'on doit rechercher toujours la dernière place ; que bienheureux sont ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent persécution, bienheureux ceux qui sont maudits ; qu'il ne faut pas rendre pied pour pied, dent pour dent, ainsi que le permet la loi,

mais qu'il faut tendre la joue gauche à ceux qui frappent la joue droite ; que l'on doit aimer ses ennemis; — et le reste.

Nous sommes habitués à cet enseignement, Messieurs; c'est pourquoi nous n'en voyons pas le côté repoussant, aussi bien que le peuple juif, surpris tout à coup par une pareille nouveauté. Mais si nous nous mettons à sa place, et si nous étudions impartialement et les dispositions générales de l'esprit humain et les dispositions particulières de l'esprit udaïque, il est impossible que nous croyions à l'influence doctrinale de Jésus-Christ.

Il manque d'autorité : je vais plus loin et je lui demande pardon, car il doit sortir plus grand de l'abaissement que je lui fais subir malgré moi. Je dis donc, Messieurs, qu'au manque d'autorité il joint le manque d'intelligence.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable,

a dit un de nos poëtes; mais, en admettant que l'enseignement de Jésus-Christ soit vrai, encore doit-il le faire passer par un milieu où il soit compris; et, puisque son dessein est de former une troupe sacrée de docteurs qui instruisent l'univers, il importe qu'il choisisse des âmes capables de se passionner pour des idées. Eh bien! il semble ignorer ce principe

de la plus vulgaire prudence : son sénat intellectuel, ce sont douze hommes de labeur, dont les mains rudes peuvent manier adroitement un aviron et ramener vigoureusement un filet, mais dont l'esprit obtus hésite devant les propositions les plus élémentaires. Voilà les futurs conquérants du monde des esprits. Ah! Messieurs, vous le savez bien, ce ne sont pas de tels hommes que les idées passionnent. On peut les agiter, j'en conviens, les pousser à d'exécrables brutalités et à un oubli aveugle de leur vie, en faire des risquons-tout; mais, pour cela, il faut remuer les fibres de leurs basses convoitises. Des doctrines, ils n'en veulent pas, surtout de celles qui répriment l'ambition et prêchent la dignité dans le malheur, la résignation dans la misère, la patience et la longanimité dans l'oppression. Amenez-leur un Spartacus en sarrau, un de ces audacieux qui spéculent sur les lâchetés de ceux qui possèdent et les avidités de ceux qui n'ont rien. Qu'il monte sur une borne, qu'il montre de loin la curée de la richesse publique et qu'il dise : — Frères et amis, il y a des hommes qui ont tout, et nous sommes dans la misère. Ils ne veulent pas être la providence qui aide, soulage et console : eh bien! nous serons la providence qui juge, pille et détruit. Ils ne veulent pas être la source qui féconde notre pauvreté labo-

rieuse : eh bien! nous serons la mer qui engloutit. Ils ne veulent pas être la rosée qui rafraîchit notre misère : eh bien! nous serons le torrent qui dévaste. Ils ne veulent pas être la main qui caresse nos maux : eh bien! nous serons le glaive qui tue. Place à la mer! place au torrent! place au glaive! place à la justice de Dieu! — C'est alors, Messieurs, que vous aurez de la passion, et beaucoup plus que vous ne voudrez. Mais qu'on passionne, pour des idées, des hommes ignorants et inintelligents comme étaient les apôtres, jamais.

Il est vrai pourtant que Jésus-Christ était « un Rabbi, le plus charmant de tous les Rabbis (ce n'est pas moi qui parle). Un sentiment exquis de la nature lui fournissait à chaque instant des images expressives. Quelquefois une finesse remarquable, ce que nous appelons de l'esprit, relevait ses aphorismes... D'autres fois, leur forme vive tenait à l'heureux emploi des proverbes populaires. » Et puis, il maniait si bien la parabole! Qui ne comprend qu'avec ces ressources, il ait dû réussir auprès de « jeunes gens avides de l'entendre et cherchant l'inconnu [1] »? S'il ne faut que cela, Messieurs, pour expliquer l'influence souveraine de Jésus-Christ sur l'esprit de ses apôtres,

1. E. Renan, *Vie de Jésus.*

je demande qu'on renouvelle l'expérience. Que le plus charmant de nos Rabbis se rende à Trouville ou au Havre; qu'il choisisse, parmi les bateliers, douze jeunes gens, dont la moitié de quarante à cinquante ans, avides de l'entendre et cherchant l'inconnu; qu'il leur prodigue, pendant deux ans et demi, les paraboles, les proverbes, les aphorismes assaisonnés d'esprit, les images expressives, et qu'après cela il les lance sur le monde; nous irons les entendre, et je vous promets l'un des plus divertissants spectacles que vous ayez jamais vus.

Messieurs, plus je considère le choix de Jésus-Christ, plus je le rapproche de ses desseins; plus je considère son enseignement, plus je le rapproche des dispositions de l'esprit humain et de l'esprit judaïque; plus je considère sa position, plus je la rapproche de celle de la Synagogue, et plus je me convaincs que, pour se faire croire, Jésus-Christ a mal pris et son temps, et sa doctrine et ses hommes.

S'est-il mieux préparé à cette suprême admiration, qui devait aboutir au culte de sa personne? Non, Messieurs. Son grand esprit, en s'adressant à des gens incapables de le comprendre, en leur proposant des doctrines choquantes et invraisemblables, en luttant contre l'autorité doctrinale sur laquelle s'appuyaient les convictions du peuple juif, perdait ce

prestige qui attire les intelligences médiocres autour du génie. Sa vertu trop austère et souvent accusée par des gens en crédit, son commerce facile avec les pécheurs, ne lui laissaient, pour se faire admirer par les hommes de basse condition qu'il avait choisis comme ses disciples de prédilection, que les qualités extérieures qui frappent l'esprit trivial et puéril du peuple : la naissance, la richesse, le pouvoir. Mais voyez comme tout lui manque à la fois. On connaît sa famille, et, à l'occasion, on lui rappelle qu'il n'est que le fils d'un ouvrier : *Nonne hic est fabri filius*[1]? On sait qu'au jour de sa naissance il n'y a pas eu de place pour lui dans les hôtelleries, et qu'une étable fut sa première demeure, une crèche son berceau. Il ne s'en cache pas, du reste. La pauvreté, qu'il a appelée bienheureuse, il l'a prise pour compagne de sa vie; il ne veut des riches qui recherchent son amitié, rien que le nécessaire; et encore s'en passe-t-il souvent. « Les renards ont des tanières, les oiseaux des nids; mais le Fils de l'homme n'a pas une pierre où reposer sa tête[2]. » Il n'ignore pas qu'on veut le faire mourir; il se soustrait plus d'une fois aux inquiètes recherches de ses ennemis; mais, enfin, il tombe entre leurs mains, et la force

1. Matth., cap. XIII, 55.
2. Luc., cap. IX, 58.

semble lui manquer pour s'en arracher. Qu'y a-t-il donc de si admirable dans ce plébéien obscur, pauvre, impuissant, qu'on doive un jour l'adorer?

Mais eût-il tous les prestiges humains de la naissance, de la richesse, du pouvoir, de la vertu, de l'esprit, n'oubliez pas, Messieurs, qu'il est déplacé, s'il veut obtenir un culte. Jérusalem est la ville sainte, où se conservent tous les souvenirs du Dieu unique dont la majesté jalouse réprouve les adorations sacrilèges. Les jours néfastes de l'idôlatrie sont passés, et le cœur purifié du peuple n'éprouve plus qu'une souveraine horreur pour les dieux qui ne sont pas le sien. Il est vrai que Jésus-Christ pousse l'audace jusqu'à affirmer qu'il est le Fils de Dieu, qu'il vit dans la familiarité de son Père céleste, que lui et son Père ne sont qu'une même chose. Il approuve qu'on dise de lui : « Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant : *Tu es Christus, Filius Dei vivi*, » et il prétend qu'il faut être inspiré pour être capable d'une si haute confession. Mais, je vous le demande, par quoi se justifie cet abus de paroles, quand tous les prestiges font défaut? Que si, dominés par l'affirmation opiniâtre de leur Maîtret, l'engouement dont il est l'objet, les apôtres se laissent aller à l'admirer plus que de raison, leur peut-il rester au cœur d'autre sentiment qu'une vive indignation et un profond

mépris, quand ils le voient finir ignominieusement, et qu'ils s'aperçoivent qu'ils ont été dupes? Il se vantait de n'avoir point de péché, et il meurt noyé dans l'opprobre, entre deux scélérats, maudit par les prêtres, maudit par le peuple. Il disait : « Mon Père et moi nous ne sommes qu'un; mon Père est toujours avec moi, » et il se plaint à la face du monde de l'abandon de Dieu : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* On le met au défi de prouver qu'il est le Fils de Dieu, quand il en est plus que jamais temps, et il demeure immobile sur son gibet. Tenez, Messieurs, je consens à supprimer le mépris et l'indignation, je veux qu'on ait pour lui de la pitié... Mais l'adorer! qu'a-t-il fait pour cela?

Semblablement, qu'a-t-il fait pour mériter cet amour passionné, qui ne se contente que par les plus douloureux sacrifices? Il laisse tomber de sa bouche des paroles aimables; il appelle ses apôtres ses petits enfants, ses amis. Mais, en même temps, il pèse, avec une insistance maladroite, sur l'endroit le plus sensible du cœur humain; il le froisse et le meurtrit dans ses plus légitimes et ses plus délicates exigences. Le cœur humain veut être libre de se donner. On mérite ses affections, on ne les commande pas; lui dire : Aime-moi, je veux que tu m'aimes, — c'est retarder son choix, au lieu de le hâter. Les men-

diants ou les tyrans d'amour ont pour destinée de n'être jamais aimés. Eh bien, Messieurs, Jésus-Christ mendie l'amour de ses apôtres; il fait plus, il le commande. Il le commande, non pas avec cet empressement passionné qui mêle aux ordres de la volonté les prières et les larmes du cœur, mais avec cet aplomb hautain qui tiendrait à l'écart l'amour le plus facile : « Si vous m'aimez, dit-il, gardez mes commandements : *Si diligitis me, mandata mea servate* [1]. » Il faut m'aimer, entendez-vous? Pressez-vous de faire votre choix. « Qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi : *Qui amat patrem et matrem plus quam me, non est me dignus.* Qui aime son fils et sa fille au-dessus de moi n'est pas digne de moi : *Qui amat filium et filiam super me, non est me dignus* [2]. » Ainsi, il faut qu'on l'aime d'une affection qui surpasse les premières et les plus sacrées affections de la nature, et ce n'est que par cet étrange renversement du cœur qu'on est digne de lui. L'amour dont il est l'objet prime toutes les vertus ; ce n'est pas un acte gracieux dont il puisse être reconnaissant, c'est le plus grand devoir. Comprenez-vous, Messieurs, qu'on aime un homme qui tient un pareil langage? Par

1. Joan., cap. XIV, 15.
2. Matth., cap. X, 37.

quoi rachète-t-il tant d'impatience et de hauteur?

Ah! il est une chose dont vous ne vous étiez pas doutés, avant la révélation qui vient de nous en être faite. La Galilée était si belle! « C'était un pays très vert, très ombragé, très souriant, le vrai pays du Cantique des cantiques et des chansons du bien-aimé. Pendant les deux mois de mars et d'avril, la campagne est un épais massif de fleurs, d'une franchise de couleur incomparable. Les animaux y sont petits, mais d'une douceur extrême. Des tourterelles sveltes et vives, des merles bleus si légers qu'ils posent sur une herbe sans la faire plier, des alouettes huppées qui viennent presque se mettre sous les pieds du voyageur, de petites tortues de ruisseaux dont l'œil est vif et doux, des cigognes à l'air pudique et grave, dépouillant toute timidité, se laissent approcher par l'homme et semblent l'appeler... Et puis..., le vin était excellent... et on en buvait beaucoup... Toute l'histoire du christianisme naissant est devenue une délicieuse pastorale... Un Messie au repas de noces, la courtisane et le bon Zachée appelés à ses festins, les fondateurs du royaume du ciel comme un cortège de paranymphes : voilà ce que la Galilée a osé, ce qu'elle a fait accepter [1] ».

1. E. Renan, *Vie de Jésus.*

Vous comprenez bien, Messieurs, que, du moment que la Ga ilée ose de pareilles choses, on ne peut pas s'empêcher d'aimer un homme qui vous promène dans un pays si ravissant. Il n'y a qu'un malheur à cela : c'est que la noce passe et que le vin ne dure pas toujours; quand il est bu, il faut tremper ses lèvres dans un autre calice, plein d'opprobres, d'ignominies et de souffrances. J'ignore quelle impression ont pu faire sur les apôtres les délicieuses pastorales de la Galilée, les tourterelles sveltes et vives, les merles bleus, les alouettes huppées, les petites tortues à l'œil vif et doux, les cigognes à l'air pudique et grave, l'excellent vin qu'ils ont bu, la compagnie des pécheurs et des courtisanes; mais il est une chose que je n'ignore pas : c'est que Jésus-Christ a plus d'une fois rudoyé son cortège de paranymphes : il les appelle gens de peu de foi, génération perverse et incrédule, Satan. Encore n'est-ce qu'une ombre légère au riant tableau que vous venez de voir se dérouler sous vos yeux. En voici la contre-partie : ces hommes si à l'aise dans le plus beau pays du monde, on les laisse souffrir de la faim à tel point qu'ils sont obligés d'arracher des épis dans les champs, pour se nourrir; ils ne doivent posséder ni or, ni argent, ni bourse, ni deux tuniques, ni chaussure, ni bâton; ils voient s'ouvrir de-

vant eux la plus terrible des perspectives : une vie de tribulations, de hontes et de douleurs. Leur maître n'est pas venu apporter la paix sur la terre, mais le glaive. Allez, dit-il, « je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. On vous traînera devant les tribunaux, et on vous flagellera ; les proconsuls et les rois vous appelleront à leur barre à cause de moi. » Horreur ! « Le frère livrera son frère, le père son fils, les enfants leurs parents, et ils les feront mourir. Vous serez en haine à tous, à cause de mon mon, et celui-là seul qui persévérera au milieu de tant de maux sera sauvé : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* [1]. Celui qui veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, tollat crucem suam quotidie, et sequatur me* [2]. » Et, comme par une amère dérision, il ose dire : « Mon joug est suave et mon fardeau est léger : *Jugum meum suave est et onus meum leve* [3]. » Messieurs, il n'y a pas de Galilée, pas de pays délicieux et enchanteur, qui puisse empêcher l'attitude de Jésus-Christ d'être souverainement repoussante pour la nature.

1. Matth., cap. x, 22.
2. Matth., cap. xvi, 24.
3. Matth , cap. xi, 30.

Mais, s'il ne pouvait pas être aimé, méritait-il d'être haï avec fureur? Pas davantage, surtout si l'on considère que la haine ne monte pas de la populace, mais descend des sommets de la société judaïque. Il n'y a pas de témoins pour prouver qu'il soit criminel, le proconsul romain ne voit rien en lui qui soit digne de mort, Hérode l'innocente ; pourquoi le haïr? Est-ce parce qu'il a pris fantaisie de quitter son atelier, de parcourir la Judée pendant trois ans, de prêcher le peuple assemblé autour de lui? Est-ce parce que la nouveauté de sa parole a pu séduire quelques idiots? Est-ce parce qu'il a appelé les scribes, les pharisiens, les docteurs de la loi, serpents, race de vipères, hypocrites, sépulcres blanchis, conducteurs aveugles, insensés? Est-ce parce qu'il a offensé, dans ses discours, le nom et la majesté du vrai Dieu? Enfin, est-ce un maniaque, un rêveur, un mal élevé ou un blasphémateur? Alors, qu'on ait pitié de lui, qu'on le méprise, qu'on s'indigne, qu'on l'enferme, qu'on le punisse... Mais qu'on le haïsse! mais que la haine vienne des grands et des forts de la nation! mais qu'elle soit sale et ignoble!... Pourquoi? pourquoi? on ne hait que ceux que l'on craint ; et, quand Jésus-Christ eût été le jeune démocrate que l'incrédulité nous a dépeint en ces derniers temps, rien n'explique la haine furieuse qui

lui a prodigué lâchement les outrages, jusqu'à la dernière heure de sa douloureuse passion.

Messieurs, j'arrive au moment décisif : il s'agit de mettre en présence l'influence et l'attitude de Jésus-Christ. Regardez bien, je vous prie; tout le succès de ma démonstration dépend de la manière dont vous allez saisir ce contraste.

Jésus-Christ s'est fait croire jusqu'au plus violent et constant enthousiasme; et cependant il manque, dans son attitude, d'autorité, d'intelligence et de prudence : première contradiction. Jésus-Christ s'est fait admirer jusqu'à l'adoration; et cependant son attitude est obscure, humiliée, avilie, déshonorée aux yeux de la nature : deuxième contradiction. Jésus-Christ s'est fait aimer jusqu'au sacrifice; et cependant il semble s'être étudié à prendre, vis-à-vis de la nature, une attitude repoussante : troisième contradiction. Jésus-Christ s'est fait haïr jusqu'à la fureur; et cependant son attitude ne mérite que la pitié, le mépris et tout au plus l'indignation : quatrième contradiction.

Acceptez-vous ces contradictions, Messieurs? Si vous dites oui, je descends de chaire, et je vous laisse vous expliquer avec le bon sens, que vous aurez mortellement outragé. Mais je vois dans vos yeux et sur vos visages qu'une pareille monstruosité his-

torique vous révolte; je vois que vous comprenez qu'il est du devoir de toute critique sensée de mettre un personnage comme Jésus-Christ d'accord avec lui-même, et que c'est le droit des faits extraordinaires d'entrer de plain-pied dans l'histoire, dès qu'eux seuls sont capables de nous l'expliquer. A moins de supposer que Jésus-Christ, par une force mystérieuse, produit directement dans les âmes la foi, l'admiration, l'amour dont il est l'objet, ce qui est un prodige immense, il faut recourir aux miracles extérieurs qu'il a opérés.

A moi donc les miracles! Ici, mon bataillon sacré! L'histoire vous appelle, l'histoire a besoin de vous. Debout entre l'attitude du Christ et son influence, faites disparaître les contradictions qui les divisent.

Jésus-Christ a été haï avec fureur : cela devait être, car, en présence de ses prodiges, ses accusations devenaient de formidables vérités. Ses merveilles parlaient plus éloquemment que ses discours, et ébranlaient l'autorité de la Synagogue jusqu'en ses fondements. Influence, crédit, puissance des anciens, tout allait être foulé aux pieds du nouvel envoyé de Dieu. Les grossières espérances que l'on fondait sur des interprétations charnelles se trouvaient confondues par une doctrine austère. Deux passions

atroces et implacables, la peur et la honte, rongeaient le cœur des ennemis de Jésus; la haine seule, aveugle et insensée, pouvait espérer d'étouffer, par l'injure, les *hosanna* et les bénédictions du peuple ravi, et de suspendre, par les derniers excès, la prochaine ruine des institutions antiques, dont les scribes, les docteurs et les prêtres recueillaient les honneurs et les bénéfices.

Jésus-Christ a été cru jusqu'à l'enthousiasme : cela devait être; car il appuyait, par des miracles, la nouveauté et l'étrangeté de ses discours. Pendant que sa parole offensait l'esprit judaïque, les faits merveilleux qui se multipliaient sur son passage attiraient l'attention et le respect d'un peuple avide de pareilles démonstrations. Il s'agissait moins de voir clair à ses discours qu'à ses œuvres; il le disait lui-même : « Si vous ne croyez pas à ma doctrine, qui est celle de mon Père, croyez à mes œuvres, qui sont ses œuvres. »

Jésus-Christ a été admiré jusqu'à l'adoration : cela devait être; car le ciel, la terre, toute la nature, agitée par son action souveraine, chantait, avec les hommes simples et naïfs qui entouraient le Maître, ces paroles que la chair et le sang ne peuvent révéler à l'esprit humain : « Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant : *Tu es Christus, Filius Dei vivi.* »

Jésus-Christ a été aimé jusqu'au sacrifice : cela devait être; car en se penchant vers les misères infinies de l'humanité, en les caressant et guérissant de ses mains bénies, en ouvrant les sépulcres des morts, en triomphant du pouvoir de Satan, en touchant les cœurs malades pour les soulager, les âmes déshonorées pour les réhabiliter par la vertu, les pécheurs pour les sauver, il acquérait le droit de dire : — Aimez-moi, je veux que vous m'aimiez; quiconque aime son père plus que moi n'est pas digne de moi, car voyez mes œuvres : ne suis-je pas le père et la mère de l'humanité?

Cependant, Messieurs, il reste une dernière contradiction, la plus grande de toutes : Jésus-Christ est mort déshonoré, et son influence a ce singulier caractère que c'est une influence posthume. Qu'on l'ait cru, admiré et aimé pendant qu'il vivait, cela se conçoit, d'après ce que vous venez d'entendre : mais la mort infâme qu'il a subie ne neutralise-t-elle pas la puissance merveilleuse de sa vie? Il descend au tombeau : sa doctrine, ses vertus, ses miracles, n'y descendent-ils pas avec lui? S'il avait fini par un trépas vulgaire, son souvenir aurait eu le sort de tous les souvenirs illustres : il se fût amoindri, mais il fût demeuré pur. Au lieu de cela, c'est un gibet qui se dresse dans la mémoire épouvantée des apô-

tres; aussi, Messieurs, je comprends leur abattement et leur désespoir; je comprends qu'ils se considèrent comme des dupes; je comprends qu'ils retournent à leurs filets, et qu'ils cherchent à étouffer, par la fatigue du corps, les souvenirs malsains et funestes qui tourmentent leur mémoire. Voilà l'effet qu'a dû produire la mort ignominieuse du Christ sur l'esprit des apôtres. Mais, au lieu de cela, pourquoi cette foi enthousiaste, cette admiration suprême, cet amour passionné, dans des hommes qui s'étaient montrés timides jusqu'à la lâcheté, quand leur Maître avait besoin de leur secours? Pourquoi, Messieurs? Approchez du sépulcre de Jésus-Christ : il n'y est plus. Sa dépouille inanimée, surprise par une vertu divine, a fait éclater la pierre qui l'étouffait. Le voilà ! il se montre à ses amis, il se fait toucher, il mange, il converse avec eux; il leur donne ses derniers enseignements, ses dernières promesses, sa dernière bénédiction, et, à leurs yeux ravis, il monte aux cieux. C'est bien lui, ils s'en sont assurés maintes fois. Le Maître est ressuscité. Il est ressuscité comme il l'a dit, donc il est Dieu ! comme il l'a dit. Il est Dieu, donc il est souverainement croyable, souverainement adorable, souverainement aimable. Il est Dieu! ô mystères d'amour, c'est maintenant que vous serez compris ! Il est Dieu ! et, pour nous,

il s'est fait petit enfant et homme mortel. Il est Dieu! et, pour nous, il s'est condamné aux fatigues du travail et aux humiliations de la pauvreté. Il est Dieu! et il a daigné venir nous instruire lui-même, et nous demander notre cœur. Il est Dieu! et, pour apaiser la colère de son Père, pour nous réconcilier avec la justice outragée, pour nous assurer ses mérites infinis, il a voulu mourir dans l'opprobre, trahi par la terre et abandonné par le ciel. Il est Dieu! et, sous de fragiles apparences, il se fait l'éternel compagnon de notre pèlerinage, l'ineffable consolation de notre cœur attristé par ses déshonneurs, la nourriture quotidienne de notre âme fatiguée par ses passions et ses luttes. O amour! amour! qui ne vous aimerait pas? Paul, tu as raison : anathème à qui n'aime pas le Seigneur Jésus! Apôtres de mon Sauveur, vous avez bien fait de mourir pour lui. Jésus! Jésus! Jésus! je n'envie pas le sort de ceux qui ont pu voir vos miracles, et toucher les plaies glorifiées de vos mains, de vos pieds, de votre côté sacré; mais que je voudrais bien avoir comme eux le bonheur de mourir pour vous, ô mon Seigneur et mon Dieu [1]!

1. Après cette conférence, un auditeur me communiqua un article de journal, que je crois devoir mettre sous les yeux des lecteurs. Il leur prouvera que les philosophes ont leurs bons moments, et qu'il est des preuves de la divinité

du chistianisme tellement convaincantes, qu'on ne peut se soustraire à leur autorité, quand on prend la peine de les examiner.

« On a souvent avancé, à l'appui de la résurrection, l'existence même de l'Église. Si Jésus ne fût sorti du tombeau..., la foi des disciples était frappée de confusion; leurs espérances, de vanité. Il faut donc nécessairement admettre que Jésus leur a été rendu par un miracle.

« Qu'on se représente, si l'on peut, l'état d'esprit dans lequel dut être jetée la petite troupe de croyants, au soir du supplice de leur maître, au lendemain de la crucifixion. Quel coup! quel naufrage des illusions!... Jésus s'était donné, pour le Messie, et ils avaient naïvement cru à ses déclarations. Ils s'étaient persuadé que leur maître ferait reconnaître tôt ou tard son caractère, et qu'il serait porté avec acclamation sur le trône. Ils voyaient en lui un monarque caché, l'héritier des magnifiques promesses de Dieu. Encore quelques semaines, un peu de patience, et ils assisteront aux merveilles des derniers temps. Eux-mêmes participeront aux honneurs. Ils seront assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. Ces pêcheurs d'hier seront les conseillers naturels du Prince, les grands de la cour du Messie. Eh bien! non; tout cela n'était qu'un rêve! Le moment critique est venu, et Jésus a succombé... Au lieu d'un trône, il a trouvé le supplice. Il est mort, vous l'entendez, mort, celui qui devait vivre éternellement. Il a péri sur une croix, comme le dernier des criminels, celui qui devait régner dans une gloire plus qu'humaine. Mais c'est peu qu'il soit mort; ses promesses ont péri comme lui. Pauvres disciples, il vous avait trompés! Ce n'est pas assez d'avoir perdu le chef de la famille, l'ami, le maître vénéré, vous n'avez pas même la consolation de le poursuivre de votre admiration, vous êtes réduits à douter de lui; vous êtes condamnés à le regarder comme un insensé, qui sait? comme un imposteur!

« Trois jours se passent, jours d'un trouble, d'une honte dont rien ne donnera jamais l'idée; trois jours se passent, et tout est changé! Ces mêmes hommes, hier encore confondus et désespérés, doutant du Christ, de Dieu, d'eux-mêmes, ces mêmes hommes ont tout retrouvé. Ils croient de nouveau, et plus que jamais. Ils triomphent. Rien désormais ne pourra les ébranler. Et cette conviction qu'ils portent en eux, ils sauront la faire partager. Écoute, ô monde! tu vas entendre l'accent d'une persuasion si indomptable,

qu'il faudra bien que tu finisses par y céder et par te soumettre!

« Tel avait été le lendemain de la crucifixion, et tel fut le surlendemain. Que s'était-il donc passé entre ces deux deux moments? La résurrection. »

(*Le Temps*, numéro du 12 août 1863.)

Ne dirait-on pas qu'un chrétien a écrit ces lignes? Cependant elles sont d'un auteur panthéiste, M. Scherer.

VINGT-NEUVIÈME CONFÉRENCE

DE LA NÉCESSITÉ HISTORIQUE DES MIRACLES POUR EXPLIQUER L'ŒUVRE DES APÔTRES

Messieurs,

Un intérêt immense s'attache toujours à ces tragiques événements, qui se dénouent par la ruine d'une grande nation. Nous en suivons avec avidité les péripéties; notre imagination anxieuse nous transporte sur tous les lieux, nous jette dans toutes les aventures, nous mêle à tous les mouvements; et, quand nous avons assisté à l'agonie des vaincus, au triomphe des vainqueurs, quand nous avons vu flotter, sur les villes conquises, le drapeau qu'ils portaient si fièrement dans les combats, nous nous recueillons en nous-mêmes, et cherchons à nous rendre compte des défaites et des succès. Mais combien les luttes des peuples, se disputant quelques lieues de territoire et s'efforçant de s'exterminer,

sont d'une mince importance et d'un vil attrait pour l'esprit, en comparaison de cette guerre à outrance, déclarée, il y a dix-huit cents ans, au genre humain, par ces douze hommes sans gloire, que nous avons vus sortir des embrassements du Christ ressuscité, pleins de foi, d'admiration et d'amour! Fidèles au programme de leur Maître, après avoir affronté les coupables résistances de la Synagogue et fait dans les champs d'Israël une rapide moisson d'élus, ils s'élancent sur le monde, le parcourent dans tous les sens, le travaillent avec une indomptable énergie, l'ébranlent sous les coups d'une parole sans culture, se pressent, se hâtent de le dépouiller, lui jettent à la face leur sang généreux, et parviennent à planter, sur les ruines qu'ils ont faites d'un passé honteux, le drapeau que chacun d'eux portait dans la mêlée, un signe méprisé jadis et maintenant adoré, la croix abreuvée du sang d'un Juif... et c'est fait! *Factum est!* Le monde est conquis.

Devant une telle victoire, qui ne sent le besoin de se recueillir, et de demander aux événements par quelle voie ils ont été conduits à cette admirable issue? L'œuvre des apôtres est-elle de cette nature qu'on puisse l'expliquer sans l'intervention d'une force supérieure, ou bien doit-elle nous mettre en-

core en présence de cette force, et courber une troisième fois nos fronts sous le bras de Dieu? C'est ce que nous allons voir. Je poursuis toujours le merveilleux, mais n'en soyez point étonné, Messieurs : c'est pour vous être utile, et en même temps pour marquer le souverain mépris que me font éprouver ces hommes légers et superficiels, qui se contentent d'exécuter, en quatre pages, des faits qui demandent une si laborieuse démonstration.

Commençons.

Que la conquête des apôtres ait été rapide et immense, c'est un fait, Messieurs, qu'il est impossible de contester, sans se mettre en contradiction avec les monuments les plus dignes de foi. Les écrivains sacrés et profanes, bien que divisés de croyances et d'intérêts, s'accordent sur ce point, les uns pour triompher, les autres pour se plaindre, et leurs témoignages, en se prêtant un mutuel appui, forment la plus éclatante de toutes les preuves historiques.

A la sortie du cénacle, la prédication évangélique convertit trois mille hommes d'un seul coup. Quelques jours après, Pierre se jette au milieu de la foule et lui demande raison de la mort de son Maître : cinq mille voix lui répondent par une profession de foi solennelle; toute la Judée est en émoi. Dix ans s'écoulent, et le chef des apôtres envoie sa

première épître aux fidèles dispersés du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie, de la Bithynie. Antioche, Athènes, Damas, Césarée, Milet, reçoivent la bonne nouvelle. Paul écrit à la capitale du monde et aux villes les plus illustres de l'empire : Corinthe, Philippes, Colosse, Éphèse, Thessalonique. Il annonce aux Romains que leur foi est prêchée au monde entier : *Fides vestra annuntiatur universo mundo* [1]. Il apprend aux Philippiens que la maison de César est envahie, et leur fait passer le salut fraternel des saints qui l'habitent : *Salutant vos omnes sancti, maxime autem qui sunt de domo Cæsaris* [2]. Pendant ce temps, que font les autres? Ils se jettent à toutes les extrémités du monde. Les Éthiopiens, les Scythes, les Perses, les Indiens, entendent proclamer le nom unique de Celui par qui toute âme vivante doit être sauvée. Posté au centre du monde, Pierre, le maître de tous depuis que Jésus-Christ a disparu, Pierre envoie les disciples qu'il a bénis jusqu'au fond de la Germanie et des Gaules. L'univers s'ébranle, l'univers retentit du nom du Crucifié. « Il n'y a pas de peuples, dit saint Justin, grecs ou barbares, de tout nom, de toutes mœurs, qu'ils habitent sur des chariots mobiles ou sous des tentes

1. Rom., cap. I, 8.
2. II Cor., cap. XIII, 12.

voyageuses, pas de peuples qui n'offrent des prières et des actions de grâces à Dieu le Père, au nom de Jésus-Christ [1]. » — « Nous ne sommes que d'hier, s'écrie Tertullien dans son énergique langage, et nous remplissons déjà vos villes, vos îles, vos châteaux, vos campagnes, vos camps, vos tribus, vos décuries, vos palais, votre sénat, votre forum; nous ne vous laissons que vos temples : *Sola vobis relinquimus templa.* Si nous nous séparions de vous..., ce serait vous punir. Vous seriez épouvantés de la solitude qui se ferait autour de vous, du silence profond et de la stupeur de l'univers, comme frappé de mort par notre absence; vous chercheriez à qui commander... *Procul dubio expavissetis ad solitudinem vestram, ad silentium rerum et stuporem quemdam quasi mortui orbis. Quæsissetis quibus imperaretis* [2]. » Que les menaces de Tertullien soient exagérées, je le veux bien, Messieurs; cependant elles expriment un fait hautement proclamé par tous les défenseurs de la religion, aux premiers siècles : la diffusion précoce, rapide, immense du christianisme.

Ce fait est tellement visible, que les écrivains païens n'ont par pu le taire. A propos de l'incendie de Rome, des recherches furent faites pour en dé-

1. *Dialog. cum Tryph.*, cap. CXVII.
2. *Apol.*, cap. III.

couvrir les auteurs. Néron était coupable; mais, afin de détourner l'attention du peuple et de procurer à son cœur barbare le plaisir du sang et des morts violentes, il s'en prit aux chrétiens. « Une multitude immense fut convaincue, non pas du crime d'incendie, mais de la haine du genre humain : *Multitudo ingens, haud perinde in crimine incendii quam odio humani generis convicti sunt* [1]. » Or, Messieurs, cette multitude immense, dont parle l'historien Tacite, est à Rome, dans la capitale même de l'univers. Que penser des autres pays, de ceux surtout qui se rapprochent des lieux augustes où se sont accomplis les grands mystères? Sénèque s'écrie, en voyant les chrétiens qu'il prend pour des Juifs : « Les vaincus ont imposé des lois à leurs vainqueurs : *Victi victoribus legem dederunt* [2]. » Pline le Jeune est inquiet, tant il y a de vies mises en péril par les édits de persécution; il consulte Trajan, afin d'éclairer sa conscience : doit-il poursuivre les chrétiens et les soumettre à la rigueur des décrets impériaux? « Mais il y en a un nombre infini de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Non seulement les villes en sont remplies : les bourgs et les campa-

1. Tacit., *Annal.*, LXV, cap. XLIV.
2. Sénèque, cité par saint Augustin, *de Civit. Dei*, liv. VI, cap. I.

gnes n'ont pu échapper à l'invasion de cette contagieuse superstition, qu'on croit pouvoir arrêter et guérir. Les temples des dieux, en effet, étaient désolés, les fêtes sacrées interrompues, et le nombre des victimes diminuait tous les jours [1]. » Tibérianus « est fatigué de punir et de tuer..., et cependant les chrétiens ne cessent pas de s'offrir eux-mêmes à la mort : *Defatigatus sum puniendo et neci tradendo..., illi vero non cessant ad cædem sese patefacere* [2]. »

Que dire en présence de tous ces témoignages, sinon que la victoire des apôtres est certaine, et qu'il faut crier avec le prophète : *Factum est!* C'est fait ! Mais comment cela s'est-il fait? Voilà, Messieurs, la question importante. Puisqu'il s'agit d'une victoire et même d'une conquête, je n'y puis mieux répondre qu'en examinant, d'un côté, quels sont les conquérants, quelle est leur stratégie, quelles sont leurs armes; d'un autre côté, quels sont les ennemis, quelles sont les causes de leur résistance, quel en est le caractère.

1. Multi enim omnis ætatis, omnis ordinis, utriusque sexus etiam vocantur in periculum et vocabuntur. Neque enim civitates tantum, sed vicos etiam atque agros superstitionis contagio pervagata est, quæ videtur sisti et corrigi posse. Certe jam satis constat prope jam desolata templa cœpisse celebrari, et sacra solemnia diu intermissa repeti; passimque venire victimas quarum adhuc rarissimus emptor inveniebatur. (*Plin. ad Traj.*, Ep., lib. X, ep. 17.)

2 *Tiberiani ad Traj. de christian. relatio*. PP. Apost., t. II, p. 181.

I

Nous connaissons, Messieurs, les dispositions intérieures des apôtres : la foi, l'admiration, l'amour, à un degré souverain. Leur résolution est fixée : ils veulent exécuter le programme de leur Maître, soumettre les peuples au joug de sa doctrine et de sa loi, les prosterner devant sa personne, et communiquer à tous les cœurs le sublime tourment d'amour qu'ils éprouvent eux-mêmes. Mais un dessein de cette nature, si fortement enraciné qu'il soit dans une âme humaine, ne se peut réaliser efficacement que par le concours de certaines conditions qui élèvent toute la personne à sa propre hauteur. Ces conditions manquant, le dessein avorte fatalement; c'est une magnifique inanité, qui n'aura dans l'histoire du monde qu'une mémoire de quelques lignes, après quoi il n'y faudra plus songer. Or, Messieurs, telle paraît être la destinée du dessein des apôtres, à la première vue de leur personne. Ils sont pleins de bonne volonté; mais ils manquent de prestige. Le nombre, la condition, l'éclat de l'esprit et du langage, tout leur fait défaut. Ce n'est pas une multitude formée depuis longtemps aux luttes de la pensée, qui fond tout à coup sur le genre humain,

et le surprend pendant que son esprit sommeille : ce sont douze hommes seulement, douze hommes novices dans le ministère difficile de la parole, qui viennent se jeter à la face d'un monde éveillé par un des plus grands mouvements intellectuels qui se soient accomplis. Ce ne sont pas des fils de famille épris d'un système et mettant à son service la grandeur de leur nom et la noblesse imposante de leurs manières, mais des gens grossiers, d'une condition obscure et vile, dont le teint hâlé et les mains durcies rappellent le métier de bas étage qu'hier encore ils exerçaient pour vivre. Ce ne sont pas de ces Grecs tant vantés, que les patriciens se disputent et que les plébéiens admirent, mais les fils d'une nation méprisée à l'égal des barbares, et exécrée plus que qui que ce soit au monde. Ce ne sont pas des philosophes donnant en pâture à l'esprit public le fruit de leurs laborieuses études, mais des hommes sans culture intellectuelle, qui s'abandonnent comme des insensés à l'inspiration du moment. Ce ne sont pas de ces enchanteurs dont les phrases élégantes et polies endorment l'attention du peuple, sous les portiques, mais des illettrés dont le rude patois offense les oreilles, dont la brutale éloquence froisse toutes les délicatesses d'une génération habituée aux charmes de la parole. Il en est un, cependant, que son édu-

cation semble avoir mieux préparé que les autres à la tâche difficile qu'ils ont entreprise : mais Paul fait profession de dédaigner les ressources de sa riche nature; il annonce lui-même « qu'il ne veut pas mêler à ses discours les vaines recherches de la science humaine, ni ces paroles flatteuses dont elle se sert pour convaincre : *Sermo meus non in persuasibilibus humanæ scientiæ verbis* [1]. » Regardez-les bien, Messieurs, contemplez d'un œil plein de pitié ces infirmités audacieuses qui se consultent, et osent croire à la conquête de l'univers. La tête nue, les pieds déchaux, la tunique sale et déchirée, tout couverts de sueur et de poussière, sans autre richesse que l'aumône qu'ils recueilleront sur le chemin, sans soutien que des espérances impossibles, ils commencent leur attaque contre le monde.

S'ils sont faibles, ils seront habiles, sans doute? Non, Messieurs : leur infirmité n'est égalée que par les maladresses de leur stratégie.

Ils sont en petit nombre; ils ont besoin de s'entendre perpétuellement pour éviter ces contradictions qui briseraient l'unité de leur action; il faut qu'ils s'encouragent, se soutiennent et se fortifient mutuellement dans la lutte. Toute la vie du grand

1. I Cor., cap. II, 4.

empire qu'ils ont juré de révolutionner est à la tête: Rome les attend; c'est ce centre immense, d'où tout part et où tout vient aboutir, qu'ils doivent travailler en commun. En appliquant leur force sur un même point, peut-être parviendront-ils à produire un mouvement; ce mouvement se communiquant de proche en proche, du centre conquis, la victoire rayonnera sur le monde entier. Mais ils méprisent ce conseil de la prudence humaine, comme une ineptie indigne de leur vaste ambition : c'est partout qu'ils veulent triompher à la fois. Pierre seul s'avance vers la capitale de l'empire, dont il veut faire le siège de son universelle domination, et, d'un geste souverain, il distribue l'univers à ses hommes. André part pour la Scythie, Jean pour l'Asie Mineure, Jacques pour l'Espagne, Jude pour la Mésopotamie, Simon pour l'Égypte et la Perse, Thomas et Barthélemy pour les Indes et l'Arménie, Matthieu pour l'Éthiopie, et Paul, à lui tout seul formant un bataillon flottant, promène de l'Orient à l'Occident sa parole cosmopolite. Travaillez maintenant, mais ne vous voyez pas, ne vous entendez pas.

Comme ils avancent avec précaution! comme ils creusent, dans l'ombre, les tranchées profondes qui doivent les amener jusqu'à la porte des âmes! comme ils cachent leur plan, afin de mieux surprendre!

comme ils tendent des pièges aux imaginations avides, qui espèrent des initiations ténébreuses! comme ils aiguillonnent la curiosité malsaine du peuple par l'appât du mystère! Erreur, Messieurs : c'est dans des lieux illustres qu'ils livrent à la publicité leur doctrine, leurs rites, leurs desseins et leur plan. C'est à tout venant qu'ils s'adressent; c'est sur la place des grandes cités qu'ils prêchent; c'est à la porte de l'ouvrier, aussi bien qu'à celle du patricien, qu'ils frappent, en disant : — Écoutez-moi, je veux que vous m'écoutiez. « Vous savez, écrit saint Paul à ses fidèles, comme je vous ai enseignés publiquement et dans vos demeures : *Scitis quomodo docerem vos publice et per domos* [1]. » Or la tactique de saint Paul est celle de tous ses confrères dans l'apostolat.

Au moins annoncent-ils qu'un bataillon sacré vient sur leurs pas, qu'ils ne sont pas seuls à penser ce qu'ils pensent, à vouloir ce qu'ils veulent? Au moins, tiennent-ils à conserver ce prestige qui entoure l'inconnu venu de loin pour apporter une nouveauté? Erreur encore! Ils ne montrent que leur chétive personne; ils proclament leur origine, ils livrent à la risée publique le nom de leur nation, leur roture et leur ignorance, leurs lâchetés et leurs

1. Act., cap. xx, 20.

trahisons d'autrefois. Faibles en eux-mêmes, ils s'affaiblissent encore par des aveux qui les déconsidèrent, comme s'ils pouvaient braver impunément les difficultés qu'ils se créent, avec un inconcevable oubli de toute sagesse et de toute prudence.

Quelle stratégie, Messieurs! Quelle est donc la force de leurs armes, pour qu'ils puissent compter encore sur la victoire? Rêves charmants, fables gracieuses, élégantes fantaisies qui bercent doucement l'imagination des peuples, promesses flatteuses qui réjouissent les passions, ce n'est pas ce que l'on doit attendre de leur bienvenue, mais une doctrine incompréhensible, exclusive et impérieuse, une loi ennemie de tous les penchants dépravés que les hommes ont trop facilement et trop longtemps écoutés. Un Dieu unique et trois personnes dans une même nature, un Dieu pur esprit et né cependant d'une femme inviolée, un Dieu immortel et mortel, un Dieu mort pour le genre humain déchu dans la personne d'un seul homme; la justice divine satisfaite par un Juif maudit et expirant parmi les scélérats, la grâce par des signes infirmes; la résurrection d'une chair qu'on voit se pourrir et se disperser; la vision de Dieu, pendant des siècles qui n'auront jamais de fin : peuples et rois, ignorants et savants, petits et grands, voilà ce qu'il faut croire! Mais, pre-

nez-y garde : ces dogmes immaculés ne peuvent habiter avec les vaines croyances qui ont profané jusqu'ici votre esprit ; ce n'est pas l'hospitalité dans un coin de votre âme, que nous demandons pour eux ; ce n'est pas une place dans ce Panthéon toujours ouvert, où viennent se réfugier, en passant, les erreurs qui cheminent à travers le monde. Pas de mariages sacrilèges ! pas de mélanges infâmes ! A la porte les dieux d'hier, à la porte les fables, à la porte les mensonges, à la porte tout ce qui n'est pas la doctrine que vous venez d'entendre ! Et, quand le temple sera prêt, quand le Dieu inconnu que nous vous prêchons en sera devenu l'hôte sans partage, quand il aura parlé à votre cœur, quand votre cœur aura répondu *oui* à toutes ses paroles, souvenez-vous que vous devez être fidèles, et que, s'il faut mourir plutôt que de renoncer à votre foi, vous mourrez avec joie, en bénissant le Dieu jaloux qui vous demande, avec tant d'empire, un si rude sacrifice. C'est le dernier qu'il exige, mais ce n'est pas le seul : la vie chrétienne, car vous allez vous appeler chrétiens, la vie chrétienne n'est qu'une trame austère où revient sans cesse ce mot lugubre : Sacrifice ! Sacrifice de votre orgueil, par des humiliations généreusement consenties et acceptées, si elles ne sont pas librement recherchées ; sacrifice de vos mœurs

faciles, par la pénitence; sacrifice de vos plaisirs, par la mortification; sacrifice de votre cupidité, par le désintéressement et la pauvreté d'esprit; sacrifice de votre égoïsme, par les épanchements sublimes de la charité; sacrifice de vos haines, par de généreux pardons... Sacrifice! sacrifice! à l'exemple du Dieu pauvre, humilié et martyrisé, dont voici la croix.

La croix! vous attendiez, Messieurs, ce signe terrible. N'est-ce pas, en effet, l'arme des apôtres? Tous les mystères qui épouvantent l'esprit humain, toutes les menaces faites aux passions dépravées du cœur et de la chair, tout est là. La croix est le triste et sombre résumé de la doctrine et de la loi chrétiennes. C'est ce bois odieux et abhorré des hommes, qu'on veut planter dans leur âme, comme sur un nouveau Golgotha. C'est avec cette étrange machine de guerre, ce bélier de nouvelle espèce, qu'on prétend ébranler les portes sublimes par où Jésus-Christ doit entrer triomphalement, et prendre possession de son empire.

Quels coups, grand Dieu, et quels cris! — Ouvrez, princes, ouvrez vos portes! Enlevez-vous, portes immortelles, et le Roi de gloire entrera : *Attollite portas, principes, vestras, et elevamini, portæ æternales, et introibit Rex gloriæ* [1]. Mais quel est ce Roi de

1. Ps. XXIII.

gloire? *Quis est iste Rex gloriæ?* C'est un Dieu égal à son Père, et petit comme les enfants des hommes, répudié par les siens, trahi par ceux qu'il aimait, condamné comme un criminel, couvert de plaies et de sang, sorti de l'ignominie du tombeau, et assis aujourd'hui dans les splendeurs des cieux. Voici l'autel où il fut immolé. — Ouvrez, princes, ouvrez vos portes! Enlevez-vous, portes immortelles, et le Roi de gloire entrera : *Attollite portas, principes, vestras, et elevamini, portæ æsternales, et introibit Rex gloriæ.* — Quel est ce Roi de gloire? *Quis est iste Rex gloriæ?* — C'est un Dieu jaloux qui vient dépeupler l'Olympe, coucher ses rivaux dans la poussière, suspendre vos fêtes, réprouver les mensonges qui vous abusent, et briser la trame déshonorée des traditions que vous respectez encore. Voici sa massue, voici son glaive. — Ouvrez, princes, ouvrez vos portes! Enlevez-vous, portes immortelles, et le Roi de gloire entrera : *Attollite portas, principes, vestras, et elevamini, portæ æternales, et introibit Rex gloriæ.* — Encore une fois, quel est ce Roi de gloire? *Quis est iste Rex gloriæ?* C'est un Dieu ennemi de l'orgueil qui vous enivre, des haines qui vous divisent, du luxe qui vous énerve, des débauches qui vous avilissent, de vos tyrannies, de vos bassesses, du repos criminel de votre conscience. Ouvrez, ouvrez vos

portes! — Et la croix frappe, frappe sans relâche, et les portes immortelles de l'âme humaine résonnent sous ses coups. O croix! ô croix! ne vas-tu pas te briser sur la triple armure des convoitises dont l'homme s'est revêtu pour te résister?

Ah! Messieurs, je vous l'avoue, si j'oublie un instant que je suis chrétien, pour me mettre à la place des générations attaquées par les apôtres, je ne comprends rien à cette singulière parole : « *Nos autem prædicamus Jesum crucifixum* [1] : Nous autres, nous prêchons Jésus-Christ crucifié. » Mais étudions de plus près l'ennemi, ainsi que les causes et les caractères de sa résistance.

II

Il y avait quarante siècles, Messieurs, que le genre humain avait perverti ses voies; quarante siècles qu'il courait d'une erreur à l'autre, sans jamais être content ni des systèmes inventés par l'esprit fertile de ses philosophes ni des apothéoses chantées par les vers harmonieux de ses poëtes. Le ciel, la terre, les éléments, les héros, se partageaient les adorations du

1. I Cor., cap. I, 23.

peuple, et tous ces dieux de fabrique humaine ne touchaient les passions et les vices que d'une main caressante. A force de combinaisons et de compromis, on en était arrivé à mêler le saint et l'infâme, dans une réciprocité de bons offices qui assurait à des dieux menteurs un culte éternel, et à des hommes corrompus, une éternelle indulgence. Rome avait consommé cet affreux chef-d'œuvre. En étendant sur les nations son fier despotisme, elle s'en appropriait les dieux, et ajoutait, à ses coutumes sacrées, tous les mystères d'iniquité que des inspirations infernales avaient semés çà et là sur la surface du monde. Il en résultait je ne sais quoi d'achevé dans la corruption de son culte et de ses mœurs, un désordre si grand, une ignominie si profonde, qu'il était temps qu'une révolution vînt purifier l'empire, cette étable d'Augias où tous les vices s'étaient donné rendez-vous.

Nous venons de voir, Messieurs, les pères de cette révolution. Leur personne, leur conduite, les armes dont ils se servent, tout nous fait préjuger contre le succès de leur entreprise. Cependant, si les lois prédestinées de l'histoire conspirent en leur faveur; s'ils sont attendus, avec une anxieuse impatience, par une génération honteuse de ses bassesses, lassée de ses infamies; si les peuples, comme des trou-

peaux altérés, tressaillent et se précipitent aux approches d'un enseignement plus pur et d'une loi plus sainte; si le christianisme se présente comme seul capable de remplir le vide creusé dans les âmes, par les fatigues d'une recherche désespérée de la vérité et de la vertu, les apôtres, malgré leur faiblesse, doivent triompher infailliblement. Leur victoire est un événement semblable aux événements de l'ordre naturel, et j'ai eu tort d'y chercher une preuve en faveur du merveilleux. Mais il est impossible, sans se faire illusion, d'expliquer ainsi les faits accomplis. Nous savons et nous confessons que le christianisme est venu au temps propice et déterminé par Dieu. Nous savons et nous confessons que le christianisme répond aux besoins les plus intimes et les plus nobles de notre nature, que ses dogmes et sa morale font retentir harmonieusement les cordes sacrées de notre âme : sans cela il mentirait à son origine et à ce principe que l'ordre supérieur de la grâce ne détruit pas l'ordre inférieur de la nature, qu'au contraire il l'ennoblit et le perfectionne. Mais, je vous en prie, ne renversons pas l'ordre des faits ; ne mettons pas nos cœurs contents d'être chrétiens, à la place de ceux qu'ébranlaient les apôtres, sous les coups de la croix. C'est quand on sait d'où il vient, quand on l'a reçu humblement et sin-

cèrement, que le christianisme nous découvre ses merveilleux rapports avec notre nature, et non pas quand il surprend l'homme par une apparition soudaine, et lui propose ses exigences et ses austérités, en échange d'une vie libre et facile. C'est quand elles sont ajustées par une main invisible, que les cordes de notre âme vibrent et chantent, sous les attouchements sacrés du vrai et du bien, et non pas quand elles sont tout humides encore de la sanie des passions, détendues par des efforts sacrilèges, brisées par d'abominables violences. L'Apôtre l'a dit : « L'homme animal ne perçoit pas les choses qui sont de l'esprit de Dieu : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei* [1]. » Or, Messieurs, le genre humain tel que l'avaient formé quarante siècles de dépravation, c'était l'homme animal dans toute l'énergie de ses bas instincts. Qu'il s'y soit trouvé des âmes dépaysées au milieu de l'erreur et du crime, que ces âmes aient rencontré, dans le christianisme, des satisfactions après lesquelles elles aspiraient depuis longtemps et auxquelles elles se préparaient par le mépris et le dégoût des ordures du paganisme, je le crois ; mais je crois aussi que ces âmes faisaient exception à la règle commune ;

1. Cor., cap. II, 14.

je le crois, parce que c'est un fait proclamé par tous les apologistes chrétiens, et solennellement attesté par les convulsions horribles qui ont agité le monde, à la naissance du christianisme. Il ne s'agit pas de supposer l'histoire, d'après les inspirations généreuses d'un cœur satisfait des lumières et des secours qu'il a reçus de Dieu : il faut la prendre telle qu'elle est. Si le monde était lassé de croire à des fables et d'obéir à ses passions, quand les apôtres commencèrent à prêcher Jésus-Christ crucifié, qu'on nous le prouve, nous ne demandons pas mieux. Est-ce après dix-huit cents ans qu'on peut affirmer une chose que n'ont pas vue ceux qui vivaient au milieu des peuples païens et connaissaient leurs dispositions? Tous les auteurs des premiers siècles de l'ère chrétienne nous assurent qu'un grand coup a été frappé sur le monde; aucun ne parle de cette préparation générale, qui aurait permis au christianisme d'entrer de plain-pied et sans efforts dans les âmes. Saint Jean Chrysostome dit bien, quelque part, que « la fière Rome et les fortes âmes des gentils ont été amenées à subir le joug du Christ, plus par la sainteté de nos lois et l'exemple de nos pères que par l'éclat des prodiges : *Superba Roma et fortes Gentilium animi, magis legis nostræ sanctitate, patrumque nostrorum exemplis, quam miraculorum ma-*

gnitudine ad Christi jugum adducti sunt[1]. » Mais, si je ne me trompe, il s'agit ici d'un fait de seconde race : le grand docteur suppose l'œuvre première des apôtres accomplie, et recevant son achèvement dans l'influence bénie des générations qu'avait domptées une force supérieure. Deux choses se remarquent dans l'action divine et sont mentionnées par les saintes Lettres, la suavité et la force : *Deus attingit a fine usque ad finem fortiter et disponit omnia suaviter*[2]. Mais la force avant la suavité.

Le monde avait besoin d'être touché fortement : vous allez mieux le comprendre, Messieurs, quand vous aurez considéré la résistance qu'il oppose à l'action des apôtres. Nous avons préjugé leur impuissance, d'après l'examen de leur personne, de leur conduite et de leur prédication : cette impuissance devient plus manifeste en présence de l'ennemi. L'ennemi, c'est le genre humain, devenu, par l'unification des peuples sous la forte autorité des Césars, la dernière bête que décrivait, dans ses visions, le prophète Daniel. De larges voies sont tracées à travers le continent, des flottes immenses sillonnent la mer intérieure qui baigne de ses eaux tous les rivages de l'empire. Les chars et les vais-

1. *Serm. de Cruce.*
2. Sap., cap. VIII, 1.

seaux des proconsuls s'avancent vers les pays conquis. La loi romaine est proclamée. Tout est prêt pour repousser l'agression des douze hommes que Pierre a dispersés.

Ce ne sont pas les passions qui occupent le premier rang de la bataille. La religion et la patrie, toujours unies dans la vénération du peuple-roi, le couvrent d'une solennelle protection. Qu'on amène un nouveau dieu, il y a place pour lui dans le Panthéon ; mais une divinité ambitieuse qui renverse les protecteurs de l'empire, le peuple n'en veut pas. Conspirer contre ses dieux, c'est conspirer contre sa gloire et sa destinée ; le poëte l'a dit : « Soumise aux dieux, Rome commande à l'univers. Comme ils sont le principe de sa grandeur, ils doivent en être la fin :

Dîs te minorem quod geris, imperas :
Hinc omne principium, huc refer exitum [1].

« C'est parce qu'on les a trop négligés, qu'ils ont accablé de maux l'Italie en deuil. »

Di multa neglecti dederunt
Hisperiæ mala luctuosæ [2].

Mais aujourd'hui, la paix, la prospérité, le bonheur. « Triomphe ! triomphe ! En avant toute la ville !

1. Horat. Lib. III, Od. VI.
2. *Id.*, *ibid.*

allons offrir aux dieux propices des flots d'encens. »

Io triumphe!
Non semel dicemus io triumphe!
Civitas omnis! Dabimusque divis
Thura benignis [1].

Voyez-vous, Messieurs, Rome antique se précipitant vers le Capitole? Les faisceaux ouvrent la marche; les légions, couvertes encore de la poudre d'un pays lointain, les suivent d'un pas grave. Puis les vestales pudiques, les flamines en robes éclatantes, les saliens exécutant leur danse sacrée, les augures qui regardent le ciel, les aruspices qui se préparent à sonder les entrailles des victimes, les troupeaux qu'on va immoler, le sénat plein de majesté, les consuls de l'année et César! César couronné de lauriers et traîné, sur son char d'or, par des rois et des généraux vaincus. Le peuple s'agite autour de cette troupe auguste, les citoyens pleurent et s'embrassent : ils viennent de voir passer, dans une splendeur incomparable, la religion et la patrie. Mais ce n'est pas tout. L'imagination est frappée, le cœur déborde : les sens seront satisfaits; un artificieux génie a su marier le plaisir avec les émotions les plus saintes. Pendant qu'il respire les parfums de l'autel, le

1. Horat. Lib. IV, Od. II.

peuple flaire l'odeur du sang, car l'amphithéâtre sera de la fête. Des milliers de gladiateurs passeront, tout à l'heure, sous le trône de César, et lui diront sans pâlir : « César, ceux qui vont mourir te saluent : *Cæsar, morituri te salutant.* » — Pourquoi mourir? pourquoi mêler à la joie publique le deuil d'une hécatombe humaine? Il n'y aura pas de deuil, Messieurs : ne voyez-vous pas que le peuple, entassé sur les gradins, trépigne à la vue des lutteurs qui agonisent? n'entendez-vous pas ses cris? Il rend grâces aux dieux de tant de plaisirs. Les spectacles sont finis, la foule s'est écoulée, l'ombre est descendue sur la grande cité; silence sous les portiques, silence sur les places, silence dans les rues... et, cependant, la fête dure encore. Dans les bocages discrets où s'élève le temple des bonnes déesses, les femmes honnêtes attendent, comme une bénédiction, l'heure d'une débauche sans excuse, parce qu'elle sera sans amour.

Voilà les fêtes de la ville éternelle, signal et type de toutes celles qui se célèbrent d'un bout à l'autre de l'empire. Le peuple est contenté dans ses plus cruels et plus sales penchants, et deux noms sacrés lui servent d'égide contre le remords. Ajoutez que, tous les jours de sa vie, il est nourri pour rien par la libéralité des empereurs; qu'il se baigne pour rien,

dans des thermes d'une splendeur et d'un confortable que nous n'avons pas encore égalés; qu'il se promène pour rien, sous de magnifiques portiques, où l'attendent mille bavards qui doivent charmer ses loisirs; qu'il vit oisif et redouté comme un roi.

Au-dessus du peuple, Messieurs, il y a les princes de la pensée, les philosophes. La superstition leur fait mal au cœur, les dieux ne leur paraissent bons qu'à occuper les imaginations grossières. Toutefois, ne pensez pas que leur superbe raison soit plus avide, pour cela, d'une vérité qu'elle n'a pas trouvée. Les uns ne croient pouvoir mieux faire honneur à la sagesse qu'en vivant au jour le jour, sous la garde du hasard, et en terminant les destinées de l'homme aux embrassements de la matière. Les autres font profession de n'estimer que la vertu; mais il est bien entendu que la vertu n'a pas d'autres lois que celles de la conscience individuelle; et, pour la mettre en pratique, ils se haïssent, s'injurient et se déchirent, sous le patronage de l'aristocratie vaniteuse, qui met au rang de ses plaisirs leurs ridicules disputes. Enrichis, la plupart du temps, par des exploits malhonnêtes, concussionnaires et usuriers, les patriciens, les chevaliers, les magistrats, les nobles, les grands, ne s'appliquent qu'à vivre. Tous les matins, ils consultent l'imagination fertile des esclaves qu'ils ont

achetés à gros deniers, afin de trouver quelque raffinement de luxe et de mollesse. Le pli d'une étoffe les irrite, le moindre bruit qui trouble leur sommeil les rend malades, une porcelaine cassée sous leurs yeux est un crime puni de la mort d'un esclave. Les soies du Levant ne sont pas assez douces à leur peau délicate, ni assez transparentes pour les préserver de la chaleur. L'ambre roule toute la journée entre leurs doigts paresseux, afin de les rafraîchir. Par un artifice que les bêtes ignorent, ils ont trouvé moyen de supprimer la digestion et de faire cinq repas par jour, en dépensant pour chacun cent mille sesterces. Le forum, les basiliques, les bains, les maisons des courtisanes en renom, sont des lieux où ils promènent leur vie désœuvrée et souvent abrégée par des orgies dont, grâce au Ciel, nous ne connaissons plus les affreux secrets. Moins avilis peut-être, mais plus coupables sont les prêtres : imposteurs payés pour mentir, vampires engraissés aux dépens du peuple, qu'ils abusent par des oracles et des fables dont ils savent bien l'inanité, riant, comme de grands enfants, de leurs fonctions, mais les tenant pour bonnes, à cause des bénéfices et des honneurs qu'ils en retirent. Enfin, au sommet de la vie publique, planant sur tout ce monde plus ou moins déshonoré et infâme, César, c'est-à-dire le despotisme sans riva-

ges, la brutalité sans frein ; César tyran de tous, César pontife suprême, César dieu ! Le plus affreux rêve de l'orgueil réalisé, l'empire et le ciel dans une même personne, quelquefois respectée jusque dans l'imbécillité, et regrettée malgré ses vices et ses fureurs.

Messieurs, je vous le demande : comment la croix peut-elle mordre et se planter dans une pareille société? Signe d'infamie, symbole et résumé d'une doctrine incompréhensible, exclusive et impérieuse, d'une loi austère et ennemie des passions, ne doit-elle pas soulever une universelle horreur? La croix à la place du Capitole; un Galiléen, fils d'une nation abreuvée de ridicule, un agitateur obscur, qu'on eût traîné aux gémonies, chassant les dieux propices de qui Rome tient ses grandes destinées, et laissant la patrie sans prestige et sans appui! Des mystères lugubres qui consternent l'esprit, au lieu des fables élégantes qui charment l'imagination; des principes immuables suspendant les recherches orgueilleuses de l'intelligence, et venant clore les aventures de la raison; des dogmes impersonnels confondant les systèmes privés! Des fautes, des crimes même, où l'on ne voyait que l'exercice d'un droit naturel; la justice réclamant sans pitié le bien mal acquis; la pénitence condamnant le plaisir; les illustres gour-

mands, les nobles libertins, appelés à la sobriété, à la chasteté, à l'immolation de la chair ; un autel rival et sans profit menaçant les fructueuses spéculations de la caste sacerdotale! César obligé d'être humble dans la grandeur, doux dans l'application de son pouvoir souverain ; un trône près de son trône, un empire dans son empire, un pontificat le réduisant à la condition d'un profane, un Dieu lui rappelant qu'il n'est qu'un mortel! c'est-à-dire une foule d'impossibilités proposées en quatre mots : « *Nos autem prædicamus Jesum crucifixum :* Nous prêchons Jésus crucifié. »

Encore, Messieurs, si cette prédication flattait les opprimés, les femmes, les esclaves, le peuple même souvent broyé sous la main impitoyable de tyrans! Si elle leur promettait un prompt affranchissement, et le triomphe soudain d'une glorieuse et sainte liberté! Mais non : l'affranchissement, la liberté, seront l'œuvre patiente des siècles. Quoi que devienne l'avenir, les premiers appelés n'en jouiront pas ; aujourd'hui, ils ne doivent avoir de regards que pour la croix. Le Christ a souffert avec résignation : femmes, esclaves, pauvre peuple, il faut souffrir comme lui. Le Christ a obéi jusqu'à la mort de la croix : femmes, esclaves, pauvre peuple, il faut obéir comme lui. Le Christ a pardonné à ses bourreaux : femmes, es-

claves, pauvre peuple, il faut pardonner comme lui. Il faut aimer le bras qui nous maltraite et respecter l'image de Dieu, dans la personne d'un maître chez qui l'œil attristé ne découvre que des vices. « Nous prêchons Jésus crucifié : *Nos autem prædicamus Jesum crucifixum.* » Oh! que l'Apôtre a bien raison d'ajouter : « *Gentibus stultitiam* : Folie pour les Gentils. »

Oui, Messieurs, c'est folie! non pas folie innocente qu'on puisse dédaigner, mais folie pernicieuse qu'il faut combattre par des moyens héroïques. Calomnie, corruption, violence, toutes les armes de l'ennemi sont dehors. Il calomnie, afin de prévenir l'estime par laquelle tout novateur entre dans la vie publique et se prépare des prosélytes. « Le christianisme est un genre de superstition nouvelle, malfaisante et exécrable : *Genus... superstitionis novæ et maleficæ... exitiabilis superstitio* [1]. Les chrétiens sont des coupables dignes des plus cruels supplices, pour l'exemple de l'humanité : *Sontes novissima exempla meritos* [2]. La prédication de la croix n'est qu'un athéisme déguisé. » Les pratiques chrétiennes aboutissent à une abominable théurgie; l'inceste et l'infanticide font partie des mystères de la nouvelle

1. Suétone.
2. Tacit., *Annal.*, lib. XV, § 44.

secte. Le mépris des lois et de César, le renversement de l'empire : tel est le conseil, telle est l'ambition de ces Juifs exécrables qui prêchent Jésus crucifié. Honte à eux! honte à leurs sectateurs!

Mais les Juifs exécrables prêchent toujours, et, chose singulière, l'opprobre semble donner plus d'efficacité à leurs étranges discours. La croix entre dans les cœurs. L'ennemi se penche avec sollicitude vers ceux qu'elle a domptés. Il les flatte, il les caresse, il s'apitoie sur leur folie, il leur promet richesses, honneurs, plaisirs, s'ils veulent y renoncer. Corruption inutile! le chrétien n'y répond que par le mépris. Et la croix entre toujours, toujours plus profondément dans les cœurs.

Plus de pitié! il est temps de frapper le grand coup, et de noyer dans le sang les adorateurs du Crucifié. A mort les chrétiens! Glaives, chevalets, bûchers, tout est bon pour ces scélérats : *Sontes novissima exempla meritos*... Les chrétiens à l'amphithéâtre! Venez, peuple, venez jouir de leur méprisable agonie. Et le peuple se précipite. Il applaudit au sang qui coule, aux chairs qui volent en lambeaux, aux os que broient, dans un coin, les dents féroces des ours et des panthères, et, pour oraison funèbre, il traduit dans son brutal langage ce qu'ont écrit ses lettrés : « Sont-ils bêtes de se laisser tuer ainsi! »

Telle est, Messieurs, la fin glorieuse qui attend les apôtres, et que, au nom de Jésus-Christ, ils promettent, comme récompense, à ceux qui sortent des bras de la volupté, comme compensation, à ceux dont la vie n'est qu'un tissu de chagrin, de misère et de souffrances. Les douze conquérants succombent dans la lutte, et ils entraînent avec eux, au déshonneur et à la mort, la moitié de ceux qu'ils ont convaincus. Cependant leur victoire est assurée. La croix debout menace plus que jamais les infamies païennes, le sang des martyrs fait germer des chrétiens : *Sanguis martyrum, semen christianorum.* — *Factum est!* C'est fait!

C'est fait! Douze hommes sans nom, sans savoir, sans lettres, sans habileté, sans autre arme qu'un bois exécré, ont vaincu le monde, attaché par toutes les fibres de l'âme à ses erreurs et à ses vices, et s'efforçant de les protéger par la calomnie, la corruption et la violence. Douze hommes faibles jusqu'au ridicule, en comparaison de ces fiers Romains qui faisaient trembler l'univers, ont révolutionné et changé de fond en comble le plus grand des empires. Leur chef, un vieillard pusillanime qui avait renié trois fois son Maître à la voix d'une servante, leur chef a osé se mesurer avec la cité redoutable qui tenait en ses mains les destinées de l'humanité.

. . . . Aux flots de Césarée
Il laissa les débris de sa barque égarée;
Il marcha bien longtemps, solitaire piéton,
La croix dans une main, et dans l'autre un bâton;
L'âge et la pénitence avaient courbé sa taille.
Seul, il défia Rome et lui livra bataille!
Et cette Rome avait un empereur puissant
Qui, dans ses doux loisirs, jouait avec du sang,
Et des soldats si forts que, d'un seul coup de lance,
A l'univers mutin, ils imposaient silence.
Eh bien! comme l'épi dans la main du faucheur,
Tout Rome s'écroula quand parut ce pêcheur;
Les dieux prirent la fuite; un évêque sans glaive
S'installa sur la place où Saint-Pierre s'élève;
Et ce fut un mystère à donner des frissons,
A briser notre corps et notre âme... Pensons [1]!

A quoi penser, Messieurs, sinon à ces paroles de l'Apôtre : « Dieu a choisi ce qui est fou selon le monde, pour confondre les sages : *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes.* Dieu a choisi ce qui est infirme selon le monde, pour confondre les forts : *Et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.* Dieu a choisi ce qui est ignoble et méprisable selon le monde, ce qui n'est pas, pour détruire ce qui est : *Et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret* [2]. » Si Dieu a fait le choix des conquérants, c'est son œuvre qu'il faut voir dans la con-

1. Barthélemy, *Némésis*.
2. I Cor., cap. 1, 27.

quête; et, si la conquête est l'œuvre de Dieu, il faut que Dieu se soit manifesté. Par quels moyens, Messieurs? Je n'en connais pas d'autres que les miracles.

Jésus-Christ a promis, un jour, à ses apôtres, une communication de son pouvoir souverain : « Voici les merveilles qui suivront partout ceux qui croient en moi, disait-il; en mon nom, ils chasseront les démons, ils parleront des langues nouvelles, ils prendront impunément les serpents dans leurs mains; s'ils boivent quelque poison mortel, ils n'en souffriront pas; ils imposeront leurs mains sur les malades, et les malades seront guéris [1]. — En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais moi-même, et de plus grandes encore : *Amen, amen dico vobis, qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet* [2]. » Si cette promesse de Jésus-Christ s'est exécutée à la lettre, l'événement que je viens de raconter en est la conséquence naturelle; il peut nous étonner, à cause de sa grandeur, mais il ne peut ni dérouter notre esprit, ni troubler l'histoire. Les apôtres ne sont plus impuissants, dès qu'ils disposent de la force de Dieu. Il importe peu que leur origine soit méprisée, puisque le miracle leur concilie l'es-

1. Marc., cap. XVI, 17, 10.
2. Joan., cap. XIV, 2.

time et l'admiration des peuples; il importe peu qu'ils ne sachent parler qu'une langue corrompue, puisque le miracle leur tient lieu de discours; il importe peu qu'ils soient dispersés, puisque le miracle les rallie d'un bout du monde à l'autre; il importe peu qu'ils soient sans soutien naturel, puisque le miracle vient à leur secours, dès qu'ils en ont besoin; il importe peu qu'ils n'aient pour arme qu'une croix, puisque cette croix, féconde en miracles, guérit tous les maux qu'elle touche; il importe peu que la doctrine et la loi qu'ils prêchent passent pour folie dans l'esprit des gentils, puisque le miracle atteste qu'ils sont les envoyés et les représentants de la Sagesse éternelle; il importe peu qu'ils n'aient à offrir à ceux qu'ils convertissent que des opprobres et des tourments en ce monde, puisque le miracle devient le sûr garant des promesses qu'ils font pour un monde meilleur.

Que si vous supprimez la parole de Jésus-Christ et son accomplissement, il ne faut pas espérer, Messieurs, que vous échapperez au merveilleux. Il vous poursuit à outrance, il vous saisit, il vous entoure, il vous demande un aveu, il réclame sa place dans l'histoire : vous ne la lui enlèverez pas, je vous le défends bien. Les apôtres ont vaincu le monde : « S'ils l'ont vaincu sans miracles, vous avez à l'in-

stant le plus grand des prodiges : *Si autem non faciebant miracula et tamen vincebant, longe mirabilius erat illud* [1]. Cette immense merveille me suffit, que le monde ait cru sans miracles : *Hoc nobis unum grande miraculum sufficit, quod terrarum orbis sine miraculis credidit* [2]. » Ainsi s'expriment saint Jean Chrysostome et saint Augustin, et leur raisonnement est sans réplique. Choisissez, car il faut choisir, choisissez entre l'absurde et le merveilleux. La conversion du monde, sans les miracles apostoliques, est un effet sans cause : voilà l'absurde; ou bien c'est un effet de la toute-puissance de Dieu : voilà le merveilleux. Vous ne voulez pas de l'absurde, prenez le merveilleux. Dites avec moi : De deux choses l'une : ou bien les apôtres investis du pouvoir de Jésus-Christ, en étonnant le monde par leurs prodiges, ont assuré la victoire de la croix; ou bien Dieu s'est servi de leur infirmité, comme instrument d'une vertu cachée, mais souveraine, qui, prodige elle-même, a triomphé sans prodiges.

Comme un géant blessé par quarante siècles d'erreurs et de débauches, le genre humain était couché dans l'ombre. La pourriture et les vers se mettaient à ses plaies; ses chairs déshonorées tombaient

1. S. Chrysost., *In Primam ad Cor. Homil.*, v. nº 5.
2. S. August., *De Civit. Dei*, l. XXII, cap. v.

en lambeaux, comme celles d'un cadavre. Mais il avait bu je ne sais quelle liqueur fatale, et, pris d'une folle ivresse, il riait et chantait encore. La mort montait au cœur, à travers les tissus brisés de son corps; la mort allait glacer, tout à l'heure, le rire sur ses lèvres imbéciles, et étouffer dans sa gorge sa dernière chanson. Une voix se fit entendre...; c'était comme la voix d'un pygmée : — Au nom de Jésus crucifié, géant, lève-toi! — Et le géant s'est levé, et, d'un pas rajeuni, il a continué sa course vers l'éternité. Le géant vit encore. Ses blessures s'ouvrent tous les jours, au froissement des épines et des ronces qu'il rencontre dans son chemin; mais la parole de Dieu qu'il a entendue, la croix qu'il porte sur sa poitrine, le mot mystérieux que je vois resplendir sur son front, MIRACLE : tout cela soutient son courage. Quand son âme lassée aura rejeté la parole de Dieu; quand, repris de vertige et de folie, il aura foulé la croix sous ses pieds; quand, sur son front découronné, une main vengeresse aura écrit ce mot nouveau : anathème, — alors, le cri du prophète retentira une dernière fois dans l'espace : *Factum est!* C'est fait! Le monde ne sera plus, les siècles éternels auront commencé.

TRENTIÈME CONFÉRENCE

DU MIRACLE SPIRITUEL
DÉMONSTRATION MYSTIQUE DE LA VÉRITÉ DE LA FOI

Messieurs,

Le monde visible n'est pas l'unique théâtre où s'exerce, par une intervention exceptionnelle, la toute-puissance de Dieu; l'histoire des faits extérieurs n'est pas l'unique témoin du merveilleux. Celui qui promène les astres dans l'espace et les arrête d'un seul mot; Celui qui, par un acte transcendantal, surpasse toutes les forces de la nature et fait revivre ce qui n'était plus; Celui qui, depuis l'origine du monde, a multiplié les signes extraordinaires dont l'étude nous a occupés jusqu'ici, Dieu, le maître du dehors, est aussi le maître du dedans. Aux manifestations publiques de son autorité, il joint des manifestations cachées; aux témoignages sensibles, des témoignages sans forme ni figure, que

l'âme seule peut comprendre; aux miracles physiques, des miracles spirituels. Il touche l'âme intelligente et libre, non pas de la même manière, mais avec autant d'empire qu'il touche les corps, et, sous ses mains très saintes, s'opèrent des transformations admirables, qui deviennent, pour certains individus, le principal motif de leurs croyances et le plus solide point d'appui de leurs convictions religieuses.

Sans doute, Messieurs, il ne s'agit point ici d'un phénomène que l'on puisse constater à la façon des prodiges extérieurs : quelque soin que j'apporte à rendre clair le sujet qui va fixer votre attention, il restera toujours entouré d'une ombre mystérieuse. Cependant il importe que vous en preniez connaissance : le miracle spirituel est un fait complémentaire, qu'on ne peut pas séparer de la question générale du merveilleux. Appliquons-nous à le définir, cherchons-en la trace dans l'histoire des âmes, et voyons s'il peut avoir la valeur d'une démonstration.

I

Quand un prodige extérieur agit sur l'esprit humain, soit immédiatement, par la présence actuelle du phénomène, soit médiatement, par le témoignage,

il se fait un double mouvement : un mouvement original de la nature, qui saisit et apprécie, à sa manière, la démonstration qu'on lui offre, et un mouvement de Dieu, qui incline la nature, avec douceur et suavité, vers un acquiescement définitif. Ces deux mouvements se fondent si bien ensemble, que l'âme convaincue ne les distingue pas. Finalement, elle reste sous l'impression des faits extraordinaires par lesquels une puissance supérieure s'est manifestée; la vérité de la foi lui paraît venir du dehors plutôt que du dedans. Tel est l'ordre accoutumé, par conséquent telle est la loi qui régit la force démonstrative du miracle, et de tous les faits qui ont pour but d'établir la vérité de la foi. Mais à cette loi, Messieurs, il y a des exceptions, et ces exceptions ne peuvent être produites que par un acte particulier de la toute-puissance de Dieu : je me permets de les appeler des miracles spirituels. Ce nom de *miracle*, spécialement consacré aux phénomènes singuliers qui sortent de l'ordre physique, ne peut être employé ici qu'improprement; cependant, comme je n'en trouve pas d'autre, il faut bien que vous me le passiez.

Le miracle spirituel est un changement merveilleux, que Dieu lui-même opère dans l'âme humaine, afin de suppléer à l'impuissance relative des preuves

extérieures qu'il donne de la vérité, ou à l'insuffisance des préparations rationnelles qui disposent l'homme à la foi. Ou bien l'âme, parce qu'elle manque de développement naturel, est incapable de subir une démonstration, ou bien elle en retarde l'effet, par sa grossièreté et son ignorance, ou bien elle la repousse, par indifférence et malice, ou bien elle manque de courage, pour avouer son état et dire : Je crois. Que sais-je, enfin? il est difficile de bien voir clair dans cet impénétrable lieu où la foi prend naissance, et, par conséquent, il est difficile de bien définir toutes les dispositions de l'âme, vis-à-vis de la vérité. Toutefois, Messieurs, soit par notre propre expérience, soit par les confidences douloureuses de cœurs amis, soit par d'éclatants témoignages, nous savons que l'homme oppose aux preuves les plus convaincantes, outre son impuissance native, des mépris, des lâchetés, des résistances incroyables. La lumière multiplie ses rayons : il ferme les yeux; l'autorité de Dieu le presse de toutes parts : il se fait insensible; ou bien il voit le vrai, il en ressent l'aiguillon : cependant il hésite, il recule, quelquefois il blasphème.

Avez-vous vu ces chevaux superbes et capricieux, qu'un poids impatiente et qu'un obstacle arrête court? Ils baissent la tête, arrondissent leurs sou-

ples jarrets, puis, l'œil effaré et les naseaux tremblants, ils se relèvent et se jettent violemment en arrière, au risque de renverser leur cavalier et de rouler eux-mêmes sur la poussière. On les ramène, on les rapproche, et, de nouveau, ils rebroussent chemin, jusqu'à ce qu'un vigoureux coup d'éperon fasse couler le sang de leurs flancs émus. Alors, ils se précipitent avec l'impétuosité de la foudre, et, par delà le mur ou le fossé qu'ils ont franchi, ils continuent un instant leur course rapide, puis s'apaisent peu à peu, encore tout agités du coup qu'ils ont reçu, tout tremblants de ce qu'ils ont osé, et sentant bien qu'ils ont été vaincus. Voilà l'homme, Messieurs, arrêté par son orgueil et ses passions, à l'entrée des plaines lumineuses du vrai et du bien, mais aussi dompté par une impression soudaine de la force divine, poussé à bout par un mouvement imprévu, contraire à ses habitudes, dispositions, inclinations, désirs, je dirais presque volontés, enfin, transformé par le miracle spirituel.

Que ce miracle existe, c'est ce qu'il est impossible de nier; car nous rencontrons, à chaque pas, sa trace dans l'histoire des âmes. C'est lui qui, sous une première forme, ouvre à la vérité chrétienne les portes du monde; c'est sa toute-puissante vertu qui achève la démonstration, si laborieusement con-

duite, des prodiges évangéliques. J'ai attribué à ces prodiges la foi enthousiaste des apôtres, l'admiration suprême qui les prosterne aux pieds de Jésus-Christ, l'amour généreux et dévoué qui les pousse au sacrifice de leur vie, et j'avais raison, Messieurs : les merveilles opérées par le Sauveur, revivifiées en quelque sorte dans les splendeurs de son humanité ressuscitée, suffisent à préparer un si grand résultat. Cependant, la vérité de l'histoire veut que nous recourions à un miracle solennellement promis par le divin Thaumaturge. « Je vous enverrai, disait-il à ses apôtres, un autre consolateur, et, quand cet Esprit de vérité sera arrivé, il vous enseignera toute vérité : *Cum venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem* [1]. »

Eh quoi ! la vérité n'est-elle pas assez enseignée, définie, démontrée? N'est-ce pas assez des démoniaques délivrés, des malades guéris, des morts ressuscités, de la nature ébranlée, des sépulcres brisés, de la victoire glorieuse de cette chair mortelle, qu'on avait vue s'éteindre dans l'opprobre et d'inénarrables tourments? Non, Messieurs; le rude esprit des apôtres est touché, assoupli, convaincu, si vous le voulez, mais non pas à ce point qu'il goûte

1. Joan., cap. XVI, 13.

la vérité, ni qu'il éprouve le besoin de la confesser publiquement et de la répandre dans tout le monde. Que faut-il donc encore? Un miracle suprême, le miracle spirituel. Celui qui, dans les cieux, termine le mouvement de la vie divine, Celui dont la mission est de tout achever et de tout parfaire, l'Esprit-Saint descend, et, par le prodige de sa présence et de son impulsion triomphante, il achève et parfait la démonstration commencée de tous les prodiges. Ses rayons invisibles, mais tout-puissants, éclairent mieux que les merveilles du dehors la physionomie de l'Homme-Dieu. C'est lui qui surmonte sans retour toutes les hésitations et incertitudes de la nature, par un témoignage intime et profond auquel les apôtres reconnaissent, à n'en plus douter, que Jésus-Christ est vérité : *Spiritus est qui testificatur quoniam Jesus est veritas* [1]. Il remplit leur bouche de ces discours soudains et étranges qui troublent les cœurs : *Repleti sunt Spiritu sancto, et cœperunt loqui* [2]. Il les soutient dans la lutte, enfin, il les fait et nous les montre tels qu'ils seront jusqu'au dernier soupir : ennemis infatigables de toutes les erreurs et de tous les vices, prédicateurs universels de la croix, conquérants d'un monde perdu de cri-

1. I Joan., cap. v, 6.
2. Act., cap. ii, 4.

mes, et armé contre eux de la calomnie, de la corruption et de la violence. En somme, Messieurs, cette si admirable victoire que nous étudiions dernièrement est en partie l'ouvrage d'un miracle spirituel : sans les prodiges extérieurs, la guerre eût été infructueuse; sans le miracle spirituel, elle n'eût pas été entreprise.

Il est donc vrai que Dieu ne se contente pas de manifester, au dehors, la vertu maîtresse qui dompte toutes les forces créées. Il agit souverainement dans les âmes. Toutes lui sont soumises, entendez-vous, les plus fortes comme les plus faibles, les plus corrompues comme les plus innocentes. Ames d'enfants, de scélérats, d'histrions, de lettrés et de savants ont été tour à tour le théâtre du miracle spirituel.

Un diacre nommé Romain, tourmenté par les bourreaux, s'offrit à prouver la divinité de Jésus-Christ par le témoignage d'un enfant. Il y en avait un, nommé Barulas, c'est-à-dire *fils de Dieu;* il était âgé de sept ans environ. Que pouvait-on attendre d'une pareille faiblesse, mise en présence de la torture et de la mort? Quelle conviction pouvait avoir ce pauvre petit, qui ne fût étouffée par la peur? Romain l'interrogea cependant : — « Est-il vrai, mon fils, qu'il vaut mieux adorer Jésus-Christ et

son Père éternel que tous les dieux de l'empire? » Et Barulas, d'une voix claire et ferme : — « Il n'y a qu'un Dieu, un seul Dieu : c'est Jésus-Christ. » Le juge, irrité, fait approcher la mère de l'enfant, et, d'un geste, il ordonne aux bourreaux de préparer les verges. Barulas jette sur sa mère un regard limpide, et, voyant qu'elle est contente de ce qu'il a dit, il se livre sans frémir à la flagellation. Ses chairs délicates sont bientôt déchirées, et son sang coule par torrents. Une immense émotion gagne l'assemblée; les bourreaux eux-mêmes ne peuvent plus retenir leurs larmes, et Barulas est impassible. Une seule fois, il s'est plaint et a demandé à boire, tant il était épuisé; mais sa vaillante mère l'en a repris, comme d'une faiblesse indigne d'un chrétien. Cependant le juge insistait toujours, car il voulait à tout prix une rétractation; mais, l'enfant persistant dans sa confession, il fallut le condamner à avoir la tête tranchée. Il était si faible, si faible, qu'il ne pouvait pas marcher jusqu'au lieu du supplice... Sa mère le prit dans ses bras, et, cheminant chargée de ce précieux et saint fardeau : — « Crois-tu toujours, mon fils? » disait-elle; et Barulas, d'une voix presque éteinte : — « Oui, mère; oui, je crois toujours, toujours! » Alors, la mère le baisa respectueusement et le présenta aux bourreaux, sans verser une seule

larme. Elle était à genoux, attendant que la hache fût tombée, afin de recueillir dans son manteau, qu'elle avait étendu par terre, le sang et la tête de son fils. Quand ce fut fait, elle se releva et revint chez elle, en pressant sur son cœur les restes glorieux de son unique amour.

A quelque temps de là, un autre enfant nommé Cyr, âgé de trois ans, se débattait entre les mains du gouverneur Alexandre. Les yeux fixés sur sa mère, que l'on tourmentait avec fureur, il repoussait les caresses et les baisers du tyran, et, bien qu'il ne sût que bégayer encore, de toutes ses forces il criait : — « Je suis chrétien! je suis chrétien! » Rien ne put le faire taire, que la brutalité inouïe du persécuteur, qui, le prenant par un pied, le jeta au loin et lui brisa la tête sur les degrés de son tribunal. Julitte, voyant la cervelle de son fils répandue sur le marbre, et toute la place arrosée de son sang, s'écria : — « Béni soyez-vous, ô Seigneur, qui avez donné à mon cher petit la couronne immortelle! »

O Cyr! ô Barulas! enfants bien-aimés, pourquoi suis-je tant ému en racontant votre martyre? Mon cœur se fend et ne peut plus retenir les larmes qui l'étouffent. Mais ce n'est pas de la pitié que j'éprouve; non, Messieurs, ce n'est pas de la pitié! l'admiration aussi est mère des larmes. C'est Dieu que j'admire

dans ces âmes d'enfants; c'est le miracle de sa lumière et de sa force qui me touche, dans les naïves et sublimes tragédies que vous venez d'entendre.

Quel prodige, n'est-ce pas? mais voici qui m'étonne bien davantage. L'enfant n'oppose aucune résistance à l'action de Dieu; son esprit docile reçoit, sans l'amoindrir, le mouvement d'en haut. L'homme, au contraire, est armé, contre la toute-puissance divine, du sentiment et souvent aussi des abus de sa liberté. A force de maltraiter sa conscience, il parvient à la faire taire, et, ce qui lui reste d'énergie et de présence d'esprit, il l'emploie à des blasphèmes et à des moqueries sacrilèges. Eh bien, le croiriez-vous? cette attitude de l'homme ne peut le soustraire aux victorieuses poursuites de Celui qui fait les merveilles. C'est au sein même de la contradiction qu'elles éclatent; un blasphème se termine par une prière, et une moquerie par une profession de foi.

Tout à l'heure, sur le sommet du Calvaire, deux scélérats déshonoraient, par leurs cris et leurs imprécations, la mort d'un innocent. Tous deux ils s'accordaient à maudire, et, joignant leurs voix à celles des pharisiens, ils disaient au Christ mourant : « Allons, que fais-tu là? Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix, et sauve-nous. » Mais voilà que, soudainement, l'injure s'arrête dans la gorge de l'un

d'eux. Qu'a-t-il voulu dire? Il l'ignore : c'est un reproche plein d'humilité qu'il adresse à son compagnon de crimes et de supplice : « Nous autres, nous souffrons ce que nous avons mérité; mais lui, qu'a-t-il fait? » Et se tournant vers Jésus-Christ : « Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez dans votre paradis! »

Tout à l'heure, le comédien Genès charmait les loisirs de Dioclétien, en parodiant sur la scène les mystères du christianisme. Il avait bien préparé son coup de théâtre, et la joie triviale des assistants allait éclater en un tonnerre d'applaudissements. Mais, quand le faux prêtre et le faux exorciste qui devaient simuler sur lui les cérémonies du baptême lui eurent demandé ce qu'il voulait, son visage changea tout à coup, parce que son âme venait de recevoir un choc terrible; ce fut sérieusement et d'une voix profondément émue qu'il répondit : « Je veux recevoir la grâce du Christ et renaître, afin d'être purifié de mes péchés. » On admirait la perfection de son jeu; le peuple criait : *Euge! euge! vivat! vivat!* Mais lui, debout devant l'assemblée : « Illustre empereur, et vous peuple, dit-il, écoutez-moi : lorsque l'eau m'a touché tout à l'heure, j'ai vu une main mystérieuse, et les anges qui effaçaient mes péchés. Vous qui avez ri de ces mystères, croyez, avec moi, que

le Christ est le véritable maître et Seigneur, qu'il est lumière et vérité, et qu'en lui seul on peut obtenir le pardon de ses fautes. » Les coups de bâton, les ongles de fer, les torches ardentes, ne purent lui arracher d'autres paroles que celles-ci : « Je serai toujours au Christ; les tourments ne me l'ôteront ni de la bouche ni du cœur. Pardonnez-moi, Seigneur, de m'être tant égaré, d'avoir eu horreur de votre saint nom, et d'être venu si tard à vous adorer! »

Ainsi, Messieurs, le scélérat et l'histrion sont surpris, au moment où leur résistance est plus audacieuse et plus insensée, au moment où le scandale proteste, avec une inexprimable énergie, contre toute espèce de démonstration de la vérité. Changés sans préparation, sans transition, ils croient et ils confessent, dans l'acte même de leur impiété; leur acte se transforme, comme se transforment les couleurs et les contours de certains objets frappés par la foudre. Ah! c'est que la foudre est tombée dans leur âme : elle illumine l'esprit, elle bouleverse le cœur, elle dévore les racines mêmes de l'iniquité; en un instant, le vieil homme a disparu. Ai-je besoin de vous dire d'où la foudre est partie? N'avez-vous pas déjà nommé le Dieu des miracles? Oui, son irrésistible pouvoir éclate en ces deux âmes : mais, à

bien prendre, il ne s'attaque encore qu'à des forces mal armées pour le repousser. Un esprit élevé ne se laissera pas mener avec tant de brusquerie, et, en définitive, fort de ses lumières, maître de ses pensées, habile à justifier ses égarements, il saura bien éviter les poursuites de Dieu, et se mettre en garde contre ses surprises. Non, Messieurs, il n'en est pas ainsi, heureusement : les âmes des lettrés et des savants, je vous l'ai dit, sont, aussi bien que les âmes d'enfants, d'ignorants, de scélérats et d'histrions, les victimes prédestinées du miracle spirituel. Elles sont moins abordables, peut-être, à cause de leur orgueil; cependant il leur arrive, à elles aussi, d'être vaincues par la force du dedans, quand elles ont résisté longtemps à toutes les forces du dehors.

Il est un drame à jamais illustre de l'histoire des âmes; vous le connaissez tous; mais, malgré cela, je vous demande la permission d'en faire parler ici les éloquentes péripéties. En l'année 354 de notre ère, un enfant naquit, à Tagaste, d'un père païen et d'une mère chrétienne. Poussé par leur ambition et leurs encouragements, il eut bientôt appris les lettres humaines, et, à seize ans, il étonnait le monde par l'avidité précoce de son intelligence, l'élévation de ses pensées et ses merveilleuses aptitudes pour toutes les sciences. Les conseils de sa mère l'avaient préservé,

jusque-là, des séductions qui attendent l'homme aux portes de l'adolescence. Mais une heure d'oisiveté et d'oubli changea son cœur, et le jeta sur la voie honteuse des amours impures et des plaisirs cruels qu'il avait lui-même reprochés aux païens. Il voulait s'arrêter en chemin, il osait demander à Dieu la chasteté, et, comme pour se prémunir contre l'effet de cette prière, il tremblait d'être exaucé. Une main fatale le poussait en silence vers des abîmes où sa foi devait faire naufrage : Augustin donna son nom à la secte des manichéens. C'était fini! la secte abominable aurait dévoré ce qui restait de bon dans cette grande âme, si elle n'eût été préservée d'une dernière corruption, par les pleurs de Monique. Elle versa des torrents de larmes, elle épouvanta sa maison de ses gémissements et de ses cris, cette noble et sainte mère du renégat, et son fils ne put voir tant de douleur sans en être touché. Cependant, l'erreur et les passions régnaient toujours en son âme. Les philosophes lui plaisaient sans le satisfaire, les infamies manichéennes rebutaient son grand esprit, des amis vertueux troublaient sa conscience, les tendances généreuses de sa nature se révoltaient contre les satisfactions criminelles qu'il accordait à ses sens; seul avec lui-même, il se faisait horreur. Ses lectures, ses conversations, ses ré-

flexions, tout l'ébranlait sans le convaincre ni le décider... Et Monique pleurait toujours.

Augustin avait trente ans d'âge et onze années d'iniquités, quand il vint à Milan, pour y professer la rhétorique. L'éloquence d'Ambroise était alors maîtresse de tous les cœurs; le jeune rhéteur en subit le charme, comme tout le monde. En prenant goût à la parole de Dieu, il reprit goût aux recherches philosophiques; il se mit à relire Platon, il le compara aux Livres Saints qu'il avait dédaignés, et saint Paul eut bientôt détrôné, dans son estime, celui qu'il considérait comme le plus grand génie de l'antiquité. Dieu s'approchait du cœur d'Augustin, mais le cœur d'Augustin était encore fermé... Et Monique pleurait toujours.

Alypius, Nébridius, Pontitien, vinrent frapper tour à tour cette âme endormie, afin de la réveiller; mais, semblable à ceux qui disent après une nuit malsaine : — Levons-nous, — elle faisait quelque effort, et retombait vaincue par la profondeur même de son sommeil. Ou bien elle disait : — « *Modo, ecce modo, sine paululum* : Tout à l'heure, me voici, tout à l'heure, laissez-moi quelque peu! » et ce tout à l'heure était sans mesure, ce quelque peu n'en finissait pas, tant était violente la loi de l'habitude. Un jour, Pontitien se met à raconter la vie d'An-

toine le Solitaire et les merveilles du désert. Augustin l'écoute avec une sorte de stupeur, et, ravi d'admiration et d'amour, il s'écrie : « Alypius, souffrirons-nous cela? as-tu entendu ce que disait Pontitien? Les ignorants et les gens sans lettres ravissent le ciel, et nous, avec toutes nos sciences, nous nous laissons opprimer et rouler à terre, par la chair et le sang... » Pendant qu'il prononçait ces paroles, ses yeux étaient comme pleins de fureur; la fièvre qui l'agitait l'ayant emporté dans le jardin, Alypius, surpris, le suivit pas à pas. Augustin se tenait à l'écart, frémissant d'indignation contre lui-même; il voulait, et il ne voulait pas; il s'arrachait les cheveux, il se frappait le front; il tenait son genou entre ses bras et le serrait de ses deux mains crispées, regardant devant lui d'un œil hagard, comme ceux qu'hébète un grand désespoir... Et, pendant ce temps-là, Monique pleurait toujours.

O Augustin! l'heure est venue : rends-toi, rends-toi au Dieu qui t'assiège! « Hélas! les puérilités, les vanités, les passions de la vie humaine, mes vieilles amies, dit-il lui-même, se pressaient autour de moi, me tiraient et me secouaient par mon vêtement, ma pauvre chair, et murmuraient à mon oreille des paroles désolées : — Augustin, tu nous quittes donc? dans un instant, nous ne serons plus avec toi; dans

un instant, tu ne pourras plus rien faire, ni ceci, ni cela, ni cela encore, et ce sera pour l'éternité. Augustin! Augustin! pourras-tu vivre sans nous? » Quelle tristesse, quel trouble, quels combats, grand Dieu! « Demain, demain! *cras! cras!*... mais pourquoi pas tout de suite?..... » Il était assis sous un figuier, le cœur brisé et les yeux pleins de larmes, lorsque la voix fraîche d'un enfant se fit entendre : « *Tolle, lege... tolle, lege...* Prends et lis, prends et lis. » Il se leva, prit l'Écriture et lut ces paroles de saint Paul : « Ne perdez point votre vie dans les festins et l'ivresse, dans les débauches et l'impureté, dans les querelles et la jalousie; mais revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez point à pourvoir la chair dans ses convoitises. » Augustin n'alla pas plus loin; car, aussitôt qu'il eut fini cette sentence de l'Apôtre, comme il le dit lui-même, « il sentit descendre en son cœur une lumière qui lui apportait la sécurité d'une inébranlable conviction ; toutes les ténèbres du doute furent à l'instant dissipées : *Statim cum fine hujusce sententiæ quasi luce securitatis infusa cordi meo, omnes dubitationis tenebræ diffugerunt* [1]. » Ainsi, Messieurs, ce que n'avaient pas pu faire les labeurs de l'étude, les méditations de la science, la tendresse, les larmes,

1. S. Aug., *Confes.*, cap. V, VI, VI

la douleur d'une mère, les combats de l'amitié, l'éloquence d'Ambroise, l'exemple des saints, une parole prise au hasard le fit en un instant : mais cette parole n'était que l'instrument de Celui qui se plaît à confondre les forces de la science, de l'amour, et de la vertu même, par des prodiges dont lui seul est capable.

Vous l'avez vu à l'œuvre, ce Dieu vainqueur des âmes; oui, Messieurs, vous l'avez vu, et, moi qui vous parle, je me réjouirai éternellement du coup qu'il a frappé sous vos yeux : car c'est grâce à ce coup que vous êtes aujourd'hui les amis de ma parole. Un homme vient de s'éteindre, plein de vertus et de gloire, après avoir ému notre siècle incrédule et pervers aux accents de sa grande voix. N'avez-vous pas tressailli sous son regard de feu? Ne vous a-t-il pas enivrés des flots de sa divine éloquence? N'a-t-il pas suspendu le mouvement de votre sang, les battements de votre cœur, lorsque, les bras tendus vers vous, il faisait parler l'univers et les siècles, dans ce seul mot de son âme convaincue : — Je crois! — Eh bien! cet homme d'immortelle mémoire, celui qui fut votre ami, celui qui fut mon père, celui que nous avons aimé, celui que notre cœur va chercher encore dans les ombres et les glaces du tombeau, c'était une fortunée victime du miracle spirituel.

Tout jeune, il vint dans cette grande ville, ayant perdu jusqu'au souvenir de sa première communion, « sa dernière joie religieuse, et le dernier coup de soleil de l'âme de sa mère sur la sienne. » Au milieu des flots d'une jeunesse agitée, il vécut pendant plusieurs années « sans lumière, sans amitiés, solitaire et pauvre, abandonné au travail secret de ses vingt ans, sans passion du dehors dont il eût conscience, si ce n'est un vague et faible tourment de la renommée [1]. » Ce fut en vain qu'on le rapprocha des hommes illustres dont la parole ardente et convaincue pouvait fondre les glaces de son indifférence religieuse : il n'en retira que la stérile satisfaction d'une curiosité bientôt distraite par les tristesses de l'isolement. Il ne croyait pas, et il traversait péniblement, dans les ombres du doute, le désert de sa jeunesse. Cependant, Messieurs, Dieu est descendu dans cette âme, et avec quelle puissance et quelle splendeur ! L'incroyant est devenu chrétien, et quel chrétien ! Comment cela se fit-il? Écoutez-le lui-même :

« Il m'est impossible de dire à quel jour, à quelle heure, et comment ma foi, perdue depuis dix années, réapparut dans mon cœur, comme un flambeau qui n'était pas éteint. La théologie nous ensei-

1. *Fragment du Mémoire* du R. P. Lacordaire, faisant suite aux *Lettres à quelques jeunes gens.*

gne qu'il y a une autre lumière que celle de la raison, une autre impulsion que celle de la nature, et que cette lumière et cette impulsion, émanées de Dieu, agissent sans qu'on sache d'où elles viennent ni où elles vont. L'Esprit de Dieu, dit l'apôtre saint Jean, souffle où il veut, et vous ne savez d'où il vient ni où il va[1].» Oui, Messieurs, c'était l'Esprit de Dieu qui, sans bruit, sans éclat, comme sans préparation, s'emparait de l'âme incroyante et pourtant si généreuse de Henri-Dominique Lacordaire, car il s'agissait de donner un apôtre à une génération pervertie. Du haut de la chaire, l'orateur chrétien aimait à rappeler le mystère de transformation dont il avait éprouvé les étonnements et les charmes. «Un savant, disait-il, connaît la doctrine catholique, il en admet les faits, il en sent la force; il convient qu'il a existé un homme appelé Jésus-Christ, lequel a vécu et est mort d'une manière prodigieuse; il est touché du sang des martyrs, de la constitution de l'Eglise; il dira volontiers que c'est le plus grand phénomène qui ait travesé le monde; il dira presque: C'est vrai! Et pourtant il ne conclut pas; il se sent oppressé de la vérité, comme on l'est dans un songe où l'on voit sans voir. Mais un jour ce savant se met à

1 Fragment, *ibid.*

genoux; il sent la misère de l'homme, il lève les mains au ciel, il dit : — Du fond de ma misère, ô mon Dieu, j'ai crié vers vous ! — A ce moment, quelque chose se passe en lui, une écaille tombe de ses yeux, un mystère s'accomplit, le voilà changé! C'est un homme doux et humble de cœur; il peut mourir, il a conquis la vérité; il est semblable à nous, et qu'est-ce qui l'a fait semblable à nous? Une force qui n'est pas la force rationnelle; car il avait péri par la force rationnelle; il est ressuscité par une autre puissance. » Et ailleurs : « Regardez seulement un acte de conversion : voyez, je vous en conjure, un de ces hommes tout à coup devenus chrétiens; allez le trouver; demandez-lui ce qui s'est passé au fond de son âme. Il vous dira : J'ai lu, j'ai raisonné, j'ai voulu, je ne suis pas arrivé; et, un jour, sans que je puisse dire comment, au coin d'une rue, près de mon feu, je ne sais, mais je n'ai plus été le même, j'ai cru; puis j'ai lu de nouveau, j'ai médité, j'ai confirmé ma foi par la raison; mais ce qui s'est passé en moi au moment de la conviction finale est d'une nature totalement différente de ce qui a précédé et de ce qui a suivi [1]. »

Ces paroles, Messieurs, ne pourraient-elles pas

1. *Conférences de Notre-Dame*, XVII[e] et XVIII[e] conf.

s'appliquer à plusieurs d'entre vous? Ne seriez-vous pas en droit de me reprocher d'avoir interrogé l'histoire des âmes, pendant que j'avais tant d'âmes sous la main? Il est impossible que, dans une assemblée chrétienne, il ne se trouve pas quelqu'un qui puisse dire, en entendant parler du miracle spirituel : — Moi, je connais ce miracle-là! — En effet, tous les jours Dieu le renouvelle. Il n'attend pour cela qu'un signal invisible à tous les yeux profanes, mais visible et sacré à son infinie miséricorde. C'est la prière plaintive d'une mère, c'est le tendre gémissement d'une femme aimée, c'est la larme pieuse d'une sœur, c'est le sourire et la joie naïve d'un enfant, c'est le regard éploré d'un ami... Moins que cela peut-être : la tristesse d'un jour sombre, la chute d'une fleur mourante, un de ces riens qui font rêver une âme, et la rendent plus sensible au toucher de l'infini. Mon expérience n'est pas longue, Messieurs; j'ai vu pourtant plus d'une fois de ces étranges revirements d'esprit, qui m'ont arraché ce cri dont l'admiration se sert en saluant les miracles : — *Digitus Dei est hic :* Le doigt de Dieu est là! — Et, si je vous interrogeais, chrétiens, vous qui êtes les fils d'un siècle incrédule, si je vous demandais par quelle voie les convictions qui vous honorent et vous consolent sont entrées dans vos âmes, ah! beaucoup d'entre

vous prononceraient, sans doute, le nom d'une femme bénie; mais un grand nombre, peut-être, en portant la main à leurs cœurs, s'écrieraient: — *Digitus Dei est hic*: Le doigt de Dieu est là! — Je ne signale que les faits éclatants: mais combien de faits secondaires qui sont dus à l'action de Dieu, dans l'âme humaine! Les derniers coups qui achèvent une conversion préparée, les impulsions sublimes qui nous poussent de vertu en vertu, jusqu'au plus haut point de la perfection et aux habitudes de l'héroïsme, autant de miracles dont notre âme a conscience, et qui lui révèlent la force de son Maître.

II

Le miracle spirituel existe donc, Messieurs; c'est un fait qui, bien que caché à des profondeurs inaccessibles, peut entrer dans le domaine public, au moyen de certains signes extérieurs qui témoignent de sa présence. Mais pouvons-nous nous servir de ce fait, comme nous nous sommes servis des prodiges de l'ordre physique? pouvons-nous y puiser les éléments d'une démonstration rigoureuse et universelle? Je vous avoue que, pour moi, l'impression que j'en ressens est aussi vive, aussi profonde que celle produite par les plus étonnantes

merveilles. Dans la nature, je ne vois que des puissances indifférentes, toujours prêtes à s'abandonner aux influences d'un agent supérieur; dans l'âme humaine, j'aperçois une force originale dont le propre est de pouvoir résister à l'impulsion de Dieu. Sur la nature je vois écrit : passivité; sur l'âme humaine : liberté. C'est grâce à cette liberté que l'âme humaine devient plus superbe et plus fière que les sommets qui bravent la foudre, plus endurcie que les blocs séculaires contre lesquels se rebutent les forces du temps et de la nature, plus farouche que les animaux du désert, plus agitée que les flots sous les étreintes de la tempête, plus tumultueuse que les orages, plus ténébreuse que la nuit, plus corrompue que les cadavres. Renverser, briser, dompter, apaiser, faire entendre, éclairer, ressusciter l'âme humaine, me paraît donc un plus grand acte que soustraire un corps à l'empire d'une loi dont le principe est dans la volonté même de celui qui prétend y déroger. En outre, Messieurs, le miracle spirituel est la propriété tellement exclusive du christianisme, que nulle part vous n'en verrez la contrefaçon. Les prodigse du dehors ont tenté l'ambition des fausses religions et des sectes : d'où ces imitations que nous avons justement flétries; mais le prodige du dedans, le passage in-

stantané de l'incroyance à la foi, de l'orgueil à l'humble soumission, du vice à la vertu, surpasse tous les efforts de la dissimulation, du charlatanisme et des ténébreux artifices de Satan. Il semble donc que le miracle spirituel peut occuper une place honorable, parmi les preuves qui établissent la vérité de la foi.

Mais en supposant, Messieurs, qu'il ne vous fasse aucune impression et que vous ne veuilliez pas le considérer comme une preuve extérieure et universelle, comparable à celle des grands mouvements et des glorieuses transformations de la nature physique, au moins lui accorderez-vous une valeur démonstrative, à l'usage de ceux qu'il a transfigurés. En supposant qu'il ne s'élève pas, dans votre estime, à la hauteur d'une démonstration générale et publique, au moins ne l'empêcherez-vous pas d'être une démonstration individuelle et mystique, qui, dans certains sujets, justifie les croyances et affermit les convictions.

Un homme vient d'être transformé. Certes, il sait bien ce qui s'est passé en lui, quand même il ne peut pas vous en rendre compte. Les deux états de son âme se touchent d'assez près pour qu'il en voie la différence; tout à l'heure, les ténèbres, l'indécision, le doute, la révolte, la lâcheté, le blasphème

l'esclavage des passions; maintenant, la lumière, la fermeté, la foi, la soumission, le courage, la prière , l'affranchissement , la sainte liberté des enfants de Dieu : voilà les deux états dont sa conscience rend témoignage. Or, ces deux états étant disparates et se succédant tout à coup, comment l'un aurait-il pu produire l'autre? N'y a-t-il pas entre eux, comme entre les deux extrémités du miracle physique, une disproportion qui suppose l'intervention d'une cause supérieure? Évidemment, Messieurs, la toute-puissance de Dieu est là. Vous ne la voyez pas, vous ne vous expliquez pas le prodige : mais l'âme touchée le sent, elle en a conscience; ce prodige devient pour elle une preuve de la vérité, tout aussi rigoureuse que celle des faits extraordinaires et publics, sur lesquels s'appuient vos convictions religieuses.

Que dis-je? le miracle spirituel a ceci de particulier, que la vérité elle-même en est un élément, puisqu'elle est intimée par l'opération secrète de Dieu, tandis que vous n'obtenez, du miracle physique, qu'un reflet extérieur de l'autorité divine sur une vérité extérieure; de telle sorte que, si nous disons du miracle physique qu'il prouve par reflet, nous pouvons presque dire du miracle spirituel qu'il prouve par émission. Et considérez, je vous

prie, le fini de la merveille. Le changement qui s'est fait dans une âme malgré sa volonté n'a pas pu se faire sans sa volonté. L'homme transfiguré voit en lui ces deux mouvements contradictoires : de sa volonté repoussant l'action de Dieu, et de sa volonté concourant à l'action de Dieu. Il ne sait comment accorder ces deux choses: mais plus grand est son embarras, plus vive est son admiration; il triomphe de son impuissance, il s'écrie comme le Psalmiste : « Vos œuvres sont merveilleuses, ô mon Dieu, et mon âme les connaît bien : *Mirabilia opera tua, et animâ mea cognoscit nimis*[1]. »

A la rigueur de la démonstration mystique, joignez, Messieurs, sa souveraineté. Le miracle spirituel peut remplacer tous les autres miracles, parce que rien n'affaiblit son énergie démonstrative, la force d'où partent les oppositions étant elle-même le sujet sur lequel s'exerce la toute-puissance de Dieu. En vertu de sa perfection, que l'on peut considérer comme typique, par rapport aux natures inférieures, l'âme transfigurée devient, en quelque sorte, l'abrégé de tous les prodiges du dehors, si bien que vous pouvez les supprimer sans qu'elle en

1. Ps. CXXXVIII.

souffre ; car, par un simple regard de la conscience, elle les retrouve en elle-même. O Sinaï ! tu as tremblé jusqu'en tes fondements, lorsque s'est approché de ton sommet la gloire de Jéhovah! mais petite merveille, quand je pense aux secousses terribles qui ont jeté à terre les montagnes de mon orgueil. O rocher ! tu t'es fendu sous les coups d'un bois vil, et tu as répandu des torrents d'une eau pure, qui ont abreuvé le peuple de Dieu! mais petite merveille, quand je sais que mon âme, plus dure que le plus dur granit, a éclaté sous les coups d'une parole sans bruit, et que des fleuves de grâce ont rafraîchi et fécondé ma vie stérile. Les aveugles voient : mais plus aveugle était mon esprit, aujourd'hui inondé de la lumière divine. Les sourds entendent : mais plus sourd était mon cœur, aujourd'hui consolé, réjoui et fortifié par ta sainte parole, ô mon Dieu ! Les lépreux sont guéris : mais plus horrible et plus repoussante était ma conscience aujourd'hui purifiée par tes caresses et tes baisers, ô Miséricorde infinie! Les morts ressuscitent : ah ! je le sais bien! si vous m'aviez vu dans le tombeau de mes iniquités, impuissant à la vertu et tout prêt à devenir la proie d'une incurable corruption ! mais le souffle de Dieu a passé là où gisait mon cœur : je vois, je crois, je vis! Ne me dites pas :

— Le Christ est ici, le Christ est là, allez le voir. — Pourquoi irais-je chercher ailleurs Celui que je sens au centre de mon être? Seigneur, vos œuvres sont admirables, et mon âme les connaît bien : *Mirabilia opera tua, et anima mea cognoscit nimis!*

J'ajoute, Messieurs, que la démonstration mystique est inviolable. On peut, par des négations, des mensonges, de fallacieuses interprétations, écarter l'autorité d'un fait extérieur et impersonnel, et affaiblir ainsi la démonstration publique de la vérité de la foi. Ceux qui n'ont pas vu les miracles inaugurateurs de la loi nouvelle, ni parcouru les monuments historiques qui en attestent l'authenticité, se laissent ébranler par les affirmations impudentes de prétendus érudits qui leur disent que ce sont des légendes. En face d'un prodige, ils hésiteraient peut-être, si l'on savait parler à leurs passions et surprendre leur bonne foi par des explications scientifiques auxquelles ils n'entendraient rien. Mais, quand les passions se taisent dans une âme, comme se taisent les forêts et les bêtes féroces à la voix du tonnerre, quand cette âme a été elle-même le théâtre, le spectateur et le sujet des opérations divines, elle n'écoute plus que ses propres transformations, qui lui parlent un langage de vérité plus fort que toutes les négations, tous les mensonges, toutes

les fallacieuses interprétations de l'incrédulité.

Messieurs, si jamais vous avez accusé de faiblesse d'esprit, d'enthousiasme irréfléchi, d'abdication imprudente de la raison, ceux qui s'attachaient à la vérité de la foi, plus par la force de la démonstration mystique que par la force des démonstrations publiques, vous vous êtes trompés. Un homme transformé miraculeusement a toute espèce de droit de s'en tenir à la démonstration mystique, puisqu'elle est rigoureuse, souveraine, inviolable; il a toute espèce de droit de négliger les démonstrations publiques, puisque l'événement auquel elles sont ordonnées devient pour lui la base d'une nouvelle démonstration. Nous n'avons donc rien à lui reprocher. Bien plus, nous devons souhaiter le miracle qui sert de point d'appui à ses convictions religieuses, à tous ceux que les démonstrations publiques n'ont pas pu toucher encore.

O mon Dieu! le miracle spirituel est la dernière ressource de votre infatigable Providence, courant à la poursuite des âmes. Quand tout a échoué, vous demeurez encore, — vous seul, et c'est assez! Eh bien! ne retenez pas votre Esprit captif, je vous en conjure; mais répandez-le, et sur ceux qui n'attendent plus, pour se rendre, qu'un rayon vainqueur de sa lumière, et sur ceux que vous n'aurez jamais,

si vous ne leur faites violence. Il est peut-être, en cette assemblée, un homme qui vous repousse depuis longtemps; une bonne fois, frappez-le, et que, reconnaissant la main de son Maître dans la blessure que vous aurez faite à son cœur, il s'écrie : Seigneur! Seigneur mon Dieu!

Encore une grâce! Je rejette loin de mon âme toute haine, toute indignation trop naturelle et trop passionnée, tout ce qui pourrait ressembler au mépris, vis-à-vis de ceux que j'ai été obligé de combattre; et, comme gage de ma charité, afin de réparer les paroles trop vives qui pourraient m'être échappées, je vous prie, ô mon Dieu, de réserver à ces infortunés ennemis de votre gloire et de vos œuvres les coups les plus forts et les plus sûrement victorieux de votre toute-puissance.

FIN DU TROISIÈME VOLUME

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME

DE LA PRÉPARATION RATIONNELLE DE L'ACTE DE FOI

PAR L'EXAMEN DES MIRACLES

(1863-1864.)

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES
DU TROISIÈME VOLUME.

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71.

